This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NEDL TRANSFER
HN 3L59 Z

KD 23896

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION
DES
ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME TRENTE-UNIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

SECOND SUPPLÉMENT

A LA

COLLECTION

DES ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Genève.

TOME PREMIER.

GENÈVE.

M. DCC. LXXXIX.

Digitized by Google

KD 23896

Digitized by Google

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

Intus et in cute.

LIVRE SEPTIÈME.

APRÈS deux ans de silence & de patience, malgré mes résolutions, je prends la plume. Lecteur, suspendez votre jugement sur les raisons qui m'y forcent. Vous n'en pouvez juger qu'après m'avoir lu.

On a vu s'écouler ma paisible jeunesse dans une vie égale assez douce, sans de grandes traverses, ni de grandes prospérités. Cette médiocrité fut en grande partie l'ouvrage de mon naturel ardent mais foible, moins prompt encore à entreprendre que facile à décourager, sortant du repos par secousses,

Digitized by Google

mais y rentrant par laſſitude & par goût, & qui, me ramenant toujours loin des grandes vertus & plus loin des grands vices, à la vie oiſeuſe & tranquille pour laquelle je me ſentois né, ne m'a jamais permis d'aller à rien de grand, ſoit en bien ſoit en mal. Quel tableau différent j'aurai bientôt à développer! Le ſort qui durant trente ans favoriſa mes penchans, les contraria durant les trente autres, & de cette oppoſition continuelle entre ma ſituation & mes inclinations, on verra naître des fautes énormes, des malheurs inouis, & toutes les vertus, excepté la force, qui peuvent honorer l'adverſité.

Ma première partie a été toute écrite de mémoire, j'y ai dû faire beaucoup d'erreurs. Forcé d'écrire la ſeconde de mémoire auſſi, j'y en ferai probablement beaucoup d'avantage. Les doux ſouvenirs de mes beaux ans paſſés avec autant de tranquillité que d'innocence, m'ont laiſſé mille impreſſions charmantes que j'aime ſans ceſſe à me rappeler. On verra bientôt combien ſont différens ceux du reſte de ma vie. Les rappeler c'eſt en renouveler l'amertume. Loin d'aigrir celle

Digitized by Google

de ma situation par ces tristes retours, je les écarte autant qu'il m'est possible, & souvent j'y réussis au point de ne les pouvoir plus retrouver au besoin. Cette facilité d'oublier les maux est une consolation que le Ciel m'a ménagée dans ceux que le sort devoit un jour accumuler sur moi. Ma mémoire, qui me retrace uniquement les objets agréables, est l'heureux contrepoids de mon imagination effarouchée, qui ne me fait prévoir que de cruels avenirs.

Tous les papiers que j'avois rassemblés pour suppléer à ma mémoire & me guider dans cette entreprise, passés en d'autres mains, ne rentreront plus dans les miennes.

Je n'ai qu'un guide fidelle sur lequel je puisse compter; c'est la chaîne des sentimens qui ont marqué la succession de mon être, & par eux celles des événemens qui en ont été la cause ou l'effet. J'oublie aisément mes malheurs, mais je ne puis oublier mes fautes, & j'oublie encore moins mes bons sentimens. Leur souvenir m'est trop cher pour s'effacer jamais de mon cœur. Je puis faire

Digitized by Google

des omissions dans les faits, des transpositions, des erreurs de dates ; mais je ne puis me tromper sur ce que j'ai senti, ni sur ce que mes sentimens m'ont fait faire, & voilà de quoi principalement il s'agit. L'objet propre de mes confessions est de faire connoître exactement mon intérieur dans toutes les situations de ma vie. C'est l'histoire de mon ame que j'ai promise, & pour l'écrire fidellement je n'ai pas besoin d'autres mémoires : il me suffit, comme j'ai fait jusqu'ici, de rentrer au-dedans de moi.

Il y a cependant, & très-heureusement, un intervalle de six à sept ans dont j'ai des renseignemens sûrs dans un recueil transcrit de lettres dont les originaux sont dans les mains de M. du Peyrou. Ce recueil, qui finit en 1760 comprend tout le temps de mon séjour à l'hermitage, & ma grande brouillerie avec mes soi-disans amis : époque mémorable dans ma vie & qui fut la source de tous mes autres malheurs. A l'égard des lettres originales plus récentes qui peuvent me rester, & qui sont en très-petit nombre, au lieu de les transcrire

Digitized by Google

à la suite du recueil, trop volumineux pour que je puisse espérer de les soustraire à la vigilance de mes argus, je les transcrirai dans cet écrit même, lorsqu'elles me paroîtront fournir quelque éclaircissement, soit à mon avantage soit à ma charge: car je n'ai pas peur que le lecteur oublie jamais que je fais mes confessions pour croire que je fais mon apologie; mais il ne doit pas s'attendre non plus que je taise la vérité, lorsqu'elle parle en ma faveur.

Au reste cette seconde partie n'a que cette même vérité de commune avec la première, ni d'avantage sur elle que par l'importance des choses. A cela près, elle ne peut que lui être inférieure en tout. J'écrivois la première avec plaisir; avec complaisance, à mon aise, à Wootton ou dans le château de Trie: tous les souvenirs que j'avois à me rappeler étoient autant de nouvelles jouissances. J'y revenois sans cesse avec un nouveau plaisir, & je pouvois tourner mes descriptions sans gêne jusqu'à ce que j'en fusse content.

Aujourd'hui ma mémoire & ma tête

Digitized by Google

affoiblies me rendent presque incapable de tout travail ; je ne m'occupe de celui-ci que par force & le cœur serré de détresse. Il ne m'offre que malheurs, trahisons, perfidies, que souvenirs attristans & déchirans. Je voudrois pour tout au monde pouvoir ensevelir dans la nuit des temps ce que j'ai à dire, & forcé de parler malgré moi, je suis réduit encore à me cacher, à ruser, à tâcher de donner le change, à m'avilir aux choses pour lesquelles j'étois le moins né ; les planchers sous lesquels je suis, ont des yeux, les murs qui m'entourent ont des oreilles ; environné d'espions & de surveillans malveillans & vigilans, inquiet & distrait, je jette à la hâte sur le papier quelques mots interrompus qu'à peine j'ai le temps de relire, encore moins de corriger. Je sais que malgré les barrières immenses qu'on entasse sans cesse autour de moi, l'on craint toujours que la vérité ne s'échappe par quelque fissure. Comment m'y prendre pour la faire percer ? Je le tente avec peu d'espoir de succès. Qu'on juge si c'est-là de quoi faire des tableaux agréables & leur

Digitized by Google

donner un coloris bien attrayant! J'avertis donc ceux qui voudront commencer cette lecture, que rien en la poursuivant ne peut les garantir de l'ennui, si ce n'est le désir d'achever de connoître un homme, & l'amour sincère de la justice & de la vérité.

Je me suis laissé dans ma première Partie, partant à regret pour Paris, déposant mon cœur aux Charmettes, y fondant mon dernier château en Espagne, projetant d'y rapporter un jour aux pieds de maman, rendue à elle-même, les trésors que j'aurois acquis, & comptant sur mon système de musique, comme sur une fortune assurée.

Je m'arrêtai quelque temps à Lyon pour y voir mes connoissances, pour m'y procurer quelques recommandations pour Paris & pour vendre mes livres de Géométrie que j'avois apportés avec moi. Tout le monde m'y fit accueil. M. & Mde. de Mably marquèrent du plaisir à me revoir, & me donnèrent à dîner plusieurs fois. Je fis chez eux connoissance avec l'abbé de Mably, comme je l'avois déjà faite avec l'abbé de Condil-

Digitized by Google

lac, qui tous deux étoient venus voir leur frère. L'abbé de Mably me donna des lettres pour Paris, entr'autres une pour M. de Fontenelle & une pour le comte de Caylus. L'un & l'autre me furent des connoissances très-agréables, surtout le premier qui jusqu'à sa mort n'a point cessé de me marquer de l'amitié, & de me donner dans nos tête-à-têtes des conseils dont j'aurois dû mieux profiter.

Je revis M. Bordes avec lequel j'avois depuis long-temps fait connoissance, & qui m'avoit souvent obligé de grand cœur & avec le plus vrai plaisir. En cette occasion je le retrouvai toujours le même. Ce fut lui qui me fit vendre mes livres; & il me donna par lui-même ou me procura de bonnes recommandations pour Paris. Je revis M. l'Intendant dont je devois la connoissance à M. Bordes, & à qui je dus celle de M. le duc de Richelieu qui passa à Lyon dans ce temps-là. M. Pallu me présenta à lui. M. de Richelieu me reçut bien, & me dit de l'aller voir à Paris; ce que je fis plusieurs fois, sans pourtant que cette haute

Digitized by Google

connoiſſance dont j'aurai ſouvent à parler dans la ſuite, m'ait été jamais utile à rien.

Je revis le muſicien David qui m'avoit rendu ſervice dans ma détreſſe, à un de mes précédens voyages. Il m'avoit prêté ou donné un bonnet & des bas que je ne lui ai jamais rendus & qu'il ne m'a jamais redemandés, quoique nous nous ſoyons revus ſouvent depuis ce temps-là. Je lui ai pourtant fait dans la ſuite un préſent à-peu-près équivalent. Je dirois mieux que cela s'il s'agiſſoit ici de ce que j'ai dû; mais il s'agit de ce que j'ai fait, & malheureuſement ce n'eſt pas la même choſe.

Je revis le noble & généreux Perrichon, & ce ne fut pas ſans me reſſentir de ſa magnificence ordinaire, car il me fit le même cadeau qu'il avoit fait auparavant au gentil Bernard, en me défrayant de ma place à la diligence. Je revis le chirurgien Pariſot, le meilleur & le mieux-faiſant des hommes; je revis ſa chère Godefroi qu'il entretenoit depuis dix ans, & dont la douceur de caractère & la bonté de cœur faiſoient à-

Digitized by Google

peu-près tout le mérite ; mais qu'on ne pouvoit aborder sans intérêt, ni quitter sans attendrissement ; car elle étoit au dernier terme d'une étisie dont elle mourut peu après. Rien ne montre mieux les vrais penchans d'un homme que l'espèce de ses attachemens. (*) Quand on avoit vu la douce Godefroi, on connoissoit le bon Parisot.

J'avois obligation à tous ces honnêtes gens. Dans la suite je les négligeai tous. Non certainement par ingratitude, mais par cette invincible paresse qui m'en a souvent donné l'air. Jamais le sentiment de leurs services n'est sorti de mon cœur ;

(*) A moins qu'il ne se soit d'abord trompé dans son choix, ou que celle à laquelle il s'étoit attaché n'ait ensuite changé de caractère par un concours de causes extraordinaires ; ce qui n'est pas impossible absolument. Si l'on vouloit admettre sans modification cette conséquence, il faudroit donc juger de Socrate par sa femme Xantippe & de Dion par son ami Calippus, ce qui seroit le plus inique & le plus faux jugement qu'on ait jamais porté. Au reste, qu'on écarte ici toute application injurieuse à ma femme. Elle est, il est vrai, foible & plus facile à tromper que je ne l'avois cru ; mais pour son caractère pur, excellent, sans malice, il est digne de toute mon estime.

Digitized by Google

mais il m'en eut moins coûté de leur prouver ma reconnoiſſance que de la leur témoigner aſſidument. L'exactitude à écrire a toujours été au-deſſus de mes forces ; ſitôt que je commence à me relâcher, la honte & l'embarras de réparer ma faute me la font aggraver, & je n'écris plus du tout. J'ai donc gardé le ſilence & j'ai paru les oublier. Pariſot & Perrichon n'y ont pas même fait attention, & je les ai toujours trouvé les mêmes ; mais on verra vingt ans après dans M. Bordes juſqu'où l'amour-propre d'un bel-eſprit peut porter la vengeance lorſqu'il ſe croit négligé.

Avant de quitter Lyon, je ne dois pas oublier une aimable perſonne que j'y revis avec plus de plaiſir que jamais, & qui laiſſa dans mon cœur des ſouvenirs bien tendres. C'eſt Mlle. Serre dont j'ai parlé dans ma première Partie, & avec laquelle j'avois renouvelé connoiſſance tandis que j'étois chez M. de Mably.

A ce voyage, ayant plus de loiſir, je la vis davantage ; mon cœur ſe prit, & très-vivement. J'eus quelque lieu de

Digitized by Google

penſer que le ſien ne m'étoit pas contraire; mais elle m'accorda une confiance qui m'ôta la tentation d'en abuſer. Elle n'avoit rien ni moi non plus; nos ſituations étoient trop ſemblables pour que nous puſſions nous unir, & dans les vues qui m'occupoient j'étois bien éloigné de ſonger au mariage. Elle m'apprit qu'un jeune négociant appelé M. Genève, paroiſſoit vouloir s'attacher à elle. Je le vis chez elle une fois ou deux; il me parut honnête homme, il paſſoit pour l'être. Perſuadé qu'elle ſeroit heureuſe avec lui, je déſirai qu'il l'épousât, comme il a fait dans la ſuite; & pour ne pas troubler leurs innocentes amours je me hâtai de partir, faiſant pour le bonheur de cette charmante perſonne, des vœux qui n'ont été exaucés ici-bas que pour un temps, hélas, bien court; car j'appris dans la ſuite qu'elle étoit morte au bout de deux ou trois ans de mariage. Occupé de mes tendres regrets durant toute ma route, je ſentis, & j'ai ſouvent ſenti depuis lors en y repenſant, que ſi les ſacrifices qu'on fait au devoir & à la vertu coûtent à faire, on en eſt bien payé par les

Digitized by Google

doux souvenirs qu'ils laissent au fond du cœur.

Autant à mon précédent voyage j'avois vu Paris par son côté défavorable, autant à celui-ci je le vis par son côté brillant, non pas toutefois quant à mon logement; car sur une adresse que m'avoit donnée M. Bordes, j'allai loger à l'hôtel St. Quentin rue des Cordiers proche la Sorbonne, vilaine rue, vilain hôtel, vilaine chambre; mais où cependant avoient logé des hommes de mérite tels que Gresset, Bordes, les abbés de Mably, de Condillac, & plusieurs autres dont malheureusement je n'y trouvai plus aucun; mais j'y trouvai un M. de Bonnefond, hobereau, boiteux, plaideur, faisant le puriste, auquel je dus la connoissance de M. Roguin, maintenant le doyen de mes amis, & par lui celle du philosophe Diderot, dont j'aurai beaucoup à parler dans la suite.

J'arrivai à Paris dans l'automne de 1741, avec quinze louis d'argent comptant, ma comédie de Narcisse & mon projet de musique pour toute ressource, & ayant par conséquence peu de temps

Digitized by Google

à perdre pour tâcher d'en tirer parti. Je me preſſai de faire valoir mes recommandations.

Un jeune homme qui arrive à Paris avec une figure paſſable, & qui s'annonce par des talens, eſt toujours sûr d'être accueilli. Je le fus; cela me procura des agrémens ſans me mener à grand choſe. De toutes les perſonnes à qui je fus recommandé, trois ſeules me furent utiles. M. Dameſin, gentilhomme Savoyard, alors écuyer & je crois favori de Mde. la princeſſe de Carignan. M. de B.. ſecrétaire de l'académie des inſcriptions, & garde des médailles du cabinet du Roi, & le P. Caſtel, Jéſuite, auteur du clavecin oculaire.

Toutes ces recommandations, excepté celle de M. Dameſin, me venoient de l'abbé de Mably.

M. Dameſin pourvut au plus preſſé par deux connoiſſances qu'il me procura. L'une de M. de Gaſc, préſident à mortier au parlement de Bordeaux, & qui jouoit très-bien du violon: l'autre de M. l'abbé de Léon qui logeoit alors en Sorbonne; jeune ſeigneur très-aimable,

Digitized by Google

qui mourut à la fleur de son âge après avoir brillé quelques instans dans le monde sous le nom de chevalier de Rohan. L'un & l'autre eurent la fantaisie d'apprendre la composition. Je leur en donnai quelques mois de leçons qui soutinrent un peu ma bourse tarissante. L'abbé de Léon me prit en amitié & vouloit m'avoir pour son secrétaire : mais il n'étoit pas riche & ne put m'offrir en tout que huit cent francs que je refusai, bien à regret, mais qui ne pouvoient me suffire pour mon logement, ma nourriture & mon entretien.

M. de B.. me reçut fort bien. Il aimoit le savoir, il en avoit, mais il étoit un peu pédant. Mde. de B.. auroit été sa fille ; elle étoit brillante & petite-maîtresse. J'y dînois quelquefois ; on ne sauroit avoir l'air plus gauche & plus sot que je ne l'avois vis-à-vis d'elle. Son maintien dégagé m'intimidoit & rendoit le mien plus plaisant. Quand elle me présentoit une assiette, j'avançois ma fourchette pour piquer modestement un petit morceau de ce qu'elle m'offroit, de sorte qu'elle rendoit à son laquais

Digitized by Google

l'assiette qu'elle m'avoit destinée, en se tournant pour que je ne la visse pas rire. Elle ne se doutoit guères que dans la tête de ce campagnard, il ne laissoit pas d'y avoir quelque esprit. M. de B.. me présenta à M. de Réaumur son ami, qui venoit dîner chez lui tous les vendredis, jours d'Académie des sciences. Il lui parla de mon projet, & du désir que j'avois de le soumettre à l'examen de l'Académie. M. de Réaumur se chargea de la proposition, qui fut agréée; le jour donné je fus introduit & présenté par M. de Réaumur, & le même jour 22 Août 1742, j'eus l'honneur de lire à l'Académie le mémoire que j'avois préparé pour cela. Quoique cette illustre assemblée fût assurément très-imposante, j'y fus bien moins intimidé que devant Mde. de B.., & je me tirai passablement de mes lectures & de mes réponses. Le mémoire réussit, & m'attira des complimens qui me surprirent autant qu'ils me flattèrent, imaginant à peine que devant une Académie, quiconque n'en étoit pas, pût avoir le sens commun. Les commissaires qu'on me

Digitized by Google

donna furent Mrs. de Mairan, Hellot, & de Fouchy. Tous trois gens de mérite assurément; mais dont pas un ne savoit la musique, assez du moins pour être en état de juger de mon projet.

Durant mes conférences avec ces Messieurs, je me convainquis avec autant de certitude que de surprise, que si quelquefois les savans ont moins de préjugés que les autres hommes, ils tiennent, en revanche, encore plus fortement à ceux qu'ils ont. Quelques foibles, quelques fausses que fussent la plupart de leurs objections, & quoique j'y répondisse timidement, je l'avoue, & en mauvais termes, mais par des raisons péremptoires, je ne vins pas une seule fois à bout de me faire entendre & de les contenter. J'étois toujours ébahi de la facilité avec laquelle, à l'aide de quelques phrases sonores, ils me réfutoient sans m'avoir compris. Ils déterrèrent je ne sais où, qu'un moine appelé le P. Souhaitti, avoit jadis imaginé de noter la gamme par chiffres. C'en fut assez pour prétendre que mon système n'étoit pas neuf: & passe pour cela; car bien

Digitized by Google

que je n'euſſe jamais oui parler du P. Souhaitti, & bien que ſa manière d'écrire les ſept notes du plain-chant, ſans même ſonger aux octaves, ne méritât en aucune ſorte d'entrer en parallèle avec ma ſimple & commode invention pour noter aiſément par chiffres toute muſique imaginable, clefs, ſilences, octaves, meſures, temps, & valeurs des notes; choſes auxquelles Souhaitti n'avoit pas même ſongé; il étoit néanmoins très-vrai de dire, que quant à l'élémentaire expreſſion des ſept notes, il en étoit le premier inventeur. Mais outre qu'ils donnèrent à cette invention primitive plus d'importance qu'elle n'en avoit, ils ne s'en tinrent pas là, & ſitôt qu'ils voulurent parler du fonds du ſyſtême, ils ne firent plus que déraiſonner. Le plus grand avantage du mien étoit d'abroger les tranſpoſitions & les clefs, enſorte que le même morceau ſe trouvoit noté & tranſpoſé à volonté dans quelque ton qu'on voulût, au moyen du changement ſuppoſé d'une ſeule lettre initiale à la tête de l'air. Ces Meſſieurs avoient ouï dire aux croqueſols de Paris que la

Digitized by Google

méthode d'exécuter par transposition ne valoit rien. Ils partirent de-là pour tourner en invincible objection contre mon système, son avantage le plus marqué, & ils décidèrent que ma note étoit bonne pour la vocale, & mauvaise pour l'instrumentale; au lieu de décider, comme ils l'auroient dû, qu'elle étoit bonne pour la vocale & meilleure pour l'instrumentale. Sur leur rapport l'Académie m'accorda un certificat plein de très-beaux complimens, à travers lesquels on démêloit, pour le fonds, qu'elle ne jugeoit mon système ni neuf ni utile. Je ne crus pas devoir orner d'une pareille pièce l'ouvrage intitulé: *Dissertation sur la musique moderne*, par lequel j'en appelois au public.

J'eus lieu de remarquer en cette occasion combien, même avec un esprit borné, la connoissance unique mais profonde de la chose est préférable, pour en bien juger, à toutes les lumières que donne la culture des sciences, lorsqu'on n'y a pas joint l'étude particulière de celle dont il s'agit. La seule objection solide qu'il y eut à faire à mon système y fut faite

Digitized by Google

par Rameau. A peine le lui eus-je expliqué, qu'il en vit le côté foible. Vos signes, me dit-il, sont très-bons, en ce qu'ils déterminent simplement & clairement les valeurs, en ce qu'ils représentent nettement les intervalles & montrent toujours le simple dans le redoublé, toutes choses que ne fait pas la note ordinaire; mais ils sont mauvais en ce qu'ils exigent une opération de l'esprit qui ne peut toujours suivre la rapidité de l'exécution. La position de nos notes, continua-t-il, se peint à l'œil sans le concours de cette opération. Si deux notes, l'une très-haute, & l'autre très-basse, sont jointes par une tirade de notes intermédiaires, je vois du premier coup-d'œil le progrès de l'une à l'autre par degrés conjoints; mais pour m'assurer chez vous de cette tirade, il faut nécessairement que j'épelle tous vos chiffres l'un après l'autre; le coup-d'œil ne peut suppléer à rien. L'objection me parut sans replique, & j'en convins à l'instant: quoiqu'elle soit simple & frappante, il n'y a qu'une grande pratique de l'art qui puisse la suggérer, & il n'est pas étonnant qu'elle

ne

ne soit venue à aucun Académicien; mais il l'est que tous ces grands savans qui savent tant de choses, sachent si peu, que chacun ne devroit juger que de son métier.

Mes fréquentes visites à mes commissaires & à d'autres Académiciens me mirent à portée de faire connoissance avec tout ce qu'il y avoit à Paris de plus distingué dans la littérature, & par-là cette connoissance se trouva toute faite lorsque je me vis dans la suite inscrit tout d'un coup parmi eux. Quant-à-présent, concentré dans mon système de musique, je m'obstinai à vouloir par là faire une révolution dans cet art, & parvenir de la sorte à une célébrité qui dans les beaux arts se conjoint toujours à Paris avec la fortune. Je m'enfermai dans ma chambre & travaillai deux ou trois mois avec une ardeur inexprimable, à refondre, dans un ouvrage destiné pour le public, le mémoire que j'avois lu à l'Académie. La difficulté fut de trouver un libraire qui voulût se charger de mon manuscrit; vu qu'il y avoit quelque dépense à faire pour les nouveaux carac-

Digitized by Google

tères, que les libraires ne jettent pas leurs écus à la tête des débutans, & qu'il me sembloit cependant bien juste que mon ouvrage me rendît le pain que j'avois mangé en l'écrivant.

Bonnefond me procura Quillau le père, qui fit avec moi un traité à moitié profit, sans compter le privilége que je payai seul. Tant fut opéré par le dit Quillau, que j'en fus pour mon privilége & n'ai tiré jamais un liard de cette édition, qui vraisemblablement eut un débit médiocre, quoique l'abbé Des Fontaines m'eût promis de la faire aller, & que les autres Journalistes en eussent dit assez de bien.

Le plus grand obstacle à l'essai de mon système, étoit la crainte que s'il n'étoit pas admis, on ne perdit le temps qu'on mettroit à l'apprendre. Je disois à cela que la pratique de ma note rendoit les idées si claires, que pour apprendre la musique par les caractères ordinaires, on gagneroit encore du temps à commencer par les miens. Pour en donner la preuve par l'expérience, j'enseignai gratuitement la musique à une jeune Amé-

Digitized by Google

ricaine appelée Mlle. Des Roulins, dont M. Roguin m'avoit procuré la connoissance ; en trois mois elle fut en état de déchiffrer sur ma note quelque musique que ce fût, & même de chanter à livre ouvert, mieux que moi-même, toute celle qui n'étoit pas chargée de difficultés. Ce succès fut frappant, mais ignoré. Un autre en auroit rempli les journaux ; mais avec quelque talent pour trouver des choses utiles, je n'en eus jamais pour les faire valoir.

Voilà comment ma fontaine de héron fut encore cassée ; mais cette seconde fois j'avois trente ans, & je me trouvois sur le pavé de Paris, où l'on ne vit pas pour rien. Le parti que je pris dans cette extrémité n'étonnera que ceux qui n'auront pas bien lu la première partie de ces mémoires. Je venois de me donner des mouvemens aussi grands qu'inutiles ; j'avois besoin de reprendre haleine. Au lieu de me livrer au désespoir, je me livrai tranquillement à ma paresse & aux soins de la Providence, & pour lui donner le temps de faire son œuvre, je me mis à manger sans me presser, quelques

Digitized by Google

louis qui me restoient encore, réglant la dépense de mes nonchalans plaisirs sans la retrancher, n'allant plus au café que de deux jours l'un, & au spectacle que deux fois la semaine. A l'égard de la dépense des filles, je n'eus aucune réforme à y faire, n'ayant mis de ma vie un sol à cet usage, si ce n'est une seule fois, dont j'aurai bientôt à parler.

La sécurité, la volupté, la confiance avec laquelle je me livrois à cette vie indolente & solitaire que je n'avois pas de quoi faire durer trois mois, est une des singularités de ma vie & une des bisarreries de mon humeur. L'extrême besoin que j'avois qu'on pensât à moi, étoit précisément ce qui m'ôtoit le courage de me montrer, & la nécessité de faire des visites me les rendit insupportables, au point que je cessai même de voir les Académiciens & autres gens de lettres avec lesquels j'étois déjà faufilé. Marivaux, l'abbé de Mably, Fontenelle furent presque les seuls chez qui je continuai d'aller quelquefois. Je montrai même au premier ma comédie de Narcisse. Elle lui plut, & il eut la complai-

Digitized by Google

sance de la retoucher. Diderot, plus jeune qu'eux, étoit à-peu-près de mon âge. Il aimoit la musique; il en savoit la théorie; nous en parlions ensemble; il me parloit aussi de ses projets d'ouvrages. Cela forma bientôt entre nous des liaisons plus intimes qui ont duré quinze ans, & qui probablement dureroient encore si malheureusement, & bien par sa faute, je n'eusse été jeté dans son même métier.

On n'imagineroit pas à quoi j'employois ce court & précieux intervalle qui me restoit encore avant d'être forcé de mendier mon pain: à étudier par cœur des passages de poëtes, que j'avois appris cent fois & autant de fois oubliés. Tous les matins vers les dix heures j'allois me promener au Luxembourg un Virgile ou un Rousseau dans ma poche, & là jusqu'à l'heure du dîner je remémorois tantôt une ode sacrée & tantôt une bucolique, sans me rebuter de ce qu'en repassant celle du jour je ne manquois pas d'oublier celle de la veille. Je me rappelois qu'après la défaite de Nicias à Syracuse, les Athéniens captifs

Digitized by Google

gagnoient leur vie à réciter les poëmes d'Homère. Le parti que je tirai de ce trait d'érudition pour me prémunir contre la misère, fut d'exercer mon heureuse mémoire à retenir tous les poëtes par cœur.

J'avois un autre expédient non moins solide dans les échecs auxquels je consacrois régulièrement chez Maugis les après-midi des jours que je n'allois pas au spectacle. Je fis là connoissance avec M. de Légal, avec un M. Husson, avec Philidor, avec tous les grands joueurs d'échecs de ce temps-là, & n'en devins pas plus habile. Je ne doutai pas, cependant, que je ne devinsse à la fin plus fort qu'eux tous, & c'en étoit assez selon moi, pour me servir de ressource. De quelque folie que je m'engouasse, j'y portois toujours la même manière de raisonner. Je me disois : quiconque prime en quelque chose est toujours sûr d'être recherché. Primons donc, n'importe en quoi, je serai recherché ; les occasions se présenteront, & mon mérite fera le reste. Cet enfantillage n'étoit pas le sophisme de ma

Digitized by Google

raiſon, c'étoit celui de mon indolence. Effrayé des grands & rapides efforts qu'il auroit fallu faire pour m'évertuer, je tâchois de flatter ma pareſſe, & je m'en voilois la honte par des argumens dignes d'elle.

J'attendois ainſi tranquillement la fin de mon argent, & je crois que je ſerois arrivé au dernier ſol ſans m'en émouvoir d'avantage, ſi le P. Caſtel que j'allois voir quelquefois en allant au café, ne m'eût arraché de ma léthargie. Le P. Caſtel étoit fou, mais bon-homme au demeurant : il étoit fâché de me voir conſumer ainſi ſans rien faire. Puiſque les muſiciens, me dit-il, puiſque les ſavans ne chantent pas à votre uniſſon, changez de corde & voyez les femmes. Vous réuſſirez peut-être mieux de ce côté-là. J'ai parlé de vous à Mde. de B.....l ; allez la voir de ma part.

C'eſt une bonne femme qui verra avec plaiſir un pays de ſon fils & de ſon mari. Vous verrez chez elle Mde. de B.....e ſa fille, qui eſt une femme d'eſprit. Mde. D...n en eſt une autre à qui j'ai auſſi parlé de vous : portez-lui

Digitized by Google

votre ouvrage ; elle a envie de vous voir, & vous recevra bien. On ne fait rien dans Paris que par les femmes. Ce sont comme des courbes dont les sages sont les asymptotes ; ils s'en approchent sans cesse, mais ils n'y touchent jamais.

Après avoir remis d'un jour à l'autre ces terribles corvées, je pris enfin courage, & j'allai voir Mde. de B.....E. Elle me reçut avec bonté : Mde. de B.....e étant entrée dans sa chambre, elle lui dit : ma fille, voilà M. Rousseau dont le P. Castel nous a parlé. Mde. de B.....e me fit compliment sur mon ouvrage, & me menant à son clavecin, me fit voir qu'elle s'en étoit occupée. Voyant à sa pendule qu'il étoit près d'une heure, je voulus m'en aller. Mde. de B.....l me dit ; vous êtes loin de votre quartier, restez ; vous dînerez ici. Je ne me fis pas prier. Un quart-d'heure après, je compris par quelque mot, que le dîner auquel elle m'invitoit, étoit celui de son office. Mde. de B.....l étoit une très-bonne femme, mais bornée, & trop pleine de son illustre noblesse Polonoise ; elle avoit

peu d'idée des égards qu'on doit aux talens. Elle me jugeoit même en cette occasion sur mon maintien plus que sur mon équipage, qui, quoique très-simple, étoit fort propre, & n'annonçoit point du tout un homme fait pour dîner à l'office. J'en avois oublié le chemin depuis trop long-temps pour vouloir le rapprendre. Sans laisser voir tout mon dépit, je dis à Mde. de B.....l qu'une petite affaire qui me revenoit en mémoire me rappeloit dans mon quartier, & je voulus partir. Mde. de B.....e s'approcha de sa mère, & lui dit à l'oreille quelques mots qui firent effet. Mde. de B.....l se leva pour me retenir, & me dit: je compte que c'est avec nous que vous nous ferez l'honneur de dîner. Je crus que faire le fier seroit faire le sot, & je restai. D'ailleurs la bonté de Mde. de B.....e m'avoit touché & me la rendoit intéressante. Je fus fort aise de dîner avec elle, & j'espérai qu'en me connoissant davantage, elle n'auroit pas regret à m'avoir procuré cet honneur. M. le président de L.....n, grand ami de la maison, y dîna aussi. Il avoit ainsi que

Digitized by Google

Mde. de B.....e, ce petit jargon de Paris, tout en petits mots, tout en petites allusions fines. Il n'y avoit pas là de quoi briller pour le pauvre Jean-Jaques. J'eus le bon sens de ne vouloir pas faire le gentil malgré Minerve, & je me tus. Heureux si j'eusse été toujours aussi sage! Je ne serois pas dans l'abîme où je suis aujourd'hui. J'étois désolé de ma lourdise, & de ne pouvoir justifier aux yeux de Mde. de B.....e ce qu'elle avoit fait en ma faveur.

Après le dîner je m'avisai de ma ressource ordinaire. J'avois dans ma poche une épître en vers écrite à Parisot pendant mon séjour à Lyon. Ce morceau ne manquoit pas de chaleur; j'en mis dans la façon de le réciter, & je les fis pleurer tous trois. Soit vanité, soit vérité dans mes interprétations, je crus voir que les regards de Mde. de B.....e disoient à sa mère: hé bien, Maman! avois-je tort de vous dire que cet homme étoit plus fait pour dîner avec vous qu'avec vos femmes? Jusqu'à ce moment j'avois eu le cœur un peu gros, mais après m'être ainsi vengé, je fus content.

Digitized by Google

Mde. de B.....e pouſſant un peu trop loin le jugement avantageux qu'elle avoit porté de moi, crut que j'allois faire ſenſation dans Paris, & devenir un homme à bonnes fortunes. Pour guider mon inexpérience, elle me donna les *Confeſſions du Comte de* ***. Ce livre, me dit-elle, eſt un mentor dont vous aurez beſoin dans le monde. Vous ferez bien de le conſulter quelquefois. J'ai gardé plus de vingt ans cet exemplaire avec reconnoiſſance pour la main dont il me venoit; mais riant ſouvent de l'opinion que paroiſſoit avoir cette Dame de mon mérite galant. Du moment que j'eus lu cet ouvrage, je déſirai d'obtenir l'amitié de l'auteur. Mon penchant m'inſpiroit très-bien : c'eſt le ſeul ami vrai que j'aie eu parmi les gens de lettres (*).

Dès-lors j'oſai compter que Mde. la baronne de B.....l & Mde. la marquiſe de B.....e prenant intérêt à moi, ne me

(*) Je l'ai cru ſi long-temps & ſi parfaitement, que c'eſt à lui que depuis mon retour à Paris je confiai le manuſcrit de mes Confeſſions. Le défiant J. J. n'a jamais pu croire à la perfidie & à la fauſſeté qu'après en avoir été la victime.

Digitized by Google

laisseroient pas long-temps sans ressource, & je ne me trompai pas. Parlons maintenant de mon entrée chez Mde. D...n, qui a eu de plus longues suites.

Mde. D...n étoit, comme on sait, fille de S....l B.....d & de Mde. F.....e. Elles étoient trois sœurs qu'on pouvoit appeler les trois grâces. Mde. de la T....e, qui fit une escapade en Angleterre avec le duc de K.....n. Mde. D...y, l'amie, l'unique & sincère amie de M. le P....e de C...i; femme adorable, autant par la douceur, par la bonté de son charmant caractère, que par l'agrément de son esprit, & par l'inaltérable gaieté de son humeur. Enfin Mde. D...n la plus belle des trois, & la seule à qui l'on n'ait point reproché d'écart dans sa conduite.

Elle fut le prix de l'hospitalité de M. D...n, à qui sa mère la donna avec une place de fermier-général & une fortune immense, en reconnoissance du bon accueil qu'il lui avoit fait dans sa province. Elle étoit encore, quand je la vis pour la première fois, une des plus belles femmes de Paris. Elle me

Digitized by Google

reçut à sa toilette. Elle avoit les bras nuds, les cheveux épars, son peignoir mal arrangé. Cet abord m'étoit très-nouveau ; ma pauvre tête n'y tint pas : je me trouble, je m'égare ; & bref, me voilà épris de Mde. D... n.

Mon trouble ne parut pas me nuire auprès d'elle ; elle ne s'en apperçut point. Elle accueillit le livre & l'auteur, me parla de mon projet en personne instruite, chanta, s'accompagna du clavecin, me retint à dîner, me fit mettre à table à côté d'elle ; il n'en falloit pas tant pour me rendre fou, je le devins. Elle me permit de la venir voir ; j'usai, j'abusai de la permission. J'y allois presque tous les jours, j'y dînois deux ou trois fois la semaine. Je mourois d'envie de parler ; je n'osai jamais. Plusieurs raisons renforçoient ma timidité naturelle. L'entrée d'une maison opulente étoit une porte ouverte à la fortune ; je ne voulois pas, dans ma situation, risquer de me la fermer. Mde. D...n, toute aimable qu'elle étoit, étoit sérieuse & froide ; je ne trouvois rien dans ses manières d'assez agaçant pour m'enhardir. Sa mai-

Digitized by Google

ſon, auſſi brillante alors qu'aucune autre dans Paris, raſſembloit des ſociétés auxquelles il ne manquoit que d'être un peu moins nombreuſes pour être d'élite dans tous les genres. Elle aimoit à voir tous les gens qui jetoient de l'éclat: les grands, les gens de lettres, les belles femmes. On ne voyoit chez elle que ducs, ambaſſadeurs, cordons-bleus. Mde. la princeſſe de Rohan, Mde. la comteſſe de Forcalquier, Mde. de Mirepoix, Mde. de Brignolé, milady Hervey pouvoient paſſer pour ſes amies. M. de Fontenelle, l'abbé de St. Pierre, l'abbé Sallier, M. de Fourmont, M. de Bernis, M. de Buffon, M. de Voltaire, étoient de ſon cercle & de ſes diners. Si ſon maintien réſervé n'attiroit pas beaucoup les jeunes gens, ſa ſociété d'autant mieux compoſée n'en étoit que plus impoſante, & le pauvre J. J. n'avoit pas de quoi ſe flatter de briller beaucoup au milieu de tout cela. Je n'oſai donc parler, mais ne pouvant plus me taire j'oſai écrire. Elle garda deux jours ma lettre ſans m'en parler. Le troiſième jour elle me la rendit, m'adreſſant ver-

Digitized by Google

balement quelques mots d'exhortation d'un ton froid qui me glaça. Je voulus parler, la parole expira sur mes lèvres: ma subite passion s'éteignit avec l'espérance, & après une déclaration dans les formes, je continuai de vivre avec elle comme auparavant, sans plus lui parler de rien, même des yeux.

Je crus ma sottise oubliée; je me trompai. M. de F.....l, fils de M. D...n & beau-fils de Madame, étoit à-peu-près de son âge & du mien. Il avoit de l'esprit, de la figure, il pouvoit avoir des prétentions; on disoit qu'il en avoit auprès d'elle, uniquement peut-être parce qu'elle lui avoit donné une femme bien laide, bien douce, & qu'elle vivoit parfaitement avec tous les deux. M. de F.....l aimoit & cultivoit les talens. La musique, qu'il savoit fort bien, fut entre nous un moyen de liaison. Je le vis beaucoup; je m'attachois à lui: tout d'un coup il me fit entendre que Mde. D...n trouvoit mes visites trop fréquentes, & me prioit de les discontinuer. Ce compliment auroit pu être à sa place quand elle me rendit ma lettre; mais

Digitized by Google

huit ou dix jours après & sans aucune autre cause, il venoit, ce me semble, hors de propos. Cela faisoit une position d'autant plus bizarre, que je n'en étois pas moins bien venu qu'auparavant chez M. & Mde. de F.....l. J'y allai cependant plus rarement, & j'aurois cessé d'y aller tout-à-fait, si par un autre caprice imprévu, Mde. D...n ne m'avoit fait prier de veiller pendant huit ou dix jours à son fils, qui changeant de gouverneur, restoit seul durant cet intervalle. Je passai ces huit jours dans un supplice que le plaisir d'obéir à Mde. D...n pouvoit seul me rendre souffrable: je ne m'en serois pas chargé huit autres jours de plus, quand Mde. D...n se seroit donnée à moi pour récompense.

M. de F.....l me prenoit en amitié, je travaillois avec lui; nous commençâmes ensemble un cours de chymie chez Rouelle. Pour me rapprocher de lui, je quittai mon hôtel St. Quentin, & vins me loger au jeu-de-paume de la rue Verdelet, qui donne dans la rue Plâtrière où logeoit M. D...n. Là, par la suite d'un rhume négligé, je gagnai une

Digitized by Google

fluxion de poitrine dont je faillis mourir. J'ai eu souvent dans ma jeunesse de ces maladies inflammatoires, des pleurésies, & surtout des esquinancies auxquelles j'étois très-sujet, dont je ne tiens pas ici le regiſtre, & qui toutes m'ont fait voir la mort d'assez près pour me familiariser avec son image. Durant ma convalescence j'eus le temps de réfléchir sur mon état, & de déplorer ma timidité, ma foiblesse & mon indolence, qui, malgré le feu dont je me sentois embrâsé, me laissoient languir dans l'oisiveté d'esprit, toujours à la porte de la misère. La veille du jour où j'étois tombé malade, j'étois allé à un opéra de Royer qu'on donnoit alors & dont j'ai oublié le titre. Malgré ma prévention pour les talens des autres, qui m'a toujours fait défier des miens, je ne pouvois m'empêcher de trouver cette musique foible, sans chaleur, sans invention. J'osois quelquefois me dire, il me semble que je ferois mieux que cela. Mais la terrible idée que j'avois de la composition d'un opéra, & l'importance que j'entendois donner par les gens de

Digitized by Google

l'art à cette entrepriſe, m'en rebutoient à l'inſtant même, & me faiſoient rougir d'oſer y penſer. D'ailleurs où trouver quelqu'un qui voulût me fournir des paroles, & prendre la peine de les tourner à mon gré? Ces idées de muſique & d'opéra me revinrent durant ma maladie, & dans le tranſport de ma fièvre je compoſois des chants, des duos, des chœurs. Je ſuis certain d'avoir fait deux ou trois morceaux *di prima intenzione*, dignes peut-être de l'admiration des maîtres, s'ils avoient pu les entendre exécuter. O ſi l'on pouvoit tenir regiſtre des rêves d'un fiévreux, quelles grandes & ſublimes choſes on verroit ſortir quelquefois de ſon délire!

Ces ſujets de muſique & d'opéra m'occuppèrent encore pendant ma convaleſcence, mais plus tranquillement. A force d'y penſer & même malgré moi, je voulus en avoir le cœur net, & tenter de faire à moi ſeul un opéra, paroles & muſique. Ce n'étoit pas tout-à-fait mon coup d'eſſai. J'avois fait à Chambéri un opéra-tragédie intitulé: *Iphis & Anaxarete*, que j'avois eu le bon ſens

Digitized by Google

de jeter au feu. J'en avois fait à Lyon un autre intitulé: *la Découverte du nouveau monde*, dont, après l'avoir lu à M. Bordes, à l'abbé de Mably, à l'abbé Trublet, & à d'autres, j'avois fini par faire le même usage, quoique j'eusse déjà fait la musique du prologue & du premier acte, & que David m'eût dit en voyant cette musique, qu'il y avoit des morceaux dignes du Buononcini.

Cette fois, avant de mettre la main à l'ouvrage, je me donnai le temps de méditer mon plan. Je projetai dans un ballet héroïque, trois sujets différens en trois actes détachés, chacun dans un différent caractère de musique, & prenant pour chaque sujet les amours d'un poëte; j'intitulai cet opéra: *les Muses galantes*. Mon premier acte, en genre de musique forte, étoit le Tasse: le second, en genre de musique tendre, étoit Ovide; & le troisième, intitulé Anacréon, devoit respirer la gaieté du Dithyrambe. Je m'essayai d'abord sur le premier acte, & je m'y livrai avec une ardeur qui, pour la première fois, me fit goûter les délices de la verve dans la composition. Un

Digitized by Google

soir prêt d'entrer à l'opéra, me sentant tourmenté, maîtrisé par mes idées, je remets mon argent dans ma poche, je cours m'enfermer chez moi, je me mets au lit après avoir bien fermé tous mes rideaux pour empêcher le jour d'y pénétrer, & là, me livrant à tout l'Oestre poëtique & musical, je composai rapidement en sept ou huit heures la meilleure partie de mon acte. Je puis dire que mes amours pour la princesse de Ferrare (car j'étois le Tasse pour lors) & mes nobles & fiers sentimens vis-à-vis de son injuste frère, me donnèrent une nuit cent fois plus délicieuse que je ne l'aurois trouvée dans les bras de la princesse elle-même. Il ne resta le matin dans ma tête qu'une bien petite partie de ce que j'avois fait; mais ce peu presque effacé par la lassitude & le sommeil, ne laissoit pas de marquer encore l'énergie des morceaux dont il offroit les débris.

Pour cette fois je ne poussai pas fort loin ce travail, en ayant été détourné par d'autres affaires. Tandis que je m'attachois à la maison D . . . n, Mde. de

Digitized by Google

B.....l & Mde. de B.....e que je continuai de voir quelquefois, ne m'avoient pas oublié. M. le comte de M..... capitaine aux gardes, venoit d'être nommé ambaſſadeur à Veniſe. C'étoit un ambaſſadeur de la façon de Barjac, auquel il faiſoit aſſidument ſa cour. Son frère le chevalier de M..... gentilhomme de la manche de Mgr. le dauphin, étoit de la connoiſſance de ces deux dames, & de celle de l'abbé Alary, de l'Académie françoiſe, que je voyois auſſi quelquefois. Mde. de B.....e, ſachant que l'ambaſſadeur cherchoit un ſecrétaire, me propoſa. Nous entrâmes en pourparler. Je demandois cinquante louis d'appointement, ce qui étoit bien peu dans une place où l'on eſt obligé de figurer. Il ne vouloit me donner que cent piſtoles, & que je fiſſe le voyage à mes frais. La propoſition étoit ridicule. Nous ne pûmes nous accorder. M. de F.....l qui faiſoit ſes efforts pour me retenir, l'emporta.

Je reſtai, & M. de M..... partit, emmenant un autre ſecrétaire appelé M. Follau, qu'on lui avoit donné au bureau

Digitized by Google

des affaires étrangères. A peine furent-ils arrivés à Veniſe qu'ils ſe brouillèrent. Follau voyant qu'il avoit à faire à un fou, le planta-là. Et M. de M..... n'ayant qu'un jeune abbé appelé M. de B...s qui écrivoit ſous le ſecrétaire & n'étoit pas en état d'en remplir la place, eut recours à moi. Le chevalier ſon frère, homme d'eſprit, me tourna ſi bien, me faiſant entendre qu'il y avoit des droits attachés à la place de ſecrétaire, qu'il me fit accepter les mille francs. J'eus vingt louis pour mon voyage & je partis.

A Lyon j'aurois bien voulu prendre la route du mont-Cenis pour voir en paſſant ma pauvre maman. Mais je deſcendis le Rhône & fus m'embarquer à Toulon, tant à cauſe de la guerre & par raiſon d'économie, que pour prendre un paſſe-port de M. de Mirepoix qui commandoit alors en Provence & à qui j'étois adreſſé. M. de M..... ne pouvant ſe paſſer de moi m'écrivoit lettre ſur lettre pour preſſer mon voyage. Un incident le retarda.

C'étoit le temps de la peſte de Meſ-

Digitized by Google

fine. La flotte Angloise y avoit mouillé, & visita la felouque sur laquelle j'étois.

Cela nous assujettit en arrivant à Gênes, après une longue & pénible traversée, à une quarantaine de vingt-un jours.

On donna le choix aux passagers de la faire à bord ou au lazaret, dans lequel on nous prévint que nous ne trouverions que les quatre murs, parce qu'on n'avoit pas encore eu le temps de le meubler. Tous choisirent la felouque. L'insupportable chaleur, l'espace étroit, l'impossibilité d'y marcher, la vermine, me firent préférer le lazaret, à tout risque. Je fus conduit dans un grand bâtiment à deux étages absolument nud, où je ne trouvai ni fenêtre, ni lit, ni table, ni chaise, pas même un escabeau pour m'asseoir, ni une botte de paille pour me coucher. On m'apporta mon manteau, mon sac de nuit, mes deux malles; on ferma sur moi de grosses portes à grosses serrures, & je restai-là, maître de me promener à mon aise de chambre en chambre & d'étage en étage, trouvant partout la même solitude & la même nudité.

Digitized by Google

Tout cela ne me fit pas repentir d'avoir choisi le lazaret plutôt que la felouque, & comme un nouveau Robinson, je me mis à m'arranger pour mes vingt-un jours comme j'aurois fait pour toute ma vie. J'eus d'abord l'amusement d'aller à la chasse aux poux que j'avois gagnés dans la felouque. Quand à force de changer de linge & de hardes, je me fus enfin rendu net, je procédai à l'ameublement de la chambre que je m'étois choisie. Je me fis un bon matelas de mes vestes & de mes chemises, des draps de plusieurs serviettes que je cousus, une couverture de ma robe-de-chambre, un oreiller de mon manteau roulé. Je me fis un siège d'une malle posée à plat & une table de l'autre de champ. Je tirai du papier, une écritoire; j'arrangeai, en manière de bibliothéque, une douzaine de livres que j'avois. Bref, je m'accommodai si bien qu'à l'exception des rideaux & des fenêtres, j'étois presqu'aussi commodément à ce lazaret, absolument nud, qu'à mon jeu-de-paume de la rue Verdelet. Mes repas étoient servis avec beaucoup de pompe; deux grenadiers,

Digitized by Google

grenadiers, la bayonnette au bout du fusil, les escortoient; l'escalier étoit ma salle à manger, le palier me servoit de table, la marche inférieure me servoit de siège, & quand mon dîné étoit servi, l'on sonnoit en se retirant, une clochette pour m'avertir de me mettre à table.

Entre mes repas, quand je ne lisois ni n'écrivois, ou que je ne travaillois pas à mon ameublement, j'allois me promener dans le cimetière des Protestans qui me servoit de cour, ou je montois dans une lanterne qui donnoit sur le port, & d'où je pouvois voir entrer & sortir les navires. Je passai de la sorte quatorze jours, & j'y aurois passé la vingtaine entière sans m'ennuyer un moment, si M. de Jonville, envoyé de France, à qui je fis parvenir une lettre vinaigrée, parfumée & demi-brûlée, n'eût fait abréger mon temps de huit jours: je les allai passer chez lui, & je me trouvai mieux, je l'avoue, du gîte de sa maison que de celui du lazaret. Il me fit force caresses. Dupont son secrétaire étoit un bon garçon, qui me mena tant à Gênes qu'à la campagne, dans

Digitized by Google

pluſieurs maiſons où l'on s'amuſoit aſſez, & je liai avec lui connoiſſance & correſpondance, que nous entretînmes fort long-temps. Je pourſuivis agréablement ma route à travers la Lombardie. Je vis Milan, Vérone, Breſſe, Padoue, & j'arrivai enfin à Veniſe impatiemment attendu par M. l'ambaſſadeur.

Je trouvai des tas de dépêches tant de la cour que des autres ambaſſadeurs, dont il n'avoit pu lire ce qui étoit chiffré, quoiqu'il eût tous les chiffres néceſſaires pour cela. N'ayant jamais travaillé dans aucun bureau, ni vu de ma vie un chiffre de miniſtre, je craignis d'abord d'être embarraſſé; mais je trouvai que rien n'étoit plus ſimple, & en moins de huit jours j'eus déchiffré le tout, qui aſſurément n'en valoit pas la peine; car outre que l'ambaſſade de Veniſe eſt toujours aſſez oiſive, ce n'étoit pas à un pareil homme qu'on eût voulu confier la moindre négociation. Il s'étoit trouvé dans un grand embarras juſqu'à mon arrivée, ne ſachant ni dicter, ni écrire liſiblement. Je lui étois très-utile; il le ſentoit & me traita bien. Un autre motif

Digitized by Google

ly portoit encore. Depuis M. de F.....y son prédéceſſeur, dont la tête s'étoit dérangée, le conſul de France, appelé M. le Blond, étoit reſté chargé des affaires de l'ambaſſade, & depuis l'arrivée de M. de M..... il continuoit de les faire juſqu'à ce qu'il l'eût mis au fait. M. de M....., jaloux qu'un autre fît son métier, quoique lui-même en fût incapable, prit en guignon le conſul, & ſitôt que je fus arrivé, il lui ôta les fonctions de ſecrétaire d'ambaſſade pour me les donner. Elles étoient inſéparables du titre; il me dit de le prendre. Tant que je reſtai près de lui, jamais il n'envoya que moi ſous ce titre au ſénat & à ſon conférent; & dans le fond il étoit fort naturel qu'il aimât mieux avoir pour ſecrétaire d'ambaſſade un homme à lui, qu'un conſul ou un commis des bureaux nommé par la cour.

Cela rendit ma ſituation aſſez agréable, & empêcha ſes gentilshommes qui étoient Italiens ainſi que ſes pages & la plupart de ſes gens, de me diſputer la primauté dans ſa maiſon. Je me ſervis avec ſuccès de l'autorité qui y étoit

Digitized by Google

attachée pour maintenir ſon droit de liſte, c'eſt-à-dire, la franchiſe de ſon quartier contre les tentatives qu'on fit pluſieurs fois pour l'enfreindre, & auxquelles ſes officiers Vénitiens n'avoient garde de réſiſter. Mais auſſi je ne ſouffris jamais qu'il s'y refugiât des bandits, quoiqu'il m'en eût pu revenir des avantages dont ſon Excellence n'auroit pas dédaigné ſa part. Elle oſa même la réclamer ſur les droits du ſecrétariat, qu'on appeloit la chancellerie. On étoit en guerre; il ne laiſſoit pas d'y avoir bien des expéditions de paſſe-ports. Chacun de ces paſſe-ports payoit un ſequin au ſecrétaire, qui l'expédioit & le contreſignoit. Tous mes prédéceſſeurs s'étoient fait payer indiſtinctement ce ſequin tant des François que des étrangers. Je trouvai cet uſage injuſte, & ſans être François je l'abrogeai pour les François; mais j'exigeai ſi rigoureuſement mon droit de tout autre, que le marquis Scotti, frère du favori de la reine d'Eſpagne, m'ayant fait demander un paſſeport ſans m'envoyer le ſequin, je le lui fis demander; hardieſſe que le vindicatif

Digitized by Google

Italien n'oublia pas. Dès qu'on fut la réforme que j'avois faite dans la taxe des passe-ports, il ne se présenta plus pour en avoir que des foules de prétendus François, qui dans des baraguoins abominables se disoient, l'un Provençal, l'autre Picard, l'autre Bourguignon. Comme j'ai l'oreille assez fine, je n'en fus guères la dupe, & je doute qu'un seul Italien m'ait soufflé mon sequin, & qu'un seul François l'ait payé. J'eus la bêtise de dire à M. M....., qui ne savoit rien de rien, ce que j'avois fait. Ce mot de sequin lui fit ouvrir les oreilles, & sans me dire son avis sur la suppression de ceux des François, il prétendit que j'entrasse en compte avec lui sur les autres, me promettant des avantages équivalens. Plus indigné de cette bassesse, qu'affecté par mon propre intérêt, je rejetai hautement sa proposition, il insista, je m'échauffai. Non, Monsieur, lui dis-je très-vivement, que votre Excellence garde ce qui est à elle, & me laisse ce qui est à moi; je ne lui en céderai jamais un sou. Voyant qu'il ne gagnoit rien par cette voie, il en

Digitized by Google

prit une autre, & n'eut pas honte de me dire que puiſque j'avois les profits de ſa chancellerie, il étoit juſte que j'en fiſſe les frais. Je ne voulus pas chicaner ſur cet article, & depuis lors j'ai fourni de mon argent, encre, papier, cire, bougie, nompareille, juſqu'au ſceau que je fis refaire ſans qu'il m'en ait rembourſé jamais un liard. Cela ne m'empêcha pas de faire une petite part du produit des paſſe-ports à l'abbé de B...s, bon garçon, & bien éloigné de prétendre à rien de ſemblable. S'il étoit complaiſant envers moi, je n'étois pas moins honnête envers lui, & nous avons toujours bien vécu enſemble.

Sur l'eſſai de ma beſogne, je la trouvai moins embarraſſante que je n'avois craint pour un homme ſans expérience, auprès d'un ambaſſadeur qui n'en avoit pas d'avantage, & dont, pour ſurcroît, l'ignorance & l'entêtement contrarioient comme à plaiſir tout ce que le bon ſens & quelques lumières m'inſpiroient de bien pour ſon ſervice & celui du roi. Ce qu'il fit de plus raiſonnable fut de ſe lier avec le marquis M..i, ambaſſa-

Digitized by Google

deur d'Eſpagne, homme adroit & fin; qui l'eût mené par le nez s'il l'eût voulu, mais qui, vu l'union d'intérêt des deux couronnes, le conſeilloit d'ordinaire aſſez bien, ſi l'autre n'eût gâté ſes conſeils en fourrant toujours du ſien dans leur exécution. La ſeule choſe qu'ils euſſent à faire de concert, étoit d'engager les Vénitiens à maintenir la neutralité. Ceux-ci ne manquoient pas de proteſter de leur fidélité à l'obſerver, tandis qu'ils fourniſſoient publiquement des munitions aux troupes Autrichiennes & même des recrues, ſous prétexte de déſertion. M. de M....., qui je crois vouloit plaire à la République, ne manquoit pas auſſi, malgré mes repréſentations, de me faire aſſurer dans toutes ſes dépêches qu'elle n'enfreindroit jamais la neutralité. L'entêtement & la ſtupidité de ce pauvre homme me faiſoit écrire & faire à tout moment des extravagances dont j'étois bien forcé d'être l'agent, puiſqu'il le vouloit, mais qui me rendoient quelquefois mon métier inſupportable & même preſque impraticable. Il vouloit abſolument, par exemple, que la plus

Digitized by Google

grande partie de ſa dépêche au roi & de celle au miniſtre fût en chiffres, quoique l'une & l'autre ne contînt abſolument rien qui demandât cette précaution. Je lui repréſentai qu'entre le vendredi, qu'arrivoient les dépêches de la cour & le ſamedi, que partoient les nôtres, il n'y avoit pas aſſez de temps pour l'employer à tant de chiffres, & à la forte correſpondance dont j'étois chargé pour le même courrier. Il trouva à cela un expédient admirable; ce fut de faire dès le jeudi la réponſe aux dépêches qui devoient arriver le lendemain. Cette idée lui parut même ſi heureuſement trouvée, quoique je puſſe lui dire ſur l'impoſſibilité, ſur l'abſurdité de ſon exécution, qu'il en fallut paſſer par-là, & tout le temps que j'ai demeuré chez lui, après avoir tenu note de quelques mots qu'il me diſoit dans la ſemaine à la volée, & de quelques nouvelles triviales que j'allois écumant parci par-là; muni de ces uniques matériaux je ne manquois jamais le jeudi matin de lui porter le brouillon des dépêches qui devoient partir le ſamedi,

Digitized by Google

ſauf quelques additions ou corrections, que je faiſois à la hâte, ſur celles qui devoient venir le vendredi, & auxquelles les nôtres ſervoient de réponſes. Il avoit un autre tic fort plaiſant & qui donnoit à ſa correſpondance un ridicule difficile à imaginer. C'étoit de renvoyer chaque nouvelle à ſa ſource, au lieu de lui faire ſuivre ſon cours. Il marquoit à M. Amelot les nouvelles de la cour, à M. de Maurepas celles de Paris, à M. d'Havrincourt, celles de Suède, à M. de la Chetardie, celles de Pétersbourg, & quelquefois à chacun, celles qui venoient de lui-même, & que j'habillois en termes un peu différens. Comme de tout ce que je lui portois à ſigner, il ne parcouroit que les dépêches de la cour, & ſignoit celles des autres ambaſſadeurs ſans les lire; cela me rendoit un peu plus le maître de tourner ces dernières à ma mode, & j'y fis au moins croiſer les nouvelles. Mais il me fut impoſſible de donner un tour raiſonnable aux dépêches eſſentielles; heureux encore quand il ne s'aviſoit pas d'y larder im-promptu quelques lignes de ſon

Digitized by Google

eſtoc, qui me forçoient de retourner tranſcrire en hâte toute la dépêche ornée de cette nouvelle impertinence, à laquelle il falloit donner l'honneur du chiffre, ſans quoi il ne l'auroit pas ſignée. Je fus tenté vingt fois pour l'amour de ſa gloire, de chiffrer autre choſe que ce qu'il avoit dit; mais ſentant que rien ne pouvoit autoriſer une pareille infidélité, je le laiſſai délirer à ſes riſques, content de lui parler avec franchiſe, & de remplir aux miens, mon devoir auprès de lui.

C'eſt ce que je fis toujours avec une droiture, un zèle & un courage qui méritoient de ſa part une autre récompenſe que celle que j'en reçus à la fin. Il étoit temps que je fuſſe une fois ce que le ciel qui m'avoit doué d'un heureux naturel, ce que l'éducation que j'avois reçue de la meilleure des femmes, ce que celle que je m'étois donnée à moi-même m'avoit fait être, & je le fus. Livré à moi ſeul, ſans ami, ſans conſeil, ſans expérience, en pays étranger; ſervant une nation étrangère, au milieu d'une foule de fripons qui, pour leur intérêt

Digitized by Google

& pour écarter le ſcandale du bon exemple, m'excitoient à les imiter; loin d'en rien faire, je ſervis bien la France à qui je ne devois rien, & mieux l'ambaſſadeur, comme il étoit juſte, en tout ce qui dépendoit de moi. Irréprochable dans un poſte aſſez en vue, je méritai, j'obtins l'eſtime de la République, celle de tous les ambaſſadeurs avec qui nous étions en correſpondance & l'affection de tous les François établis à Veniſe, ſans en excepter le conſul même que je ſupplantois à regret dans des fonctions que je ſavois lui être dues, & qui me donnoient plus d'embarras que de plaiſir.

M. de M....., livré ſans réſerve au marquis M..i, qui n'entroit pas dans le détail de ſes devoirs, les négligeoit à tel point, que ſans moi les François qui étoient à Veniſe ne ſe ſeroient pas apperçus qu'il y eût un ambaſſadeur de leur nation. Toujours éconduits ſans qu'il voulût les entendre, lorſqu'ils avoient beſoin de ſa protection, ils ſe rebutèrent, & l'on n'en voyoit plus aucun, ni à ſa ſuite, ni à ſa table, où il ne les invita jamais. Je fis ſouvent de mon

Digitized by Google

chef ce qu'il auroit dû faire : je rendis aux François qui avoient recours à lui ou à moi, tous les services qui étoient en mon pouvoir. En tout autre pays j'aurois fait davantage ; mais ne pouvant voir personne en place, à cause de la mienne, j'étois forcé de recourir souvent au consul, & le consul établi dans le pays où il avoit sa famille, avoit des ménagemens à garder, qui l'empêchoient de faire ce qu'il auroit voulu. Quelquefois, cependant, le voyant mollir & n'oser parler, je m'aventurois à des démarches hasardeuses dont plusieurs m'ont réussi. Je m'en rappelle une dont le souvenir me fait encore rire. On ne se douteroit guères que c'est à moi que les amateurs du spectacle à Paris ont dû Coralline & sa sœur Camille : rien cependant n'est plus vrai. Véronese leur père, s'étoit engagé avec ses enfans pour la troupe italienne, & après avoir reçu deux mille francs pour son voyage, au lieu de partir, il s'étoit tranquillement mis à Venise au théâtre de St. Luc. (*)

(*) Je suis en doute si ce n'étoit point *St. Samuel*. Les noms propres m'échappent absolument.

Digitized by Google

où Coralline, tout enfant qu'elle étoit encore, attiroit beaucoup de monde. M. le duc de Gesvres, comme premier gentilhomme de la chambre, écrivit à l'ambassadeur pour réclamer le père & la fille. M. de M..... me donnant la lettre me dit pour toute instruction, *voyez cela.* J'allai chez M. le Blond le prier de parler au patricien à qui appartenoit le théâtre de St. Luc, & qui étoit je crois un Zustinian, afin qu'il renvoyât Véronese qui étoit engagé au service du roi. Le Blond, qui ne se soucioit pas trop de la commission, la fit mal.

Zustinian battit la campagne, & Véronese ne fut point renvoyé. J'étois piqué; l'on étoit en carnaval. Ayant pris la bahute & le masque, je me fis mener au palais Zustiniani. Tous ceux qui virent entrer ma gondole avec la livrée de l'ambassadeur furent frappés: Venise n'avoit jamais vu pareille chose: J'entre, je me fais annoncer sous le nom *d'una fiora Maschera.* Sitôt que je fus introduit, j'ôte mon masque & je me nomme. Le sénateur pâlit & reste stupéfait. Mon-

sieur, lui dis-je en vénitien, c'est à regret que j'importune V. E. de ma visite; mais vous avez à votre théâtre de St. Luc, un homme nommé Véronese qui est engagé au service du roi & qu'on vous a fait demander inutilement: je viens le réclamer au nom de S. M. Ma courte harangue fit effet. A peine étois-je parti que mon homme courut rendre compte de son aventure aux inquisiteurs d'état, qui lui lavèrent la tête. Véronese fut congédié le jour même. Je lui fis dire que s'il ne partoit dans la huitaine, je le ferois arrêter, & il partit.

Dans un autre occasion, je tirai de peine un capitaine de vaisseau marchand, par moi seul, & presque sans le concours de personne. Il s'appeloit le capitaine Olivet de Marseille; j'ai oublié le le nom du vaisseau. Son équipage avoit pris querelle avec des Esclavons au service de la république; il y avoit eu des voies de fait, & le vaisseau avoit été mis aux arrêts avec une telle sévérité que personne, excepté le seul capitaine, n'y pouvoit aborder ni sortir sans

Digitized by Google

permiſſion. Il eut recours à l'ambaſſadeur, qui l'envoya promener; il ſut au conſul, qui lui dit que ce n'étoit pas une affaire de commerce & qu'il ne pouvoit s'en mêler; ne ſachant plus que faire il revint à moi. Je repréſentai à M. de M..... qu'il devoit me permettre de donner ſur cette affaire un mémoire au ſénat; je ne me rappelle pas s'il y conſentit & ſi je préſentai le mémoire, mais je me rappelle bien que mes démarches n'aboutiſſant à rien, & l'embargo durant toujours, je pris un parti qui me réuſſit. J'inſérai la relation de cette affaire dans une dépêche à M. de Maurepas, & j'eus même aſſez de peine à engager M. de M..... à laiſſer paſſer cet article.

Je ſavois que nos dépêches ſans valoir trop la peine d'être ouvertes, l'étoient à Veniſe. J'en avois la preuve dans les articles que j'en trouvois mot pour mot dans la gazette, infidélité dont j'avois inutilement voulu porter l'ambaſſadeur à ſe plaindre. Mon objet en parlant de cette vexation dans la dépêche, étoit de tirer parti de leur curioſité pour leur faire peur & les engager à délivrer

Digitized by Google

le vaiſſeau ; car s'il eut fallu attendre pour cela la réponſe de la cour, le capitaine étoit ruiné avant qu'elle fut venue. Je fis plus; je me rendis au vaiſſeau pour interroger l'équipage. Je pris avec moi l'abbé Patizel, chancelier du conſulat, qui ne vint qu'à contre-cœur, tant tous ces pauvres gens craignoient de déplaire au ſénat! Ne pouvant monter à bord à cauſe de la défenſe, je reſtai dans ma gondole, & j'y dreſſai mon verbal, interrogeant à haute voix & ſucceſſivement tous les gens de l'équipage, & dirigeant mes queſtions de manière à tirer des réponſes qui leur fuſſent avantageuſes. Je voulus engager Patizel à faire les interrogations & le verbal lui-même, ce qui en effet étoit plus de ſon métier que du mien; il n'y voulut jamais conſentir, ne dit pas un ſeul mot, & voulut à peine ſigner le verbal après moi. Cette démarche un peu hardie, eut cependant un heureux ſuccès, & le vaiſſeau fut délivré longtemps avant la réponſe du miniſtre. Le capitaine voulut me faire un préſent. Sans me fâcher je lui dis, en lui frappant

Digitized by Google

sur l'épaule : capitaine Olivet, crois-tu que celui qui ne reçoit pas des François un droit de passe-port qu'il trouve établi, soit homme à leur vendre la protection du roi? Il voulut au moins me donner sur son bord un dîné que j'acceptai, & où je menai le secrétaire d'ambassade d'Espagne, nommé Carrio, homme d'esprit & très-aimable, qu'on a vu depuis secrétaire d'ambassade à Paris & chargé des affaires, avec lequel je m'étois intimément lié à l'exemple de nos ambassadeurs.

Heureux, si lorsque je faisois avec le plus parfait désintéressement, tout le bien que je pouvois faire, j'avois su mettre assez d'ordre & d'attention dans tous ces menus détails pour n'en pas être la dupe & servir les autres à mes dépens. Mais dans des places comme celle que j'occupois, où les moindres fautes ne sont point sans conséquence, j'épuisois toute mon attention pour n'en point faire contre mon service ; je fus jusqu'à la fin, du plus grand ordre & de la plus grande exactitude en tout ce qui regardoit mon devoir essentiel. Hors quelques erreurs

Digitized by Google

qu'une précipitation forcée me fit faire en chiffrant, & dont les commis de M. Amelot ſe plaignirent une fois, ni l'ambaſſadeur, ni perſonne n'eût jamais à me reprocher une ſeule négligence dans aucune de mes fonctions; ce qui eſt à noter pour un homme auſſi négligent que moi: mais je manquois par fois de mémoire & de ſoin dans les affaires particulières dont je me chargeois, & l'amour de la juſtice m'en a toujours fait ſupporter le préjudice de mon propre mouvement, avant que perſonne ſongeât à ſe plaindre. Je n'en citerai qu'un ſeul trait, qui ſe rapporte à mon départ de Veniſe, & dont j'ai ſenti le contre-coup dans la ſuite à Paris.

Notre cuiſinier, appelé Rouſſelot, avoit apporté de France, un ancien billet de deux cent francs, qu'un perruquier de ſes amis avoit d'un noble Vénitien appelé Z.....o N..i, pour fournitures de perruques. Rouſſelot m'apporta ce billet, me priant de tâcher d'en tirer quelque choſe par accommodement. Je ſavois, il ſavoit auſſi que l'uſage conſtant des nobles Vénitiens eſt de ne jamais payer,

Digitized by Google

de retour dans leur patrie, les dettes qu'ils ont contractées en pays étranger; quand on les y veut contraindre, ils consument en tant de longueurs & de frais le malheureux créancier, qu'il se rebute & finit par tout abandonner ou s'accommoder presque pour rien. Je priai M. le Blond de parler à Z.....o; celui-ci convint du billet, non du payement. A force de batailler il promit enfin trois sequins. Quand le Blond lui porta le billet, les trois sequins ne se trouvèrent pas prêts; il fallut attendre. Durant cette attente, survint ma querelle avec l'ambassadeur, & ma sortie de chez lui. Je laissai les papiers de l'ambassade dans le plus grand ordre, mais le billet de Rousselot ne se trouva point. M. le Blond m'assura me l'avoir rendu; je le connoissois trop honnête-homme pour en douter, mais il me fut impossible de me rappeler ce qu'étoit devenu ce billet. Comme Z.....o avoit avoué la dette, je priai M. le Blond de tâcher d'en tirer les trois sequins sur un reçu, ou de l'engager à renouveler le billet par duplicata. Z.....o sachant le billet perdu, ne

Digitized by Google

voulut faire ni l'un ni l'autre. J'offris à Rouſſelot les trois ſequins de ma bourſe, pour l'acquit du billet. Il les refuſa & me dit que je m'accommoderois à Paris avec le créancier, dont il me donna l'adreſſe. Le perruquier ſachant ce qui s'étoit paſſé, voulut ſon billet ou ſon argent en entier. Que n'aurois-je point donné dans mon indignation pour retrouver ce maudit billet! Je payai les deux cent francs, & cela dans ma plus grande détreſſe. Voilà comment la perte du billet valut au créancier le payement de la ſomme entière, tandis que ſi malheureuſement pour lui ce billet ſe fut retrouvé, il en auroit difficilement tiré les dix écus promis par ſon Excellence Z.....o N..i.

Le talent que je crus me ſentir pour mon emploi, me le fit remplir avec goût, & hors la ſociété de mon ami de Carrio, celle du vertueux Altuna, dont j'aurai bientôt à parler, hors les récréations bien innocentes de la place St. Marc, du ſpectacle, & de quelques viſites que nous faiſions preſque toujours enſemble, je fis mes ſeuls plaiſirs de

Digitized by Google

mes devoirs. Quoique mon travail ne fût pas fort pénible, surtout avec l'aide de l'abbé de B...s, comme la correspondance étoit très-étendue & qu'on étoit en temps de guerre, je ne laissois pas d'être occupé raisonnablement. Je travaillois tous les jours une bonne partie de la matinée, & les jours de courrier quelquefois jusqu'à minuit. Je consacrois le reste du temps à l'étude du métier que je commençois, & dans lequel je comptois bien, par le succès de mon début, être employé plus avantageusement dans la suite. En effet il n'y avoit qu'une voix sur mon compte, à commencer par celle de l'ambassadeur, qui se louoit hautement de mon service, qui ne s'en est jamais plaint, & dont toute la fureur ne vint dans la suite que de ce que m'étant plaint inutilement moi-même, je voulus enfin avoir mon congé. Les ambassadeurs & ministres du roi avec qui nous étions en correspondance, lui faisoient sur le mérite de son secrétaire des complimens qui devoient le flatter, & qui dans sa mauvaise tête produisirent un effet tout contraire. Il

Digitized by Google

en reçut un surtout, dans une circonstance essentielle, qu'il ne m'a jamais pardonné. Ceci vaut la peine d'être expliqué.

Il pouvoit si peu se gêner, que le samedi même, jour de presque tous les courriers, il ne pouvoit attendre pour sortir que le travail fût achevé, & me talonnant sans cesse pour expédier les dépêches du Roi & des Ministres, il les signoit en hâte, & puis couroit je ne sais où, laissant la plupart des autres lettres sans signature, ce qui me forçoit, quand ce n'étoit que des nouvelles, de les tourner en bulletins; mais lorsqu'il s'agissoit d'affaires qui regardoient le service du Roi, il falloit bien que quelqu'un signât, & je signois. J'en usai ainsi pour un avis important que nous venions de recevoir de M. Vincent, chargé des affaires du roi à Vienne. C'étoit dans le temps que le prince de Lobkowitz marchoit à Naples, & que le comte de Gages fit cette mémorable retraite, la plus belle manœuvre de guerre de tout le siècle, & dont l'Europe a trop peu parlé. L'avis portoit qu'un homme dont M. Vincent nous envoyoit

Digitized by Google

le signalement, partoit de Vienne & devoit passer à Venise allant furtivement dans l'Abruzze, chargé d'y faire soulever le peuple à l'approche des Autrichiens.

En l'absence de M. le comte de M..... qui ne s'intéressoit à rien, je fis passer à M. le marquis de l'H.....l cet avis si à-propos, que c'est peut-être à ce pauvre Jean-Jaques si bafoué, que la maison de Bourbon doit la conservation du royaume de Naples.

Le marquis de l'H.....l en remerciant son collégue, comme il étoit juste, lui parla de son secrétaire & du service qu'il venoit de rendre à la cause commune. Le comte de M....., qui avoit à se reprocher sa négligence dans cette affaire, crut entrevoir dans ce compliment un reproche, & m'en parla avec humeur. J'avois été dans le cas d'en user avec le comte de C.....e ambassadeur à Constantinople comme avec le marquis de l'H.....l, quoiqu'en choses moins importantes. Comme il n'y avoit point d'autre poste pour Constantinople que les courriers que le sénat envoyoit de

Digitized by Google

temps en temps à ſon Bayle, on donnoit avis du départ de ces courriers à l'ambaſſadeur de France, pour qu'il pût écrire par cette voie à ſon collégue, s'il le jugeoit à-propos. Cet avis venoit d'ordinaire un jour ou deux à l'avance: mais on faiſoit ſi peu de cas de M. de M..... qu'on ſe contentoit d'envoyer chez lui, pour la forme, une heure ou deux avant le départ du courrier; ce qui me mit pluſieurs fois dans le cas de faire la dépêche en ſon abſence. M. de C.....e en y répondant, faiſoit mention de moi en termes honnêtes; autant en faiſoit à Gênes M. de Jonville; autant de nouveaux griefs.

J'avoue que je ne fuyois pas l'occaſion de me faire connoître; mais je ne la cherchois pas non plus hors de propos, & il me paroiſſoit fort juſte, en ſervant bien, d'aſpirer au prix naturel des bons ſervices, qui eſt l'eſtime de ceux qui ſont en état d'en juger & de les récompenſer. Je ne dirai pas ſi mon exactitude à remplir mes fonctions étoit de la part de l'ambaſſadeur un légitime ſujet de plainte, mais je dirai bien que c'eſt

Digitized by Google

c'eſt le ſeul qu'il ait articulé juſqu'au jour de notre ſéparation.

Sa maiſon, qu'il n'avoit jamais miſe ſur un trop bon pied, ſe rempliſſoit de canaille : les François y étoient mal traités, les Italiens y prenoient l'aſcendant, & même parmi eux les bons ſerviteurs, attachés depuis long-temps à l'ambaſſade, furent tous mal-honnêtement chaſſés, entr'autres ſon premier gentilhomme, qui l'avoit été du comte de F.....y, & qu'on appeloit je crois le comte Peati, ou d'un nom très-approchant. Le ſecond gentilhomme, du choix de M. de M....., étoit un bandit de Mantoue appelé Dominique Vitali, à qui l'ambaſſadeur confia le ſoin de ſa maiſon, & qui, à force de patelinage & de baſſe léſine, obtint ſa confiance & devint ſon favori, au grand préjudice du peu d'honnêtes gens qui y étoient encore, & du ſecrétaire qui étoit à leur tête. L'œil intègre d'un honnête homme eſt toujours inquiétant pour les fripons. Il n'en auroit pas fallu davantage pour que celui-ci me prît en haine; mais cette haine avoit une autre cauſe encore, qui la rendit

Digitized by Google

bien plus cruelle. Il faut dire cette cauſe, afin qu'on me condamne, ſi j'avois tort.

L'ambaſſadeur avoit, ſelon l'uſage, une loge à chacun des cinq ſpectacles. Tous les jours à dîner il nommoit le théâtre où il vouloit aller ce jour-là; je choiſiſſois après lui, & les gentilshommes diſpoſoient des autres loges. Je prenois en ſortant la clef de la loge que j'avois choiſie. Un jour Vitali n'étant pas là je chargeai le valet-de-pied qui me ſervoit de m'apporter la mienne dans une maiſon que je lui indiquai. Vitali au lieu de m'envoyer ma clef, dit qu'il en avoit diſpoſé. J'étois d'autant plus outré, que le valet-de-pied m'avoit rendu compte de ma commiſſion devant tout le monde. Le ſoir, Vitali voulut me dire quelques mots d'excuſe que je ne reçus point. Demain, Monſieur, lui dis-je, vous viendrez me les faire à telle heure dans la maiſon où j'ai reçu l'affront & devant les gens qui en ont été témoins, ou après demain; quoiqu'il arrive, je vous déclare que vous ou moi ſortirons d'ici. Ce ton décidé lui en

Digitized by Google

imposa. Il vint au lieu & à l'heure, me faire des excuses publiques avec une bassesse digne de lui : mais il prit à loisir ses mesures, & tout en me faisant de grandes courbettes, il travailla tellement à la sourdine, que, ne pouvant porter l'ambassadeur à me donner mon congé, il me mit dans la nécessité de le prendre.

Un pareil misérable n'étoit assurément pas fait pour me connoître, mais il connoissoit de moi ce qui servoit à ses vues. Il me connoissoit bon & doux à l'excès, pour supporter des torts involontaires, fier & peu endurant pour des offenses préméditées, aimant la décence & la dignité dans les choses convenables, & non moins exigeant pour l'honneur qui m'étoit dû, qu'attentif à rendre celui que je devois aux autres. C'est par-là qu'il entreprit & vint à bout de me rebuter. Il mit la maison sens-dessus-dessous, il en ôta ce que j'avois tâché d'y maintenir de règle, de subordination, de propreté, d'ordre. Une maison sans femme a besoin d'une discipline un peu sévère pour y faire régner la modestie inséparable de la dignité. Il fit bientôt de la

Digitized by Google

nôtre un lieu de crapule & de licence, un repaire de fripons & de débauchés. Il donna pour second gentilhomme à S. E. à la place de celui qu'il avoit fait chasser, un autre maquereau comme lui, qui tenoit bordel public à la croix de Malte, & ces deux coquins bien d'accord, étoient d'une indécence égale à leur insolence. Hors la seule chambre de l'ambassadeur, qui même n'étoit pas trop en règle, il n'y avoit pas un seul coin dans la maison souffrable pour un honnête homme.

Comme S. E. ne soupoit pas, nous avions le soir, les gentilshommes & moi, une table particulière où mangeoient aussi l'abbé de B...s & les pages. Dans la plus vilaine gargote on est servi plus proprement, plus décemment, en linge moins sale, & l'on a mieux à manger. On nous donnoit une seule petite chandelle bien noire, des assiettes d'étain, des fourchettes de fer.

Passe encore pour ce qui se faisoit en secret; mais on m'ôta ma gondole: seul de tous les secrétaires d'ambassadeur, j'étois forcé d'en louer une, ou d'aller à

Digitized by Google

pied, & je n'avois plus la livrée de S. E. que quand j'allois au sénat. D'ailleurs rien de ce qui se passoit au-dedans n'étoit ignoré dans la ville. Tous les officiers de l'ambassadeur jetoient les hauts cris. Dominique, la seule cause de tout, crioit le plus haut, sachant bien que l'indécence avec laquelle nous étions traités m'étoit plus sensible qu'à tous les autres. Seul de la maison, je ne disois rien au-dehors, mais je me plaignois vivement à l'ambassadeur, & du reste, & de lui-même, qui secrètement excité par son ame damnée, me faisoit chaque jour quelque nouvel affront. Forcé de dépenser beaucoup pour me tenir au pair de mes confrères & convenablement à mon poste, je ne pouvois arracher un sol de mes appointemens, & quand je lui demandois de l'argent, il me parloit de son estime & de sa confiance, comme si elle eût dû remplir ma bourse & pourvoir à tout.

Ces deux bandits finirent par faire tourner tout-à-fait la tête à leur maître qui ne l'avoit déjà pas trop droite, & le ruinoient dans un brocantage conti-

Digitized by Google

nuel, par des marchés de dupe, qu'ils lui persuadoient être des marchés d'escroc. Ils lui firent louer sur la Brenta un Palazzo le double de sa valeur, dont ils partagèrent le surplus avec le propriétaire. Les appartemens en étoient incrustés en mosaïque, & garnis de colonnes & de pilastres de très-beaux marbres, à la mode du pays. M. de M..... fit superbement masquer tout cela d'une boiserie de sapin, par l'unique raison qu'à Paris les appartemens sont ainsi boisés. Ce fut par une raison semblable que, seul de tous les ambassadeurs qui étoient à Venise, il ôta l'épée à ses pages, & la canne à ses valets-de-pied. Voilà quel étoit l'homme qui, toujours par le même motif peut-être, me prit en grippe, uniquement sur ce que je le servois fidellement.

J'endurai patiemment ses dédains, sa brutalité, ses mauvais traitemens, tant qu'en y voyant de l'humeur, je crus n'y pas voir de la haine: mais dès que je vis le dessein formé de me priver de l'honneur que je méritois par mon bon service, je résolus d'y renoncer. La pre-

Digitized by Google

mière marque que je reçus de ſa mauvaiſe volonté, fut à l'occaſion d'un dîné qu'il devoit donner à M. le duc de Modène & à ſa famille, qui étoient alors à Veniſe, & dans lequel il me ſignifia que je n'aurois pas place à ſa table. Je lui répondis, piqué, mais ſans me fâcher, qu'ayant l'honneur d'y dîner journellement, ſi M. le duc de Modène exigeoit que je m'en abſtinſſe quand il y viendroit, il étoit de la dignité de S. E. & de mon devoir de n'y pas conſentir. Comment, dit-il avec emportement, mon ſecrétaire, qui même n'eſt pas gentilhomme, prétend dîner avec un ſouverain quand mes gentilshommes n'y dînent pas? Oui, Monſieur, lui repliquai-je; le poſte dont m'a honoré V. E. m'anoblit ſi bien, tant que je le remplis, que j'ai même le pas ſur vos gentilshommes ou ſoi-diſant tels, & ſuis admis où ils ne peuvent l'être. Vous n'ignorez pas que le jour que vous ferez votre entrée publique, je ſuis appelé par l'étiquette, & par un uſage immémorial à vous y ſuivre en habit de cérémonie, & à l'honneur d'y dîner avec vous au

Digitized by Google

palais de St. Marc, & je ne vois pas pourquoi un homme qui peut & doit manger en public avec le Doge & le ſénat de Veniſe, ne pourroit pas manger en particulier avec M. le duc de Modène. Quoique l'argument fût ſans replique, l'ambaſſadeur ne s'y rendit point: mais nous n'eûmes pas occaſion de renouveler la diſpute, M. le duc de Modène n'étant point venu dîner chez lui.

Dès-lors il ne ceſſa de me donner des déſagrémens, de me faire des paſſe-droits, s'efforçant de m'ôter les petites prérogatives attachées à mon poſte, pour les tranſmettre à ſon cher Vitali, & je ſuis sûr que s'il eût oſé l'envoyer au ſénat à ma place, il l'auroit fait. Il employoit ordinairement l'abbé de B.... s pour écrire dans ſon cabinet ſes lettres particulières: il ſe ſervit de lui pour écrire à M. de Maurepas une relation de l'affaire du capitaine Olivet, dans laquelle, loin de lui faire aucune mention de moi, qui ſeul m'en étois mêlé, il m'ôtoit même l'honneur du verbal, dont il lui envoyoit un double, pour

Digitized by Google

l'attribuer à Patizel qui n'avoit pas dit un seul mot. Il vouloit me mortifier & complaire à son favori, mais non pas se défaire de moi. Il sentoit qu'il ne lui seroit plus aussi aisé de me trouver un successeur qu'à M. Follau, qui l'avoit déjà fait connoître. Il lui falloit absolument un secrétaire qui fut l'Italien, à cause des réponses du sénat; qui fit toutes ses dépêches, toutes ses affaires, sans qu'il se mêlât de rien; qui joignit au mérite de le bien servir, la bassesse d'être le complaisant de messieurs ses faquins de gentilshommes. Il vouloit donc me garder & me matter, en me tenant loin de mon pays & du sien, sans argent pour y retourner, & il auroit réussi peut-être, s'il s'y fût pris modérément: mais Vitali qui avoit d'autres vues, & qui vouloit me forcer de prendre mon parti, en vint à bout. Dès que je vis que je perdois toutes mes peines, que l'ambassadeur me faisoit des crimes de mes services, au lieu de m'en savoir gré, que je n'avois plus à espérer chez lui que désagrément au-dedans, injustice au-dehors, & que dans le décri

général où il s'étoit mis, ſes mauvais offices pouvoient me nuire ſans que les bons puſſent me ſervir, je pris mon parti, & lui demandai mon congé, lui laiſſant le temps de ſe pourvoir d'un ſecrétaire. Sans me dire ni oui ni non, il alla toujours ſon train. Voyant que rien n'alloit mieux & qu'il ne ſe mettoit en devoir de chercher perſonne, j'écrivis à ſon frère, & lui détaillant mes motifs, je le priai d'obtenir mon congé de S. E., ajoutant que de manière ou d'autre, il m'étoit impoſſible de reſter. J'attendis long-temps, & n'eus point de réponſe. Je commençois d'être embarraſſé : mais l'ambaſſadeur reçut enfin une lettre de ſon frère. Il falloit qu'elle fût vive; car, quoiqu'il fût ſujet à des emportemens très-féroces, je ne lui en vis jamais un pareil. Après des torrens d'injures abominables ne ſachant plus que dire, il m'accuſa d'avoir vendu ſes chiffres. Je me mis à rire, & lui demandai d'un ton moqueur, s'il croyoit qu'il y eût dans tout Veniſe un homme aſſez ſot pour en donner un écu? Cette réponſe le fit écumer de rage. Il fit mine d'appeler ſes

Digitized by Google

gens, pour me faire, dit-il, jeter par la fenêtre. Jusques-là j'avois été fort tranquille; mais à cette menace la colère & l'indignation me transportèrent à mon tour. Je m'élançai vers la porte, & après avoir tiré un bouton qui la fermoit en dedans : non pas, M. le Comte, lui dis-je, en revenant à lui d'un pas grave; vos gens ne se mêleront pas de cette affaire : trouvez bon qu'elle se passe entre nous. Mon action, mon air le calmèrent à l'instant même : la surprise & l'effroi se marquèrent dans son maintien. Quand je le vis revenu de sa furie, je lui fis mes adieux en peu de mots, puis, sans attendre sa réponse j'allai rouvrir la porte, je sortis & passai posément dans l'anti-chambre au milieu de ses gens qui se levèrent à l'ordinaire, & qui, je crois, m'auroient plutôt prêté main-forte contre lui qu'à lui contre moi. Sans remonter chez moi je descendis l'escalier tout de suite, & sortis sur le champ du palais pour n'y plus rentrer.

J'allai droit chez M. le Blond lui conter l'aventure. Il fut peu surpris, il connoissoit l'homme. Il me retint à dîner

Digitized by Google

Ce dîner quoiqu'impromptu fut brillant. Tous les François de considération qui étoient à Venise s'y trouvèrent. L'ambassadeur n'eut pas un chat. Le consul conta mon cas à la compagnie. A ce récit il n'y eut qu'un cri, qui ne fut pas en faveur de S. E. Elle n'avoit point réglé mon compte, ne m'avoit pas donné un sol, & réduit pour toute ressource à quelques louis que j'avois sur moi, j'étois dans l'embarras pour mon retour. Toutes les bourses me furent ouvertes. Je pris une vingtaine de sequins dans celle de M. le Blond, autant dans celle de M. de St. Cyr avec lequel, après lui, j'avois le plus de liaison; je remerciai tous les autres, & en attendant mon départ, j'allai loger chez le chancelier du consulat, pour bien prouver au public que la nation n'étoit pas complice des injustices de l'ambassadeur.

Celui-ci, furieux de me voir fêté dans mon infortune, & lui délaissé, tout ambassadeur qu'il étoit, perdit tout-à-fait la tête & se comporta comme un forcené. Il s'oublia jusqu'à présenter un mémoire au sénat pour me faire arrêter;

Digitized by Google

sur l'avis que m'en donna l'abbé de B... s, je résolus de rester encore quinze jours, au lieu de partir le sur-lendemain comme j'avois compté. On avoit vu & approuvé ma conduite ; j'étois universellement estimé. La seigneurie ne daigna pas même répondre à l'extravagant mémoire de l'ambassadeur, & me fit dire par le consul que je pouvois rester à Venise aussi long-temps qu'il me plairoit sans m'inquiéter des démarches d'un fou. Je continuai de voir mes amis : j'allai prendre congé de M. l'ambassadeur d'Espagne, qui me reçut très-bien, & du comte de Finochietti ministre de Naples, que je ne trouvai pas, mais à qui j'écrivis, & qui me répondit la lettre du monde la plus obligeante. Je partis enfin, ne laissant, malgré mes embarras, d'autres dettes que les emprunts dont je viens de parler, & une cinquantaine d'écus chez un marchand nommé Morandi, que Carrio se chargea de payer, & que je ne lui ai jamais rendus, quoique nous nous soyons souvent revus depuis ce temps-là : mais quant aux deux emprunts dont j'ai parlé

Digitized by Google

je les rembourſai très-exactement, ſitôt que la choſe me fut poſſible.

Ne quittons pas Veniſe ſans dire un mot des célèbres amuſemens de cette ville, ou du moins de la très-petite part que j'y pris durant mon ſéjour. On a vu dans le cours de ma jeuneſſe combien peu j'ai couru les plaiſirs de cet âge, ou du moins ceux qu'on nomme ainſi. Je ne changeai pas de goût à Veniſe, mais mes occupations qui d'ailleurs m'en auroient empêché, rendirent plus piquantes les récréations ſimples que je me permettois. La première & la plus douce étoit la ſociété des gens de mérite, MM. le Blond, de St. Cyr, Carrio, Altuna, & un gentilhomme Forlan dont j'ai grand regret d'avoir oublié le nom, & dont je ne me rappelle point ſans émotion l'aimable ſouvenir: c'étoit de tous les hommes que j'ai connus dans ma vie celui dont le cœur reſſembloit le plus au mien. Nous étions liés auſſi avec deux ou trois Anglois pleins d'eſprit & de connoiſſances, paſſionnés de la muſique ainſi que nous. Tous ces meſſieurs avoient leurs femmes ou leurs amies ou leurs maîtreſ-

Digitized by Google

ſes, ces dernières preſque toutes filles à talens, chez leſquelles on faiſoit de la muſique ou des bals. On y jouoit auſſi; mais très-peu, les goûts vifs, les talens, les ſpectacles nous rendoient cet amuſement inſipide. Le jeu n'eſt que la reſſource des gens ennuyés. J'avois apporté de Paris le préjugé qu'on a dans ce pays-là contre la muſique italienne; mais j'avois auſſi reçu de la nature cette ſenſibilité de tact contre laquelle les préjugés ne tiennent pas. J'eus bientôt pour cette muſique la paſſion qu'elle inſpire à ceux qui ſont faits pour en juger. En écoutant des barcarolles je trouvois que je n'avois pas oui chanter juſqu'alors, & bientôt je m'engouai tellement de l'opéra, qu'ennuyé de babiller, manger & jouer dans les loges quand je n'aurois voulu qu'écouter, je me dérobois ſouvent à la compagnie pour aller d'un autre côté. Là tout ſeul, enfermé dans ma loge, je me livrois malgré la longueur du ſpectacle au plaiſir d'en jouir à mon aiſe & juſqu'à la fin. Un jour au théâtre de St. Chriſoſtome je m'endormis & bien plus profondément que je n'aurois fait dans mon lit. Les airs

Digitized by Google

bruyans & brillans ne me réveillèrent point. Mais qui pourroit exprimer la sensation délicieuse que me firent la douce harmonie, & les chants angéliques de celui qui me réveilla ? Quel réveil ! quel ravissement ! quelle extase, quand j'ouvris au même instant les oreilles & les yeux ! Ma première idée fut de me croire en paradis. Ce morceau ravissant que je me rappelle encore & que je n'oublierai de ma vie, commençoit ainsi :

Conservami la bella
Che fi m'accende il cor.

Je voulus avoir ce morceau, je l'eus, & je l'ai gardé long-temps ; mais il n'étoit pas sur mon papier comme dans ma mémoire. C'étoit bien la même note, mais ce n'étoit pas la même chose. Jamais cet air divin ne peut être exécuté que dans ma tête, comme il le fut en effet le jour qu'il me réveilla.

Une musique à mon gré bien supérieure à celle des opéra, & qui n'a pas sa semblable en Italie ni dans le reste du monde, est celle des *scuole*. Les *scuole* sont des maisons de charité établies pour donner l'éducation à de jeunes filles sans bien,

Digitized by Google

que la république dote ensuite, soit pour le mariage soit pour le cloître. Parmi les talens qu'on cultive dans ces jeunes filles, la musique est au premier rang. Tous les dimanches à l'église de chacune de ces quatre *scuole* on a durant les vêpres, des motets à grand cœur & en grand orchestre, composés & dirigés par les plus grands maîtres de l'Italie, exécutés dans les tribunes grillées, uniquement par des filles dont la plus vieille n'a pas vingt ans. Je n'ai l'idée de rien d'aussi voluptueux, d'aussi touchant que cette musique: les richesses de l'art, le goût exquis des chants, la beauté des voix, la justesse de l'exécution, tout dans ces délicieux concerts concourt à produire une impression qui n'est assurément pas du bon costume, mais dont je doute qu'aucun cœur d'homme soit à l'abri. Jamais Carrio ni moi ne manquions ces vêpres aux *Mendicanti*, & nous n'étions pas les seuls. L'église étoit toujours pleine d'amateurs, les acteurs mêmes de l'opéra venoient se former au grand goût du chant sur ces excellens modèles. Ce qui me désoloit étoit ces maudites grilles, qui ne laif-

Digitized by Google

ſoient paſſer que des ſons, & me cachoient les anges de beauté dont ils étoient dignes. Je ne parlois d'autre choſe. Un jour que j'en parlois chez le Blond : ſi vous êtes ſi curieux, me dit-il, de voir ces petites filles, il eſt aiſé de vous contenter. Je ſuis un des adminiſtrateurs de la maiſon. Je veux vous y donner à goûter avec elles. Je ne le laiſſai pas en repos qu'il ne m'eût tenu parole. En entrant dans le ſalon qui renfermoit ces beautés ſi convoitées, je ſentis un frémiſſement d'amour que je n'avois jamais éprouvé. M. le Blond me préſenta l'une après l'autre ces chanteuſes célèbres, dont la voix & le nom étoient tout ce qui m'étoit connu. Venez, Sophie, ... elle étoit horrible. Venez, Cattina, ... elle étoit borgne, venez, Bettina, ... la petite vérole l'avoit défigurée. Preſque pas une n'étoit ſans quelque notable défaut. Le bourreau rioit de ma ſurpriſe. Deux ou trois cependant, me parurent paſſables : elle ne chantoient que dans les chœurs. J'étois déſolé. Durant le goûté on les agaça, elles s'égayèrent. La laideur n'exclud pas les grâces ; je leur en trouvai-

Digitized by Google

Je me disois, on ne chante pas ainsi sans ame : elles en ont. Enfin, ma façon de les voir changea si bien, que je sortis presque amoureux de tous ces laidrons. J'osois à peine retourner à leurs vêpres. J'eus de quoi me rassurer. Je continuai de trouver leurs chants délicieux, & leurs voix fardoient si bien leurs visages, que tant qu'elles chantoient, je m'obstinois, en dépit de mes yeux, à les trouver belles.

La musique en Italie coûte si peu de chose que ce n'est pas la peine de s'en faire faute quand on a du goût pour elle. Je louai un clavecin, & pour un petit écu j'avois chez moi quatre ou cinq symphonistes, avec lesquels je m'exerçois une fois la semaine à exécuter les morceaux qui m'avoient fait le plus de plaisir à l'opéra. J'y fis essayer aussi quelques symphonies de mes *Muses galantes*. Soit qu'elles plussent, ou qu'on me voulût cajoler ; le maître des ballets de St. Jean Chrysostome m'en fit demander deux que j'eus le plaisir d'entendre exécuter par cet admirable orchestre, & qui furent dansés par une petite Bettina, jolie & surtout aimable fille, entretenue par un

eſpagnol de nos amis appelé Fagoaga, & chez laquelle nous allions paſſer la ſoirée aſſez ſouvent. Mais à-propos de filles, ce n'eſt pas dans une ville comme Veniſe qu'on s'en abſtient; n'avez-vous rien, pourroit-on me dire, à confeſſer ſur cet article? Oui, j'ai quelque choſe à dire, en effet, & je vais procéder à cette confeſſion avec la même naïveté que j'ai miſe à toutes les autres.

J'ai toujours eu du dégoût pour les filles publiques, & je n'avois pas à Veniſe autre choſe à ma portée; l'entrée de la plupart des maiſons du pays m'étant interdite à cauſe de ma place. Les filles de M. le Blond étoient très-aimables, mais d'un difficile abord, & je conſidérois trop le père & la mère pour penſer même à les convoiter.

J'aurois eu plus de goût pour une jeune perſonne appelée Mlle. de Cataneo, fille de l'agent du roi de Pruſſe, mais Carrio étoit amoureux d'elle: il a même été queſtion de mariage. Il étoit à ſon aiſe & je n'avois rien; il avoit cent louis d'appointemens, je n'avois que cent piſtolles, & outre que je ne voulois pas

Digitized by Google

aller ſur les briſées d'un ami, je ſavois que partout, & ſurtout à Veniſe, avec une bourſe auſſi mal garnie, on ne doit pas ſe mêler de faire le galant. Je n'avois pas perdu la funeſte habitude de donner le change à mes beſoins ; trop occupé pour ſentir vivement ceux que le climat donne, je vécus plus d'un an dans cette ville, auſſi ſage que j'avois fait à Paris, & j'en ſuis reparti au bout de dix-huit mois ſans avoir approché du ſexe que deux ſeules fois, par les ſingulières occaſions que je vais dire.

La première me fut procurée par l'honnête gentilhomme Vitali, quelque temps après l'excuſe que je l'obligeai de me demander dans toutes les formes. On parloit à table des amuſemens de Veniſe. Ces Meſſieurs me reprochoient mon indifférence pour le plus piquant de tous, vantant la gentilleſſe des courtiſannes Vénitiennes & diſant qu'il n'y en avoit point au monde qui les valuſſent. Dominique dit qu'il falloit que je fiſſe connoiſſance avec la plus aimable de toutes, qu'il vouloit m'y mener, & que j'en ſerois content. Je me mis à rire de cette

Digitized by Google

offre obligeante, & le comte Piati, homme déjà vieux & vénérable, dit avec plus de franchiſe que je n'en n'aurois attendu d'un Italien, qu'il me croyoit trop ſage pour me laiſſer mener chez des filles par mon ennemi. Je n'en avois en effet ni l'intention, ni la tentation; & malgré cela, par une de ces inconſéquences que j'ai peine à comprendre moi-même, je finis par me laiſſer entraîner contre mon goût, mon cœur, ma raiſon, ma volonté même, uniquement par foibleſſe, par honte de marquer de la défiance, & comme on dit dans ce pays-là *per non parer troppo cogliono*. La Padoana chez qui nous allâmes, étoit d'une aſſez jolie figure, belle même, mais non pas d'une beauté qui me plût. Dominique me laiſſa chez elle; je fis venir des ſorbetti, je la fis chanter, & au bout d'une demi-heure je voulus m'en aller en laiſſant ſur la table un ducat; mais elle eut le ſingulier ſcrupule de n'en vouloir point qu'elle ne l'eût gagné, & moi la ſingulière bêtiſe de lever ſon ſcrupule. Je m'en retournai au palais ſi perſuadé que j'étois poivré, que la première choſe que je fis en arrivant, fut

Digitized by Google

d'envoyer chercher le chirurgien pour lui demander des tisanes. Rien ne peut égaler le mal-aise d'esprit que je souffris durant trois semaines sans qu'aucune incommodité réelle, aucun signe apparent le justifiât. Je ne pouvois concevoir qu'on pût sortir impunément des bras de la Padoana. Le chirurgien lui-même eut toute la peine imaginable à me rassurer. Il n'en put venir à bout qu'en me persuadant que j'étois conformé d'une façon particulière, à ne pouvoir aisément être infecté; & quoique je me sois moins exposé peut-être qu'aucun autre homme à cette expérience, ma santé de ce côté n'ayant jamais reçu d'atteinte, m'est une preuve que le chirurgien avoit raison. Cette opinion cependant ne m'a jamais rendu téméraire, & si je tiens en effet cet avantage de la nature, je puis dire que je n'en ai pas abusé.

Mon autre aventure, quoiqu'avec une fille aussi, fut d'une espèce bien différente, & quant à son origine, & quant à ses effets. J'ai dit que le capitaine Olivet m'avoit donné à dîner sur son bord, & que j'y avoit mené le secrétaire d'Es-

Digitized by Google

pagne. Je m'attendois au salut du canon. L'équipage nous reçu en haie, mais il n'y eût pas une amorce brûlée, ce qui me mortifia beaucoup à cause de Carrio, que je vis en être un peu piqué ; & il étoit vrai que sur les vaisseaux marchands, on accordoit le salut du canon à des gens qui ne nous valoient certainement pas ; d'ailleurs je croyois avoir mérité quelque distinction du capitaine. Je ne pus me déguiser parce que cela m'est toujours impossible, & quoique le dîné fût très-bon, & qu'Olivet en fit très-bien les honneurs, je le commençai de mauvaise humeur, mangeant peu, & parlant encore moins.

A la première santé, du moins, j'attendoit une salve : rien. Carrio qui me lisoit dans l'ame, rioit de me voir grogner comme un enfant. Au tiers du dîné je vois approcher une gondole. Ma foi, Monsieur, me dit le capitaine, prenez garde à vous, voici l'ennemi. Je lui demande ce qu'il veut dire ; il répond en plaisantant. La gondole aborde, & j'en vois sortir une jeune personne éblouissante, fort coquètement mise & fort leste, qui dans trois sauts fut dans la chambre, &

Digitized by Google

& je la vis établie à côté de moi avant que j'eusse apperçu qu'on y avoit mis un couvert. Elle étoit aussi charmante que vive, une brunette de vingt ans au plus. Elle ne parloit qu'italien ; son accent seul eut suffi pour me tourner la tête. Tout en mangeant, tout en causant, elle me regarde, me fixe un moment ; puis s'écriant : Bonne Vierge ! Ah mon cher Brémond, qu'il y a de temps que je ne t'ai vu ! se jette entre mes bras, colle sa bouche contre la mienne, & me serre à m'étouffer. Ses grands yeux noirs à l'orientale lançoient dans mon cœur des traits de feu, & quoique la surprise fît d'abord quelque diversion, la volupté me gagna très-rapidement, au point que, malgré les spectateurs, il fallut bientôt que cette belle me contînt elle-même ; car j'étois ivre ou plutôt furieux. Quand elle me vit au point où elle me vouloit, elle mit plus de modération dans ses caresses, mais non dans sa vivacité, & quand il lui plut de nous expliquer la cause vraie ou fausse de toute cette pétulence, elle nous dit, que je ressemblois à s'y tromper à M. de Brémond, directeur des douanes de Toscane,

Digitized by Google

qu'elle avoit raffolé de ce M. de Brémond, qu'elle en raffoloit encore; qu'elle l'avoit quitté parce qu'elle étoit une ſotte; qu'elle me prenoit à ſa place; qu'elle vouloit m'aimer parce que cela lui convenoit; qu'il falloit par la même raiſon que je l'aimaſſe tant que cela lui conviendroit, & que quand elle me planteroit-là, je prendrois patience comme avoit fait ſon cher Brémond. Ce qui fut dit fut fait. Elle prit poſſeſſion de moi comme d'un homme à elle, me donnoit à garder ſes gants, ſon éventail, ſon *cinda*, ſa coiffe; m'ordonnoit d'aller ici ou là, de faire ceci ou cela, & j'obéiſſois. Elle me dit d'aller renvoyer ſa gondole, parce qu'elle vouloit ſe ſervir de la mienne, & j'y fus; elle me dit de m'ôter de ma place & de prier Carrio de s'y mettre, parce qu'elle avoit à lui parler, & je le fis. Ils causèrent très-long-temps enſemble & tout bas; je les laiſſai faire. Elle m'appela, je revins. Ecoute, Zanetto, me dit-elle; je ne veux point être aimé à la françoiſe & même il n'y feroit pas bon. Au premier moment d'ennui, va-t-en; mais ne reſte pas à demi, je t'en avertis. Nous allâmes après

Digitized by Google

le dîné voir la verrerie à Murano. Elle acheta beaucoup de petites breloques qu'elle nous laiſſa payer ſans façon. Mais elle donna partout des tringueltes beaucoup plus forts que tout ce que nous avions dépenſé. Par l'indifférence avec laquelle elle jetoit ſon argent & nous laiſſoit jeter le nôtre, on voyoit qu'il n'étoit d'aucun prix pour elle. Quand elle ſe faiſoit payer, je crois que c'étoit par vanité plus que par avarice. Elle s'applaudiſſoit du prix qu'on mettoit à ſes faveurs.

Le ſoir nous la ramenâmes chez elle. Tout en cauſant, je vis deux piſtolets ſur ſa toilette. Ah! ah! dis-je en en prenant un, voici une boîte à mouches de nouvelle fabrique; pourroit-on ſavoir quel en eſt l'uſage? Je vous connois d'autres armes qui font feu mieux que celles-là. Après quelqus plaiſanteries ſur le même ton, elle nous dit avec une naïve fierté, qui la rendoit encore plus charmante: quand j'ai des bontés pour des gens que je n'aime point, je leur fais payer l'ennui qu'ils me donnent; rien n'eſt plus juſte: mais en endurant leurs

Digitized by Google

careſſes, je ne veux pas endurer leurs inſultes, & je ne manquerai pas le premier qui me manquera.

En la quittant, j'avois pris ſon heure pour le lendemain. Je ne la fis pas attendre. Je la trouvai *in veſtito di confidenza*, dans un déshabillé plus que galant, qu'on ne connoît que dans les pays méridionaux, & que je ne m'amuſerai pas à décrire, quoique je me le rappelle trop bien. Je dirai ſeulement que ſes manchettes & ſon tour de gorge, étoient bordés d'un fil de ſoie garni de pompons couleur de roſe. Cela me parut animer fort une belle peau. Je vis enſuite que c'étoit la mode à Veniſe, & l'effet en eſt ſi charmant que je ſuis ſurpris que cette mode n'ait jamais paſſé en France. Je n'avois point d'idée des voluptés qui m'attendoient. J'ai parlé de Mde. de L....e, dans les tranſports que ſon ſouvenir me rend quelquefois encore ; mais quelle étoit vieille & laide & froide auprès de ma Zulietta ! Ne tâchez pas d'imaginer les charmes & les grâces de cette fille enchantereſſe ; vous reſteriez trop loin de la vérité. Les jeunes vierges des

Digitized by Google

cloîtres, ſont moins fraîches, les beautés du ſerrail ſont moins vives, les houris du paradis ſont moins piquantes. Jamais ſi douce jouiſſance ne s'offrit au cœur & aux ſens d'un mortel. Ah! du moins, ſi je l'avois ſu goûter pleine & entière un ſeul moment!..... Je la goûtai, mais ſans charme. J'en émouſſai tous les délices; je les tuai comme à plaiſir. Non, la nature ne m'a point fait pour jouir. Elle a mis dans ma mauvaiſe tête le poiſon de ce bonheur ineffable, dont elle a mis l'appétit dans mon cœur.

S'il eſt une circonſtance de ma vie, qui peigne bien mon naturel, c'eſt celle que je vais raconter. La force avec laquelle je me rappelle en ce moment l'objet de mon livre, me fera mépriſer ici la fauſſe bienſéance qui m'empêcheroit de le remplir. Qui que vous ſoyez, qui voulez connoître un homme, oſez lire les deux ou trois pages qui ſuivent, vous allez connoître à plein J. J. Rouſſeau.

J'entrai dans la chambre d'une courtiſane comme dans le ſanctuaire de l'amour & de la beauté; j'en crus voir la divinité dans ſa perſonne. Je n'aurois

Digitized by Google

jamais cru que ſans reſpect & ſans eſtime on pût rien ſentir de pareil à ce qu'elle me fit éprouver. A peine eus-je connu dans les premières familiarités, le prix de ſes charmes & de ſes careſſes, que de peur d'en perdre le fruit d'avance, je voulus me hâter de le cueillir. Tout-à-coup au lieu des flammes qui me dévoroient, je ſens un froid mortel courir dans mes veines : les jambes me flageolent, & prêt à me trouver mal, je m'aſſeye, & je pleure comme un enfant.

Qui pourroit deviner la cauſe de mes larmes, & ce qui me paſſoit par la tête en ce moment? Je me diſois : cet objet dont je diſpoſe, eſt le chef-d'œuvre de la nature & de l'amour; l'eſprit, le corps, tout en eſt parfait; elle eſt auſſi bonne & généreuſe qu'elle eſt aimable & belle. Les grands, les princes, devroient être ſes eſclaves; les ſceptres devroient être à ſes pieds. Cependant, la voilà miſérable coureuſe, livrée au public; un capitaine de vaiſſeau marchand diſpoſe d'elle; elle vient ſe jeter à ma tête, à moi qu'elle ſait qui n'ai rien, à moi dont le mérite qu'elle ne peut connoître doit être nul à

Digitized by Google

ſes yeux. Il y a là quelque choſe d'inconcevable. Ou mon cœur me trompe, faſcine mes ſens & me rend la dupe d'une indigne ſalope, ou il faut que quelque défaut ſecret que j'ignore, détruiſe l'effet de ſes charmes & la rende odieuſe à ceux qui devroient ſe la diſputer. Je me mis à chercher ce défaut avec une contention d'eſprit ſingulière, & il ne me vint pas même à l'eſprit, que la v..... pût y avoir part. La fraîcheur de ſes chairs, l'éclat de ſon coloris, la blancheur de ſes dents, la douceur de ſon haleine, l'air de propreté répandu ſur toute ſa perſonne, éloignoient de moi ſi parfaitement cette idée, qu'en doute encore ſur mon état depuis la Padoana, je me faiſois plutôt un ſcrupule de n'être pas aſſez ſain pour elle, & je ſuis très-perſuadé qu'en cela ma confiance ne me trompoit pas. Ces réflexions ſi bien placées, m'agitèrent au point d'en pleurer. Zulietta, pour qui cela faiſoit ſurement un ſpectacle tout nouveau dans la circonſtance, fut un moment interdite. Mais ayant fait un tour de chambre & paſſé devant ſon miroir, elle comprit, & mes yeux lui con-

Digitized by Google

firmèrent, que le dégoût n'avoit point de part à ce rat. Il ne lui fut pas difficile de m'en guérir & d'effacer cette petite honte. Mais au moment que j'étois prêt à me pâmer sur une gorge qui sembloit pour la première fois souffrir la bouche & la main d'un homme, je m'apperçus qu'elle avoit un teton borgne. Je me frappe, j'examine, je crois voir que ce teton n'est pas conformé comme l'autre. Me voilà cherchant dans ma tête comment on peut avoir un teton borgne, & persuadé que cela tenoit à quelque notable vice naturel, à force de tourner & retourner cette idée, je vis clair comme le jour que dans la plus charmante personne dont je pusse me former l'image, je ne tenois dans mes bras qu'une espèce de monstre, le rebut de la nature, des hommes, & de l'amour. Je poussai la stupidité jusqu'à lui parler de ce teton borgne. Elle prit d'abord la chose en plaisantant, & dans son humeur folâtre, dit & fit des choses à me faire mourir d'amour. Mais gardant un fonds d'inquiétude que je ne pus lui cacher, je la vis enfin rougir, se rajuster, se redresser,

Digitized by Google

& sans dire un seul mot, s'aller mettre à sa fenêtre. Je voulus m'y mettre à côté d'elle; elle s'en ôta, fut s'asseoir sur un lit de repos, se leva le moment d'après, & se promenant par la chambre en s'éventant, me dit d'un ton froid & dedaigneux : *Zanetto, lascia le donne, e studia la matamatica.*

Avant de la quitter, je lui demandai pour le lendemain un autre rendez-vous qu'elle remit au troisième jour en ajoutant avec un sourire ironique que je devois avoir besoin de repos. Je passai ce temps mal à mon aise, le cœur plein de ses charmes & de ses grâces, sentant mon extravagance, me la reprochant, regrettant les momens si mal employés qu'il n'avoit tenu qu'à moi de rendre les plus doux de ma vie, attendant avec la plus vive impatience celui d'en réparer la perte, & néanmoins inquiet encore, malgré que j'en eusse, de concilier les perfections de cette adorable fille, avec l'indignité de son état. Je courus, je volai chez elle à l'heure dite. Je ne sais si son tempérament ardent eût été plus content de cette visite. Son orgueil l'eût été du

Digitized by Google

moins, & je me faisois d'avance une jouissance délicieuse de lui montrer de toutes manières comment je savois réparer mes torts. Elle m'épargna cette épreuve. Le gondolier qu'en abordant j'envoyai chez elle, me rapporta qu'elle étoit partie la veille pour Florence. Si je n'avois pas senti tout mon amour en la possédant, je le sentis bien cruellement en la perdant. Mon regret insensé ne m'a point quitté. Toute aimable, toute charmante qu'elle étoit à mes yeux, je pouvois me consoler de la perdre; mais de quoi je n'ai pu me consoler, je l'avoue, c'est qu'elle n'ait emporté de moi qu'un souvenir méprisant.

Voilà mes deux histoires. Les dix-huit mois que j'ai passés à Venise, ne m'ont fourni de plus à dire, qu'un simple projet tout au plus. Carrio étoit galant. Ennuyé de n'aller toujours que chez des filles engagées à d'autres, il eut la fantaisie d'en avoir une à son tour, & comme nous étions inséparables, il me proposa l'arrangement peu rare à Venise d'en avoir une à nous deux. J'y consentis. Il s'agissoit de la trouver sûre. Il chercha tant

Digitized by Google

qu'il déterra une petite fille de onze à douze ans, que ſon indigne mère cherchoit à vendre. Nous fûmes la voir enſemble. Mes entrailles s'émurent en voyant cet enfant. Elle étoit blonde & douce comme un agneau; on ne l'auroit jamais crue italienne. On vit pour très-peu de choſe à Veniſe : nous donnâmes quelque argent à la mère & pourvûmes à l'entretien de la fille. Elle avoit de la voix; pour lui procurer un talent de reſſource, nous lui donnâmes une épinette & un maître à chanter. Tout cela nous coûtoit à peine à chacun deux ſequins par mois, & nous en épargnoit davantage en autres dépenſes : mais comme il falloit attendre qu'elle fût mûre, c'étoit ſemer beaucoup avant que de recueillir. Cependant, contens d'aller là paſſer les ſoirées, cauſer & jouer très-innocemment avec cet enfant, nous nous amuſions plus agréablement peut-être que ſi nous l'avions poſſédée. Tant il eſt vrai que ce qui nous attache le plus aux femmes eſt moins la débauche qu'un certain agrément de vivre auprès d'elles. Inſenſiblement mon cœur s'attachoit à la petite Anzoletta, mais d'un

Digitized by Google

attachement paternel, auquel les sens avoient si peu de part, qu'à mesure qu'il augmentoit il m'auroit été moins possible de les y faire entrer, & je sentois que j'aurois eu horreur d'approcher de cette petite fille devenue nubile, comme d'un inceste abominable. Je voyois les sentimens du bon Carrio prendre à son insçu le même tour. Nous nous ménagions sans y penser des plaisirs non moins doux, mais bien différens de ceux dont nous avions d'abord eu l'idée, & je suis certain que quelque belle qu'eût pu devenir cette pauvre enfant, loin d'être jamais les corrupteurs de son innocence, nous en aurions été les protecteurs. Ma catastrophe arrivée peu de temps après, ne me laissa pas celui d'avoir part à cette bonne œuvre, & je n'ai à me louer dans cette affaire que du penchant de mon cœur. Revenons à mon voyage.

Mon premier projet en sortant de chez M. de M..... étoit de me retirer à Genève, en attendant qu'un meilleur sort écartant les obstacles, pût me réunir à ma pauvre maman; mais l'éclat qu'avoit fait notre querelle & la sottise qu'il fit

Digitized by Google

d'en écrire à la cour, me fit prendre le parti d'aller moi-même y rendre compte de ma conduite, & me plaindre de celle d'un forcené. Je marquai de Veniſe ma réſolution à M. du Theil chargé, par intérim des affaires étrangères, après la mort de M. Amelot. Je partis auſſi-tôt que ma lettre : je pris ma route par Bergame, Côme & Domo d'Oſſola ; je traverſai le St. Plomb. A Sion M. de Chaignon, chargé des affaires de France, me fit mille amitiés : à Genève M. de la Cloſure m'en fit autant. J'y renouvelai connoiſſance avec M. de Gauffecourt, dont j'avois quelque argent à recevoir. J'avois traverſé Nyon ſans voir mon père ; non qu'il ne m'en coûtât extrêmement, mais je n'avois pu me réſoudre à me montrer à ma belle-mère après mon déſaſtre, certain qu'elle me jugeroit ſans vouloir m'écouter. Le libraire Du Villard, ancien ami de mon père, me reprocha vivement ce tort. Je lui en dis la cauſe, & pour le réparer ſans m'expoſer à voir ma belle-mère, je pris une chaiſe, & nous fûmes enſemble à Nyon deſcendre au cabaret. Du Villard s'en fut chercher mon

Digitized by Google

pauvre père, qui vint tout courant m'embraſſer. Nous ſoupâmes enſemble, & après avoir paſſé une ſoirée bien douce à mon cœur, je retournai le lendemain matin à Genève avec Du Villard, pour qui j'ai toujours conſervé de la reconnoiſſance du bien qu'il me fit en cette occaſion.

Mon plus court chemin n'étoit pas par Lyon, mais j'y voulus paſſer pour vérifier une friponnerie bien baſſe de M. de M..... J'avois fait venir de Paris une petite caiſſe contenant une veſte brodée en or, quelques paires de manchettes & ſix paires de bas de ſoie blancs; rien de plus. Sur la propoſition qu'il m'en fit lui-même je fis ajouter cette caiſſe ou plutôt cette boîte, à ſon bagage. Dans le mémoire d'apothicaire qu'il voulut me donner en payement de mes appointemens, & qu'il avoit écrit de ſa main, il avoit mis que cette boîte, qu'il apeloit ballot, peſoit onze quintaux, & il m'en avoit paſſé le port à un prix énorme. Par les ſoins de M. Boy-de-la-Tour, auquel j'étois recommandé par M. Roguin ſon oncle, il fut vérifié ſur les regiſtres des douanes de Lyon & de Mar-

Digitized by Google

feille, que ledit ballot ne pesoit que quarante-cinq livres, & n'avoit payé le port qu'à raison de ce poids. Je joignis cet extrait authentique au mémoire de M. de M....., & muni de ces pièces & de plusieurs autres de la même force, je me rendis à Paris très-impatient d'en faire usage. J'eus durant toute cette longue route de petites aventures, à Côme, en Valais, & ailleurs. Je vis plusieurs choses-là, entr'autres les isles Boromées qui mériteroient d'être décrites. Mais le temps me gagne, les espions m'obsèdent; je suis forcé de faire à la hâte & mal, un travail qui demanderoit le loisir & la tranquillité qui me manquent. Si jamais la providence jetant les yeux sur moi, me procure enfin des jours plus calmes, je les destine à refondre si je puis cet ouvrage, ou à y faire au moins un supplément dont je sens qu'il a grand besoin (*).

Le bruit de mon histoire m'avoit devancé, & en arrivant je trouvai que dans les bureaux, & dans le public tout le monde étoit scandalisé des folies de l'am-

(*) J'ai renoncé à ce projet.

Digitized by Google

baſſadeur. Malgré cela, malgré le cri public dans Veniſe, malgré les preuves ſans replique que j'exhibois, je ne pus obtenir aucune juſtice. Loin d'avoir ni ſatisfaction ni réparation, je fus même laiſſé à la diſcrétion de l'ambaſſadeur pour mes appointemens, & cela par l'unique raiſon, que, n'étant pas François, je n'avois pas droit à la protection nationale, & que c'étoit une affaire particulière entre lui & moi. Tout le monde convint avec moi que j'étois offenſé, lézé, malheureux, que l'ambaſſadeur étoit un extravagant cruel, inique, & que toute cette affaire le déshonoroit à jamais. Mais quoi! il étoit l'ambaſſadeur; je n'étois, moi, que le ſecrétaire.

Le bon ordre, ou ce qu'on appelle ainſi, vouloit que je n'obtinſſe aucune juſtice, & je n'en obtins aucune. Je m'imaginai qu'à force de crier & de traiter publiquement ce fou comme il le méritoit, on me diroit à la fin de me taire, & c'étoit ce que j'attendois, bien réſolu de n'obéir qu'après qu'on auroit prononcé. Mais il n'y avoit point alors de miniſtre des affaires étrangères. On me

Digitized by Google

laiſſa clabauder, on m'encouragea même, on faiſoit chorus : mais l'affaire en reſta toujours là, juſqu'à-ce que, las d'avoir toujours raiſon & jamais juſtice, je perdis enfin courage, & plantai-là tout.

La ſeule perſonne qui me reçut mal & dont j'aurois le moins attendu cette injuſtice, fut Mde. de B.....l. Toute pleine des prérogatives du rang & de la nobleſſe, elle ne put jamais ſe mettre dans la tête qu'un ambaſſadeur pût avoir tort avec ſon ſecrétaire. L'accueil qu'elle me fit fut conforme à ce préjugé. J'en fus ſi piqué qu'en ſortant de chez elle, je lui écrivis une des fortes & vives lettres que j'aye peut-être écrites, & n'y ſuis jamais retourné. Le P. Caſtel me reçut mieux ; mais à travers le patelinage jéſuitique, je le vis ſuivre aſſez fidellement une des grandes maximes de la ſociété, qui eſt d'immoler toujours le plus foible au plus puiſſant. Le vif ſentiment de la juſtice de ma cauſe & ma fierté naturelle, ne me laiſsèrent pas endurer patiemment cette partialité. Je ceſſai de voir le P. Caſtel, & par-là d'aller aux Jéſuites où je ne connoiſſois

Digitized by Google

que lui seul. D'ailleurs, l'esprit tyrannique & intrigant de ses confrères, si différent de la bonhomie du bon père Hemet me donnoit tant d'éloignement pour leur commerce que je n'en ai vu aucun depuis ce temps-là, si ce n'est le P. Berthier que je vis deux ou trois fois chez M. D...n, avec lequel il travailloit de toute sa force à la réfutation de Montesquieu.

Achevons, pour n'y plus revenir, ce qui me reste à dire de M. de M..... Je lui avois dit dans nos démêlés qu'il ne lui falloit pas un secrétaire, mais un clerc de procureur. Il suivit cet avis, & me donna réellement pour successeur un vrai procureur, qui dans moins d'un an lui vola vingt ou trente mille livres. Il le chassa, le fit mettre en prison, chassa ses gentilshommes avec esclandre & scandale, se fit partout des querelles, reçut des affronts qu'un valet n'endureroit pas, & finit à force de folies, par se faire rappeler & renvoyer planter ses choux. Apparemment que parmi les réprimandes qu'il reçut à la cour, son affaire avec moi ne fut pas oubliée. Du

Digitized by Google

moins peu de temps après son retour, il m'envoya son maître-d'hôtel pour solder mon compte & me donner de l'argent. J'en manquois dans ce moment-là ; mes dettes de Venises, dettes d'honneur si jamais il en fut, me pesoient sur le cœur. Je saisis le moyen qui se présentoit de les acquitter, de même que le billet de Z.....o N..i. Je reçus ce qu'on voulut me donner, je payai toutes mes dettes, & je restai sans un sol comme auparavant, mais soulagé d'un poids qui m'étoit insupportable. Depuis lors je n'ai plus entendu parler de M. de M..... qu'à sa mort que j'appris par la voix publique. Que Dieu fasse paix à ce pauvre homme ! Il étoit aussi propre au métier d'ambassadeur que je l'avois été dans mon enfance à celui de grapignan. Cependant, il n'avoit tenu qu'à lui de se soutenir honorablement par mes services, & de me faire avancer rapidement dans l'état auquel le comte de Gouvon m'avoit destiné dans ma jeunesse, & dont par moi seul je m'étois rendu capable dans un âge plus avancé.

La justice & l'inutilité de mes plaintes

Digitized by Google

me laiſsèrent dans l'ame un germe d'indignation contre nos ſottes inſtitutions civiles, où le vrai bien public & la véritable juſtice ſont toûjours ſacrifiés à je ne ſais quel ordre apparent, deſtructif en effet de tout ordre, & qui ne fait qu'ajouter la ſanction de l'autorité publique à l'oppreſſion du foible & à l'iniquité du fort. Deux choſes empêchèrent ce germe de ſe développer pour lors comme il a fait dans la ſuite : l'une qu'il s'agiſſoit de moi dans cette affaire, & que l'intérêt privé, qui n'a jamais rien produit de grand & de noble, ne ſauroit tirer de mon cœur les divins élans qu'il n'appartient qu'au plus pur amour du juſte & du beau d'y produire. L'autre fut le charme de l'amitié qui tempéroit & calmoit ma colère par l'aſcendant d'un ſentiment plus doux. J'avois fait connoiſſance à Veniſe avec un Biſcayen, ami de mon ami de Carrio, & digne de l'être de tout homme de bien. Cet aimable jeune homme, né pour tous les talens, & pour toutes les vertus, venoit de faire le tour de l'Italie pour prendre le goût des beaux arts, & n'imaginant

Digitized by Google

rien de plus à acquérir, il vouloit s'en retourner en droiture dans sa patrie. Je lui dis que les arts n'étoient que le délassement d'un génie comme le sien, fait pour cultiver les sciences, & je lui conseillai pour en prendre le goût, un voyage & six mois de séjour à Paris. Il me crut & fut à Paris. Il y étoit & m'attendoit quand j'y arrivai. Son logement étoit trop grand pour lui; il m'en offrit la moitié, je l'acceptai. Je le trouvai dans la ferveur des hautes connoissances. Rien n'étoit au-dessus de sa portée; il dévoroit & digéroit tout avec une prodigieuse rapidité. Comme il me remercia d'avoir procuré cet aliment à son esprit, que le besoin de savoir tourmentoit sans qu'il s'en doutât lui-même! Quels trésors de lumières & de vertus je trouvai dans cette ame forte! Je sentis que c'étoit l'ami qu'il me falloit; nous devînmes intimes. Nos goûts n'étoient pas les mêmes: nous disputions toujours. Tous deux opiniâtres, nous n'étions jamais d'accord sur rien. Avec cela nous ne pouvions nous quitter, & tout en nous contrariant sans cesse,

Digitized by Google

aucun des deux n'eût voulu que l'autre fût autrement.

Ignacio Emanuel de Altuna étoit un de ces hommes rares que l'Eſpagne ſeule produit, & dont elle produit trop peu pour ſa gloire. Il n'avoit pas ces violentes paſſions nationales communes dans ſon pays. L'idée de la vengeance ne pouvoit pas plus entrer dans ſon eſprit, que le déſir dans ſon cœur. Il étoit trop fier pour être vindicatif, & je lui ai ſouvent ouï dire avec beaucoup de ſang-froid, qu'un mortel ne pouvoit pas offenſer ſon ame. Il étoit galant ſans être tendre. Il jouoit avec les femmes comme avec de jolis enfans. Il ſe plaiſoit avec les maîtreſſes de ſes amis, mais je ne lui en ai jamais vu aucune, ni aucun déſir d'en avoir. Les flammes de la vertu, dont ſon cœur étoit dévoré ne permirent jamais à celles de ſes ſens de naître.

Après ſes voyages il s'eſt marié, il eſt mort jeune, il a laiſſé des enfans; & je ſuis perſuadé comme de mon exiſtence que ſa femme eſt la première & la ſeule qui lui ait fait connoître les plaiſirs de l'amour. A l'extérieur il étoit dévot

Digitized by Google

comme un Eſpagnol, mais en-dedans c'étoit la piété d'un ange. Hors moi, je n'ai vu que lui ſeul de tolérant depuis que j'exiſte. Il ne s'eſt jamais informé d'aucun homme comment il penſoit en matière de religion. Que ſon ami fut juif, proteſtant, turc, bigot, athée, peu lui importoit, pourvu qu'il fût honnête homme. Obſtiné, têtu pour des opinions indifférentes, dès qu'il s'agiſſoit de religion, même de morale, il ſe recueilloit, ſe taiſoit, ou diſoit ſimplement: *je ne ſuis chargé que de moi.* Il eſt incroyable qu'on puiſſe aſſocier autant d'élévation d'ame avec un eſprit de détail, porté juſqu'à la minutie. Il partageoit & fixoit d'avance l'emploi de ſa journée par heures, quarts-d'heure, & minutes, & ſuivoit cette diſtribution avec un tel ſcrupule que ſi l'heure eut ſonné tandis qu'il liſoit ſa phraſe, il eut fermé le livre ſans achever. De toutes ces meſures de temps ainſi rompues, il y en avoit pour telle étude, il y en avoit pour telle autre; il y en avoit pour la réflexion, pour la converſation, pour l'office, pour Locke, pour le roſaire, pour les

Digitized by Google

visites, pour la musique, pour la peinture; & il n'y avoit ni plaisir, ni tentation, ni complaisance, qui pût intervertir cet ordre. Un devoir à remplir seul l'auroit pu. Quand il me faisoit la liste de ses distributions afin que je m'y conformasse, je commençois par rire, & je finissois par pleurer d'admiration. Jamais il ne gênoit personne, ni ne supportoit la gêne, il brusquoit les gens qui par politesse vouloient le gêner. Il étoit emporté sans être boudeur. Je l'ai vu souvent en colère, mais je ne l'ai jamais vu fâché. Rien n'étoit si gai que son humeur; il entendoit raillerie, & il aimoit à railler. Il y brilloit même & il avoit le talent de l'épigramme. Quand on l'animoit il étoit bruyant & tapageur en paroles; sa voix s'entendoit de loin. Mais tandis qu'il crioit, on le voyoit sourire, & tout à travers ses emportemens, il lui venoit quelque mot plaisant qui faisoit éclater tout le monde. Il n'avoit pas plus le teint espagnol que le phlegme. Il avoit la peau blanche, les joues colorées, les cheveux d'un châtain presque blond. Il étoit grand & bien fait.

Digitized by Google

fait. Son corps fut formé pour loger son ame.

Ce sage de cœur ainsi que de tête se connoissoit en hommes & fut mon ami. C'est toute ma réponse à quiconque ne l'est pas. Nous nous liâmes si bien que nous fîmes le projet de passer nos jours ensemble. Je devois dans quelques années aller à Ascoytia, pour vivre avec lui dans sa terre. Toutes les parties de ce projet furent arrangées entre nous la veille de son départ. Il n'y manqua que ce qui ne dépend pas des hommes dans les projets les mieux concertés. Les événemens postérieurs, mes désastres, son mariage, sa mort enfin nous ont séparés pour toujours. On diroit qu'il n'y a que les noirs complots des méchans qui réussissent, les projets innocens des bons n'ont presque jamais d'accomplissement.

Ayant senti l'inconvénient de la dépendance, je me promis bien de ne m'y plus exposer. Ayant vu renverser dès leur naissance les projets d'ambition que l'occasion m'avoit fait former, rebuté de rentrer dans la carrière que j'avois si bien commencée, & dont néanmoins je venois

Digitized by Google

d'être expulsé, je résolus de ne plus m'attacher à personne, mais de rester dans l'indépendance en tirant parti de mes talens, dont enfin je commençois à sentir la mesure, & dont j'avois trop modestement pensé jusqu'alors. Je repris le travail de mon opéra, que j'avois interrompu pour aller à Venise; & pour m'y livrer plus tranquillement, après le départ d'Altuna je retournai loger à mon ancien hôtel St. Quentin, qui dans un quartier solitaire, & peu loin du Luxembourg, m'étoit plus commode pour travailler à mon aise, que la bruyante rue St. Honoré.

Là m'attendoit la seule consolation réelle que le ciel m'ait fait goûter dans ma misère, & qui seule me la rend supportable. Ceci n'est pas une connoissance passagère; je dois entrer dans quelque détail sur la manière dont elle se fit.

Nous avions une nouvelle hôtesse qui étoit d'Orléans. Elle prit pour travailler en linge une fille de son pays, d'environ vingt-deux à vingt-trois ans, qui mangeoit avec nous ainsi que l'hôtesse. Cette fille appelée Thérèse le Vasseur, étoit

Digitized by Google

de bonne famille. Son père étoit officier de la monnoie d'Orléans, sa mère étoit marchande. Ils avoient beaucoup d'enfans. La monnoie d'Orléans n'allant plus, le père se trouva sur le pavé; la mère ayant essuyé des banqueroutes fit mal ses affaires, quitta le commerce & vint à Paris avec son mari & sa fille qui les nourrissoit tous trois de son travail.

La première fois que je vis paroître cette fille à table, je fus frappé de son maintien modeste & plus encore de son regard vif & doux, qui pour moi n'eut jamais son semblable. La table étoit composée, outre M. de Bonnefond, de plusieurs abbés Irlandois, Gascons, & autres gens de pareille étoffe. Notre hôtesse elle-même avoit rôti le balai: il n'y avoit là que moi seul qui parlât & se comportât décemment. On agaça la petite; je pris sa défense. Aussitôt les lardons tombèrent sur moi. Quand je n'aurois eu naturellement aucun goût pour cette pauvre fille, la compassion, la contradiction m'en auroient donné. J'ai toujours aimé l'honnêteté dans les manières & dans les propos, surtout avec le sexe. Je devins

Digitized by Google

hautement ſon champion. Je la vis ſenſible à mes ſoins, & ſes regards, animés par la reconnoiſſance qu'elle n'oſoit exprimer de bouche, n'en devenoient que plus pénétrans.

Elle étoit très-timide; je l'étois auſſi. La liaiſon que cette diſpoſition commune ſembloit éloigner, ſe fit pourtant très-rapidement. L'hôteſſe, qui s'en apperçut, devint furieuſe, & ſes brutalités, avancèrent encore mes affaires auprès de la petite, qui, n'ayant d'appui que moi ſeul dans la maiſon, me voyoit ſortir avec peine, & ſoupiroit après le retour de ſon protecteur. Le rapport de nos cœurs, le concours de nos diſpoſitions eut bientôt ſon effet ordinaire. Elle crut voir en moi un honnête-homme; elle ne ſe trompa pas. Je crus voir en elle une fille ſenſible, ſimple & ſans coquetterie; je ne me trompai pas non plus. Je lui déclarai d'avance que je ne l'abandonnerois ni ne l'épouſerois jamais. L'amour, l'eſtime, la ſincérité naïve furent les miniſtres de mon triomphe, & c'étoit parce que ſon cœur étoit tendre & honnête que je fus heureux ſans être entreprenant.

Digitized by Google

La crainte qu'elle eut que je ne me fâchasse de ne pas trouver en elle ce qu'elle croyoit que j'y cherchois, reculà mon bonheur plus que toute autre chose. Je la vis interdite & confuse avant de se rendre, vouloir se faire entendre, & n'oser s'expliquer. Loin d'imaginer la véritable cause de son embarras, j'en imaginai une bien fausse, & bien insultante pour ses mœurs, & croyant qu'elle m'avertissoit que ma santé couroit des risques, je tombai dans des perplexités qui ne me retinrent pas, mais qui durant plusieurs jours empoisonnèrent mon bonheur. Comme nous ne nous entendions point l'un l'autre, nos entretiens à ce sujet étoient autant d'énigmes & d'amphigouris plus que risibles. Elle fut prête à me croire absolument fou; je fus prêt à ne savoir plus que penser d'elle. Enfin nous nous expliquâmes; elle me fit en pleurant l'aveu d'une faute unique au sortir de l'enfance, fruit de son ignorance & de l'adresse d'un séducteur. Sitôt que je la compris je fis un cri de joie: Pucelage! m'écriai-je; c'est bien à Paris, c'est bien à vingt ans, qu'on en cherche!

Digitized by Google

Ah, ma Thérèse ! je suis trop heureux de te posséder sage & saine, & de ne pas trouver ce que je ne cherchois pas.

Je n'avois cherché d'abord qu'à me donner un amusement. Je vis que j'avois plus fait, & que je m'étois donné une compagne. Un peu d'habitude avec cette excellente fille, un peu de réflexion sur ma situation, me firent sentir qu'en ne songeant qu'à mes plaisirs, j'avois beaucoup fait pour mon bonheur. Il me falloit à la place de l'ambition éteinte, un sentiment vif qui remplît mon cœur. Il failloit, pour tout dire, un successeur à maman ; puisque je ne devois plus vivre avec elle, il me falloit quelqu'un qui vécût avec son élève, & en qui je trouvasse la simplicité, la docilité de cœur qu'elle avoit trouvée en moi. Il falloit que la douceur de la vie privée & domestique me dédommageât du sort brillant auquel je renonçois. Quand j'étois absolument seul, mon cœur étoit vide, mais il n'en falloit qu'un pour le remplir. Le sort m'avoit ôté, m'avoit aliéné du moins en partie, celui pour lequel la nature m'avoit fait. Dès-lors

Digitized by Google

j'étois seul, car il n'y eut jamais pour moi d'intermédiaire entre tout & rien. Je trouvois dans Thérèse le supplément dont j'avois besoin ; par elle je vécus heureux autant que je pouvois l'être selon le cours des événemens.

Je voulus d'abord former son esprit. J'y perdis ma peine. Son esprit est ce que l'a fait la nature ; la culture & les soins n'y prennent pas. Je ne rougis point d'avouer qu'elle n'a jamais bien su lire, quoiqu'elle écrive passablement. Quand j'allai loger dans la rue neuve des Petits-Champs, j'avois à l'hôtel de Pontchartrain, vis-à-vis mes fenêtres, un cadran, sur lequel je m'efforçai, durant plus d'un mois, à lui faire connoître les heures. A peine les connoît-elle encore à présent. Elle n'a jamais pu suivre l'ordre des douze mois de l'année, & ne connoît pas un seul chiffre, malgré tous les soins que j'ai pris pour les lui montrer. Elle ne sait ni compter l'argent, ni le prix d'aucune chose. Le mot qui lui vient en parlant est souvent l'opposé de celui qu'elle veut dire. Autrefois j'avois fait un dictionnaire de ses phrases, pour amuser

Digitized by Google

Mde. de Luxembourg, & ſes qui-proquo ſont devenus célèbres dans les ſociétés où j'ai vécu. Mais cette perſonne ſi bornée, &, ſi l'on veut, ſi ſtupide, eſt d'un conſeil excellent dans les occaſions difficiles. Souvent, en Suiſſe, en Angleterre, en France, dans les cataſtrophes où je me trouvois, elle a vu ce que je ne voyois pas moi-même; elle m'a donné les avis les meilleurs à ſuivre; elle m'a tiré des dangers où je me précipitois aveuglément, & devant les dames du plus haut rang, devant les grands & les princes, ſes ſentimens, ſon bon ſens, ſes réponſes & ſa conduite lui ont attiré l'eſtime univerſelle, & à moi, ſur ſon mérite, des complimens dont je ſentois la ſincérité.

Auprès des perſonnes qu'on aime, le ſentiment nourrit l'eſprit ainſi que le cœur, & l'on a peu beſoin de chercher ailleurs des idées.

Je vivois avec ma Thérèſe auſſi agréablement qu'avec le plus beau génie de l'univers. Sa mère, fière d'avoir été jadis élevée auprès de la marquiſe de Monpipeau, faiſoit le bel eſprit, vouloit

Digitized by Google

diriger le ſien, & gâtoit par ſon aſtuce la ſimplicité de notre commerce.

L'ennui de cette importunité me fit un peu ſurmonter la ſotte honte de n'oſer me montrer avec Thérèſe en public; & nous faiſions, tête-à-tête, de petites promenades champêtres & de petits goûtés qui m'étoient délicieux. Je voyois qu'elle m'aimoit ſincèrement, & cela redoubloit ma tendreſſe. Cette douce intimité me tenoit lieu de tout: l'avenir ne me touchoit plus, ou ne me touchoit que comme le préſent prolongé: je ne déſirois rien que d'en aſſurer la durée.

Cet attachement me rendit toute autre diſſipation ſuperflue & inſipide. Je ne ſortois plus que pour aller chez Thérèſe; ſa demeure devint preſque la mienne. Cette vie retirée devint ſi avantageuſe pour mon travail, qu'en moins de trois mois mon opéra tout entier fut fait; paroles & muſique. Il reſtoit ſeulement quelques accompagnemens & rempliſſages à faire. Ce travail de manœuvre m'ennuyoit fort. Je propoſai à Philidor de s'en charger, en lui donnant part au bénéfice. Il vint deux fois, & fit quel-

Digitized by Google

ques rempliſſages dans l'acte d'Ovide : mais il ne put ſe captiver à ce travail aſſidu pour un profit éloigné, & même incertain. Il ne revint plus, & j'achevai ma beſogne moi-même.

Mon opéra fait, il s'agit d'en tirer parti : c'étoit un autre opéra bien plus difficile. On ne vient à bout de rien à Paris quand on y vit iſolé. Je penſai à me faire jour par M de la Poplinière, chez qui Gauffecourt, de retour de Genève, m'avoit introduit. M. de la Poplinière étoit le Mécène de Rameau : Mde. de la Poplinière étoit ſa très-humble écolière. Rameau faiſoit, comme on dit, la pluie & le beau temps dans cette maiſon. Jugeant qu'il protégeroit avec plaiſir l'ouvrage d'un de ſes diſciples, je voulus lui montrer le mien. Il refuſa de le voir, diſant qu'il ne pouvoit lire des partitions, & que cela le fatiguoit trop. La Poplinière dit là-deſſus, qu'on pouvoit le lui faire entendre, & m'offrit de raſſembler des muſiciens pour en exécuter des morceaux : je ne demandois pas mieux. Rameau conſentit en grommelant & répétant ſans ceſſe que ce devoit être une

Digitized by Google

belle chose que de la composition d'un homme qui n'étoit pas enfant de la balle, & qui avoit appris la musique tout seul. Je me hâtai de tirer en parties cinq ou six morceaux choisis. On me donna une dixaine de symphonistes, & pour chanteurs Albert, Bérard, & Mlle. Bourbonnois. Rameau commença, dès l'ouverture, à faire entendre, par ses éloges outrés, qu'elle ne pouvoit être de moi. Il ne laissa passer aucun morceau sans donner des signes d'impatience : mais à un air de haute-contre, dont le chant étoit mâle & sonore, & l'accompagnement très-brillant, il ne put plus se contenir ; il m'apostropha avec une brutalité qui scandalisa tout le monde, soutenant qu'une partie de ce qu'il venoit d'entendre, étoit d'un homme consommé dans l'art, & le reste d'un ignorant qui ne savoit pas même la musique ; & il est vrai que mon travail inégal & sans règle, étoit tantôt sublime & tantôt très-plat, comme doit être celui de quiconque ne s'élève que par quelques élans de génie & que la science ne soutient point. Rameau prétendit ne voir en moi qu'un petit

Digitized by Google

pillard sans talent & sans goût. Les assistans, & surtout le maître de la maison, ne pensèrent pas de même. M. de Richelieu, qui, dans ce temps-là voyoit beaucoup M. & Mde. de la Poplinière, ouit parler de mon ouvrage, & voulut l'entendre en entier, avec le projet de le faire donner à la cour, s'il en étoit content. Il fut exécuté à grand cœur & en grand orchestre aux frais du Roi, chez M. de Bonneval, intendant des Menus; Francœur dirigeoit l'exécution. L'effet en fut surprenant: M. le Duc ne cessoit de s'écrier & d'applaudir, & à la fin d'un chœur, dans l'acte du Tasse, il se leva, vint à moi & me serrant la main: « M. Rousseau, me dit-il, voilà de l'harmonie qui transporte. Je n'ai jamais rien entendu de plus beau: je veux faire donner cet ouvrage à Versailles. »

Mde. de la Poplinière, qui étoit là, ne dit pas un mot. Rameau, quoiqu'invité, n'y avoit pas voulu venir. Le lendemain Mde. de la Poplinière me fit, à sa toilette, un accueil fort dur, affecta de rabaisser ma pièce, & me dit que, quoiqu'un peu de clinquant eût d'abord

Digitized by Google

ébloui M. de Richelieu, il en étoit bien revenu, & qu'elle ne me conseilloit pas de compter sur mon opéra. M. le duc arriva peu après & me tint un tout autre langage, me dit des choses flatteuses sur mes talens, & me parut toujours disposé à faire donner ma pièce devant le Roi. Il n'y a, dit-il, que l'acte du Tasse qui ne peut passer à la Cour : il en faut faire un autre. Sur ce seul mot j'allai m'enfermer chez moi, & dans trois semaines, j'eus fait, à la place du Tasse, un autre acte, dont le sujet étoit Hésiode inspiré par une muse. Je trouvai le secret de faire passer dans cet acte une partie de l'histoire de mes talens, & de la jalousie dont Rameau vouloit bien les honorer. Il y avoit dans ce nouvel acte une élévation moins gigantesque, & mieux soutenue que celle du Tasse. La musique en étoit aussi noble & beaucoup mieux faite, & si les deux autres actes avoient valu celui-là, la pièce entière eut avantageusement soutenu la représentation ; mais tandis que j'achevois de la mettre en état, une autre entreprise suspendit l'exécution de celle-là.

L'hiver qui suivit la bataille de Fonte-

Digitized by Google

moi, il y eut beaucoup de fêtes à Versailles, entr'autres plusieurs opéra au théâtre des petites écuries. De ce nombre fut le drame de Voltaire, intitulé : *la Princesse de Navarre*, dont Rameau avoit fait la musique, & qui venoit d'être changé & reformé sous le nom des fêtes de Ramire. Ce nouveau sujet demandoit plusieurs changemens aux divertissemens de l'ancien, tant dans les vers que dans la musique.

Il s'agissoit de trouver quelqu'un qui pût remplir ce double objet. Voltaire, alors en Lorraine, & Rameau, tous deux occupés pour l'opéra du Temple de la gloire, ne pouvant donner des soins à celui-là ; M. de Richelieu pensa à moi, me fit proposer de m'en charger, & pour que je pusse examiner mieux ce qu'il y avoit à faire, il m'envoya séparément le poëme & la musique. Avant toute chose, je ne voulus toucher aux paroles que de l'aveu de l'auteur, & je lui écrivis à ce sujet une lettre très-honnête & même respectueuse, comme il convenoit. Voici sa réponse.

15 Décembre 1745.

« Vous réunissez, Monsieur, deux

» talens qui ont toujours été séparés
» jusqu'à présent. Voilà déjà deux bon-
» nes raisons pour moi de vous estimer,
» & de chercher à vous aimer. Je suis
» fâché pour vous que vous employiez
» ces deux talens à un ouvrage qui n'en
» est pas trop digne. Il y a quelques
» mois que M. le duc de Richelieu
» m'ordonna absolument de faire en un
» clin-d'œil une petite & mauvaise
» esquisse de quelques scènes insipides
» & tronquées, qui devoient s'ajuster à
» des divertissemens qui ne sont point
» faits pour elles. J'obéis avec la plus
» grande exactitude, je fis très-vîte &
» très-mal. J'envoyai ce misérable croquis
» à M. le duc de Richelieu, comptant
» qu'il ne serviroit pas, ou que je le
» corrigerois. Heureusement il est entre
» vos mains, vous en êtes le maître
» absolu; j'ai perdu entièrement tout
» cela de vue. Je ne doute pas que vous
» n'ayez rectifié toutes les fautes échap-
» pées nécessairement dans une compo-
» sition si rapide d'une simple esquisse,
» que vous n'ayez suppléé à tout.

Digitized by Google

» Je me souviens qu'entre autres ba-
» lourdises, il n'est pas dit dans ces
» scènes qui lient les divertissemens,
» comment la princesse Grenadine passe
» tout-d'un-coup d'une prison dans un
» jardin ou dans un palais. Comme ce
» n'est point un magicien qui lui donne
» des fêtes, mais un seigneur Espagnol,
» il me semble que rien ne doit se faire
» par enchantement. Je vous prie, Mon-
» sieur, de vouloir bien revoir cet en-
» droit, dont je n'ai qu'une idée confuse.
» Voyez s'il est nécessaire que la prison
» s'ouvre, & qu'on fasse passer notre prin-
» cesse de cette prison dans un beau pa-
» lais doré & verni, préparé pour elle.
» Je sais très-bien que tout cela est fort
» misérable, & qu'il est au-dessous d'un
» être pensant de faire une affaire sérieuse
» de ces bagatelles; mais enfin, puisqu'il
» s'agit de déplaire le moins qu'on pourra,
» il faut mettre le plus de raison qu'on
» peut, même dans un mauvais diver-
» tissement d'opéra.
» Je me rapporte de tout à vous, &
» à M. Ballot, & je compte avoir bientôt
» l'honneur de vous faire mes remerci-

Digitized by Google

„ mens, & de vous assurer, Monsieur, „ à quel point j'ai celui d'être, &c. „

Qu'on ne soit pas surpris de la grande politesse de cette lettre comparée aux autres lettres demi-cavalières qu'il m'a écrites depuis ce temps-là. Il me crut en grande faveur auprès de M. de Richelieu, & la soupleſſe courtisane qu'on lui connoît, l'obligeoit à beaucoup d'égards pour un nouveau venu, jusqu'à ce qu'il connût mieux la mesure de son crédit.

Autorisé par M. de Voltaire & dispensé de tous égards pour Rameau, qui ne cherchoit qu'à me nuire, je me mis au travail, & en deux mois ma besogne fut faite. Elle se borna, quant aux vers, à très-peu de chose. Je tâchai seulement qu'on n'y sentît pas la différence des styles, & j'eus la présomption de croire avoir réussi. Mon travail en musique fut plus long & plus pénible. Outre que j'eus à faire plusieurs morceaux d'appareil, & entr'autres l'ouverture, tout le récitatif dont j'étois chargé, se trouva d'une difficulté extrême, en ce qu'il falloit lier, souvent en peu de vers, & par des modulations très-rapides, des symphonies

Digitized by Google

& des chœurs dans des tons fort éloignés; car pour que Rameau ne m'accusât pas d'avoir défiguré ſes airs, je n'en voulus changer ni tranſpoſer aucun. Je réuſſis à ce récitatif. Il étoit bien accentué, plein d'énergie, & ſurtout excellemment modulé. L'idée des deux hommes ſupérieurs auxquels on daignoit m'aſſocier m'avoit élevé le génie, & je puis dire que dans ce travail ingrat & ſans gloire, dont le public ne pouvoit pas même être informé, je me tins preſque toujours à côté de mes modèles.

La pièce dans l'état où je l'avois miſe, fut répétée au grand théâtre de l'opéra. Des trois auteurs, je m'y trouvai ſeul. Voltaire étoit abſent, & Rameau n'y vint pas, ou ſe cacha. Les paroles du premier monologue étoient très-lugubres; en voici le début:

O mort! viens terminer les malheurs de ma vie.

Il avoit bien fallu faire une muſique aſſortiſſante. Ce fut pourtant là-deſſus que Mde. de la Poplinière fonda ſa cenſure, en m'accuſant avec beaucoup d'aigreur, d'avoir fait une muſique d'enter-

Digitized by Google

rement. M. de Richelieu commença judicieusement par s'informer de qui étoient les vers de ce monologue. Je lui présentai le manuscrit qu'il m'avoit envoyé, & qui faisoit foi qu'ils étoient de Voltaire. en ce cas, dit-il, c'est Voltaire seul qui a tort. Durant la répétition tout ce qui étoit de moi fut successivement improuvé par Mde. de la Poplinière & justifié par M. de Richelieu. Mais enfin j'avois à faire à trop forte partie, & il me fut signifié qu'il y avoit à refaire à mon travail plusieurs choses sur lesquelles il falloit consulter M. Rameau. Navré d'une conclusion pareille, au lieu des éloges que j'attendois, & qui certainement m'étoient dûs, je rentrai chez moi la mort dans le cœur. J'y tombai malade, épuisé de fatigue, dévoré de chagrin ; & de six semaines je ne fus en état de sortir.

Rameau, qui fut chargé des changemens indiqués par Mde. de la Poplinière, m'envoya demander l'ouverture de mon grand opéra, pour la substituer à celle que je venois de faire. Heureusement je sentis le croc-en-jambe, & je la refusai. Comme il n'y avoit plus que

Digitized by Google

cinq ou six jours jusqu'à la représentation, il n'eut pas le temps d'en faire une, & il fallut laisser la mienne. Elle étoit à l'italienne & d'un style très-nouveau pour lors en France. Cependant elle fut goûtée, & j'appris par M. de Valmalette, maître-d'hôtel du roi & gendre de M. Mussard mon parent & mon ami, que les amateurs avoient été très-contens de mon ouvrage, & que le public ne l'avoit pas distingué de celui de Rameau : mais celui-ci, de concert avec Mde. de la Poplinière, prit des mesures pour qu'on ne sût pas même que j'y avois travaillé. Sur les livres qu'on distribue aux spectateurs & où les auteurs sont toujours nommés, il n'y eut de nommé que Voltaire, & Rameau aima mieux que son nom fût supprimé, que d'y voir associer le mien.

Sitôt que je fus en état de sortir, je voulus aller chez M. de Richelieu : il n'étoit plus temps. Il venoit de partir pour Dunkerque, où il devoit commander le débarquement destiné pour l'Ecosse. A son retour, je me dis, pour autoriser ma paresse, qu'il étoit trop tard.

Digitized by Google

Ne l'ayant plus revu depuis lors, j'ai perdu l'honneur que méritoit mon ouvrage, l'honoraire qu'il devoit me produire; & mon temps, mon travail, mon chagrin, ma maladie & l'argent qu'elle me coûta, tout cela fut à mes frais, sans me rendre un sol de bénéfice, ou plutôt de dédommagement. Il m'a cependant toujours paru que M. de Richelieu avoit naturellement de l'inclination pour moi, & pensoit avantageusement de mes talens. Mais mon malheur & Mde. de la Poplinière empêchèrent tout l'effet de sa bonne volonté.

Je ne pouvois rien comprendre à l'aversion de cette femme, à qui je m'étois efforcé de plaire, & à qui je faisois assez régulièrement ma cour. Gauffecourt m'en expliqua les causes. D'abord, me dit-il, son amitié pour Rameau, dont elle est la prôneuse en titre, & qui ne veut souffrir aucun concurrent; & de plus un péché originel qui vous damne auprès d'elle, & qu'elle ne vous pardonnera jamais, c'est d'être Genevois. Là-dessus, il m'expliqua que l'abbé Hubert qui l'étoit, & sincère ami de M. de la Popli-

Digitized by Google

nière, avoit fait ses efforts pour l'empêcher d'épouser cette femme qu'il connoissoit bien, & qu'après le mariage elle lui avoit voué une haine implacable, ainsi qu'à tous les Genevois. Quoique La Poplinière, ajouta-t-il, ait de l'amitié pour vous, & que je le sache, ne comptez pas sur son appui. Il est amoureux de sa femme; elle vous hait, elle est méchante, elle est adroite; vous ne ferez jamais rien dans cette maison. Je me le tins pour dit.

Ce même Gauffecourt me rendit à-peu près dans le même temps un service dont j'avois grand besoin. Je venois de perdre mon vertueux père, âgé d'environ soixante ans. Je sentis moins cette perte que je n'aurois fait en d'autre temps où les embarras de ma situation m'auroient moins occupé. Je n'avois point voulu réclamer de son vivant ce qui restoit du bien de ma mère, & dont il tiroit le petit revenu. Je n'eus plus là-dessus de scrupule après sa mort. Mais le défaut de preuve juridique de la mort de mon frère, faisoit une difficulté que Gauffecourt se chargea de lever, & qu'il lev

Digitized by Google

en effet par les bons offices de l'avocat de Lolme. Comme j'avois le plus grand besoin de cette petite ressource, & que l'événement étoit douteux, j'en attendois la nouvelle définitive avec le plus vif empressement.

Un soir, en rentrant chez moi, je trouvai la lettre qui devoit contenir cette nouvelle, & je la pris pour l'ouvrir avec un tremblement d'impatience, dont j'eus honte au-dedans de moi. Eh quoi! me dis-je avec dedain, Jean-Jaques se laissera-t-il subjuguer à ce point par l'intérêt & par la curiosité? Je remis sur le champ la lettre sur ma cheminée. Je me déshabillai, me couchai tranquillement, dormis mieux qu'à mon ordinaire, & me levai le lendemain assez tard, sans plus penser à ma lettre. En m'habillant je l'apperçus, je l'ouvris sans me presser, j'y trouvai une lettre-de-change. J'eus bien des plaisirs à la fois; mais je puis jurer que le plus vif fut celui d'avoir su me vaincre.

J'aurois vingt traits pareils à citer en ma vie, mais je suis trop pressé pour pouvoir tout dire. J'envoyai une petite partie

Digitized by Google

de cet argent à ma pauvre maman ; regrettant avec larmes l'heureux temps où j'aurois mis le tout à ses pieds. Toutes ses lettres se sentoient de sa détresse. Elle m'envoyoit des tas de recettes & de secrets dont elle prétendoit que je fisse ma fortune & la sienne. Déjà le sentiment de sa misère lui resserroit le cœur & lui rétrécissoit l'esprit. Le peu que je lui envoyai fut la proie des fripons qui l'obsédoient. Elle ne profita de rien. Cela me dégoûta de partager mon nécessaire avec ces misérables, surtout après l'inutile tentative que je fis pour la leur arracher, comme il sera dit ci-après. Le temps s'écouloit & l'argent avec lui. Nous étions deux, même quatre, ou, pour mieux dire, nous étions sept ou huit. Car, quoique Thérèse fût d'un désintéressement qui a peu d'exemple, sa mère n'étoit pas comme elle. Sitôt qu'elle se vit un peu remontée par mes soins, elle fit venir toute sa famille pour en partager le fruit. Sœurs, fils, filles, petites-filles, tout vint, hors sa fille aînée, mariée au directeur des carosses d'Angers. Tout ce que je faisois pour Thérèse étoit détourné par sa mère en

Digitized by Google

en faveur de ces affamés. Comme je n'avois pas à faire à une perſonne avide, & que je n'étois pas ſubjugué par une paſſion folle, je ne faiſois pas des folies. Content de tenir Thérèſe honnêtement, mais ſans luxe, à l'abri des preſſans beſoins, je conſentois que ce qu'elle gagnoit par ſon travail fût tout entier au profit de ſa mère, & je ne me bornois pas à cela; mais par une fatalité qui me pourſuivoit, tandis que maman étoit en proie à ſes croquans, Thérèſe étoit en proie à ſa famille, & je ne pouvois rien faire d'aucun côté qui profitât à celle pour qui je l'avois deſtiné. Il étoit ſingulier que la cadette des enfans de Mde. le Vaſſeur, la ſeule qui n'eût point été dotée, la ſeule qui nourriſſoit ſon père & ſa mère, & qu'après avoir été longtemps battue par ſes frères, par ſes ſœurs, même par ſes nièces, cette pauvre fille en étoit maintenant pillée ſans qu'elle pût mieux ſe défendre de leurs vols que de leurs coups. Une ſeule de ſes nièces, appelée Goton le Duc, étoit aſſez aimable & d'un caractère aſſez doux, quoique gâtée par l'exemple & les leçons des au-

Digitized by Google

tres. Comme je les voyois souvent ensemble, je leur donnois les noms qu'elles s'entredonnoient : j'appelois la nièce *ma nièce*, & la tante *ma tante*. Toutes deux m'appeloient leur oncle. De-là le nom de *tante* duquel j'ai continué d'appeler Thérèse, & que mes amis répétoient quelquefois en plaisantant. On sent que dans une pareille situation, je n'avois pas un moment à perdre pour tâcher de m'en tirer. Jugeant que M. de Richelieu m'avoit oublié, & n'espérant plus rien du côté de la cour, je fis quelques tentatives pour faire passer à Paris mon opéra; mais j'éprouvai des difficultés qui demandoient bien du temps pour les vaincre, & j'étois de jour en jour plus pressé. Je m'avisai de présenter ma petite comédie de Narcisse aux Italiens : elle y fut reçue, & j'eus les entrées, qui me firent grand plaisir. Mais ce fut tout. Je ne pus jamais parvenir à faire jouer ma pièce. & ennuyé de faire ma cour à des comédiens, je les plantai-là. Je revins enfin au dernier expédient qui me restoit, & le seul que j'aurois dû prendre. En fréquentant la maison de M. de la Poplinière, je m'é-

Digitized by Google

tois éloigné de celle de D.. .n. Les deux dames, quoique parentes, étoient mal ensemble, & ne se voyoient point. Il n'y avoit aucune société entre les deux maisons, & Thiériot seul vivoit dans l'une & dans l'autre. Il fut chargé de tâcher de me ramener chez M. D... n. M. de F.....l suivoit alors l'histoire naturelle & la chymie, & faisoit un cabinet. Je crois qu'il aspiroit à l'académie des sciences; il vouloit pour cela faire un livre, & il jugeoit que je pouvois lui être utile dans ce travail. Mde D...n, qui, de son côté, méditoit un autre livre, avoit sur moi des vues à-peu-près semblables. Ils auroient voulu m'avoir en commun pour une espèce de secrétaire, & c'étoit-là l'objet des semonces de Thiériot.

J'exigeai préalablement que M. de F.....l employeroit son crédit, avec celui de Jelyote, pour faire répéter mon ouvrage à l'opéra; il y consentit. Les Muses galantes furent répétées d'abord plusieurs fois au magasin, puis au grand théâtre. Il y avoit beaucoup de monde à la grande répétition, & plusieurs morceaux furent

Digitized by Google

très-applaudis ; cependant je sentis moi-même durant l'exécution, fort mal conduite par Rebel, que la pièce ne passeroit pas, & même qu'elle n'étoit pas en état de paroître sans de grandes corrections. Ainsi je la retirai sans mot dire, & sans m'exposer au refus : mais je vis clairement, par plusieurs indices, que l'ouvrage, eût-il été parfait, n'auroit pas passé. M. de F.....l m'avoit bien promis de le faire répéter, mais non pas de le faire recevoir. Il me tint exactement parole. J'ai toujours cru voir, dans cette occasion & dans beaucoup d'autres, que ni lui, ni Mde. D...n. ne se soucioient de me laisser acquérir une certaine réputation dans le monde, de peur peut-être qu'on ne supposât, en voyant leurs livres, qu'ils avoient greffé leurs talens sur les miens. Cependant comme Mde. D...n m'en a toujours supposé de très-médiocres, & qu'elle ne m'a jamais employé qu'à écrire sous sa dictée, ou à des recherches de pure érudition ; ce reproche, surtout à son égard, eut été bien injuste.

Ce dernier mauvais succès acheva de me décourager ; j'abandonnai tout projet

Digitized by Google

d'avancement & de gloire, & sans plus songer à des talens vrais ou vains qui me prospéroient si peu, je consacrai mon temps & mes soins à me procurer ma subsistance & celle de ma Thérèse, comme il plairoit à ceux qui se chargeroient d'y pourvoir. Je m'attachai donc tout-à-fait à Mde. D....n & à M. de F.....l. Cela ne me jeta pas dans une grande opulence ; car avec huit à neuf cent francs par an, que j'eus les deux premières années, à peine avois-je de quoi fournir à mes premiers besoins, forcé de me loger à leur voisinage, en chambre garnie, dans un quartier assez cher, & payant un autre loyer à l'extrémité de Paris, tout au haut de la rue St. Jaques, où, quelque temps qu'il fît, j'allois souper presque tous les soirs. Je pris bientôt le train & même le goût de mes nouvelles occupations. Je m'attachai à la chymie ; j'en fis plusieurs cours avec M. de F.....l chez M. Rouelle, & nous nous mîmes à barbouiller du papier tant bien que mal sur cette science, dont nous possédions à peine les élémens. En 1747 nous allâmes passer l'automne en Tou-

Digitized by Google

raine, au château de Chenonceaux, maison royale sur le Cher, bâtie par Henri second pour Diane de Poitiers, dont on y voit encore les chiffres, & maintenant possédée par M. D...n, fermier-général. On s'amusa beaucoup dans ce beau lieu; on y faisoit très-bonne chère; j'y devins gras comme un moine. On y fit beaucoup de musique. J'y composai plusieurs trios à chanter, pleins d'une assez forte harmonie, & dont je reparlerai peut-être dans mon supplément, si jamais j'en fais un. On y joua la comédie; j'y en fis en quinze jours une en trois actes, intitulée: l'*Engagement téméraire*, qu'on trouvera parmi mes papiers, & qui n'a d'autre mérite que beaucoup de gaieté. J'y composai d'autres petits ouvrages, entr'autres une pièce en vers, intitulée: l'*Allée de Sylvie*, du nom d'une allée du parc qui bordoit le Cher, & cela se fit sans discontinuer mon travail sur la chymie, & celui que je faisois auprès de Mde. D...n.

Tandis que j'engraissois à Chenonceaux, ma pauvre Thérèse engraissoit à Paris d'une autre manière, & quand j'y

Digitized by Google

revins, je trouvai l'ouvrage que j'avois mis sur le métier plus avancé que je ne l'avois cru. Cela m'eût jeté, vu ma situation, dans un embarras extrême, si des camarades de table ne m'eussent fourni la seule ressource qui pouvoit m'en tirer. C'est un de ces récits essentiels que je ne puis faire avec trop de simplicité, parce qu'il faudroit, en les commentant, m'excuser ou me charger, & que je ne dois faire ici ni l'un ni l'autre.

Durant le séjour d'Altuna à Paris, au lieu d'aller manger chez un traiteur, nous mangions ordinairement lui & moi à notre voisinage, presque vis-à-vis le cul-de-sac de l'opéra, chez Mde. la Selle, femme d'un tailleur, qui donnoit assez mal à manger, mais dont la table ne laissoit pas d'être recherchée, à cause de la bonne & sûre compagnie qui s'y trouvoit; car on n'y recevoit aucun inconnu, & il falloit être introduit par quelqu'un de ceux qui y mangeoient d'ordinaire. Le commandeur de G.....e, vieux débauché, plein de politesse & d'esprit, mais ordurier, y logeoit, & y attiroit une folle & brillante jeunesse en officiers

Digitized by Google

aux gardes & mouſquetaires. Le commandeur de N.....t, chevalier de toutes les filles de l'opéra, y apportoit journellement toutes les nouvelles de ce tripot. MM. du Pleſſis lieutenant colonel retiré, bon & ſage vieillard, & Ancelet, (*) officier des mouſquetaires, y maintenoient un certain ordre parmi ces jeunes gens. Il y venoit auſſi des commerçans, des financiers, des vivriers, mais polis, honnêtes & de ceux qu'on diſtinguoit dans leur métier. M. de Beſſe, M. de Forcade & d'autres dont j'ai oublié les

(*) Ce fut à ce M. Ancelet que je donnai une petite comédie de ma façon, intitulé les *Priſonniers de Guerre*, que j'avois faite après les déſaſtres des François en Bavière & en Bohême, & que je n'oſai jamais avouer ni montrer, & cela par la ſingulière raiſon que jamais le Roi, ni la France, ni les François ne furent peut-être mieux loués ni de meilleur cœur que dans cette pièce, & que, Républicain & frondeur en titre, je n'oſois m'avouer panégyriſte d'une nation dont toutes les maximes étoient contraires aux miennes. Plus navré des malheurs de la France que les François mêmes, j'avois peur qu'on ne taxât de flatterie & de lâcheté les marques d'un ſincère attachement dont j'ai dit l'époque & la cauſe dans ma première partie, & que j'étois honteux de montrer.

Digitized by Google

noms. Enfin l'on y voyoit des gens de mise de tous les états, excepté des abbés & des gens de robe que je n'y ai jamais vus, & c'étoit une convention de n'y en point introduire. Cette table assez nombreuse étoit très-gaie sans être bruyante, & l'on y polissonnoit beaucoup sans grossièreté. Le vieux commandeur avec tous ses contes gras, quant à la substance, ne perdoit jamais sa politesse de la vieille cour, & jamais un mot de gueule ne sortoit de sa bouche, qu'il ne fût si plaisant que des femmes l'auroient pardonné. Son ton servoit de règle à toute la table: tous ces jeunes gens contoient leurs aventures galantes avec autant de licence que de grâce, & les contes de filles manquoient d'autant moins, que le magasin étoit à la porte; car l'allée par où l'on alloit chez Mde. la Selle étoit la même où donnoit la boutique de la Duchapt, célèbre marchande de modes, qui avoit alors de très-jolies filles, avec lesquelles nos messieurs alloient causer avant ou après dîner. Je m'y serois amusé comme les autres, si j'eusse été plus hardi. Il ne falloit qu'entrer comme eux; je n'osai

Digitized by Google

jamais. Quant à Mde. la Selle, je continuai d'y aller manger assez souvent après le départ d'Altuna. J'y apprenois des foules d'anecdotes très-amusantes, & j'y pris aussi peu-à-peu, non grâces au ciel jamais les mœurs, mais les maximes que j'y vis établies. D'honnêtes personnes mises à mal, des maris trompés, des femmes fédultes, des accouchemens clandestins, étoient là les textes les plus ordinaires, & celui qui pouvoit le mieux les Enfans-trouvés étoit toujours le plus applaudi. Cela me gagna; je formai ma façon de penser sur celle que je voyois en règne chez des gens très-aimables, & dans le fond très-honnêtes gens, & je me dis: puisque c'est l'usage du pays, quand on y vit on peut le suivre; voilà l'expédient que je cherchois. Je m'y déterminai gaillardement, sans le moindre scrupule, & le seul que j'eus à vaincre, fut celui de Thérèse à qui j'eus toutes les peines du monde de faire adopter cet unique moyen de sauver son honneur. Sa mère qui de plus craignoit un nouvel embarras de marmaille, étant venue à mon secours, elle se laissa vaincre. On choisit

Digitized by Google

une ſage-femme prudente & sûre, appelée Mlle. Gouin, qui demeuroit à la pointe St. Euſtache, pour lui confier ce dépôt, & quand le temps fut venu, Thérèſe fut menée par ſa mère chez la Gouin pour y faire ſes couches. J'allai l'y voir pluſieurs fois, & je lui portai un chiffre que j'avois fait à double, ſur deux cartes, dont une fut miſe dans les langes de l'enfant, & il fut dépoſé par la ſage-femme au bureau des Enfans-trouvés dans la forme ordinaire. L'année ſuivante même inconvénient & même expédient, au chiffre près qui fut négligé. Pas plus de réflexion de ma part, pas plus d'approbation de celle de la mère; elle obéit en gémiſſant. On verra ſucceſſivement toutes les viciſſitudes que cette fatale conduite a produites dans ma façon de penſer ainſi que dans ma deſtinée. Quant à préſent tenons-nous à cette première époque. Ses ſuites auſſi cruelles qu'imprévues, ne me forceront que trop d'y revenir.

Je marque ici celle de ma première connoiſſance avec Mde. D'.....y, dont le nom reviendra ſouvent dans ces mémoi-

Digitized by Google

res. Elle s'appeloit Mlle. des C.....s, venoit d'épouser M. D'...y, fils de M. de L....e de B.....e, fermier-général. Son mari étoit muſicien, ainſi que M. de F.....l. Elle étoit muſicienne auſſi, & la paſſion de cet art mit entre ces trois perſonnes une grande intimité. M. de F.....l m'introduiſit chez Mde. D'.....y; j'y ſoupois quelquefois avec lui. Elle étoit aimable, avoit de l'eſprit, des talans, c'étoit aſſurément une bonne connoiſſance à faire. Mais elle avoit une amie, appelée Mlle. d'E..e, qui paſſoit pour méchante, & qui vivoit avec le chevalier de V....y, qui ne paſſoit pas pour bon. Je crois que le commerce de ces deux perſonnes fit tort à Mde. D'.....y, à qui la nature avoit donné, avec un tempérament très-exigeant, des qualités excellentes pour en régler ou racheter les écarts. M. de F.....l lui communiqua une partie de l'amitié qu'il avoit pour moi, & m'avoua ſes liaiſons avec elle, dont, par cette raiſon, je ne parlerois pas ici, ſi elles ne fuſſent devenues publiques, au point de n'être pas même cachées à M. D'.....y.

Digitized by Google

M. de F.....l me fit même sur cette dame des confidences bien singulières, qu'elle ne m'a jamais faites elle-même, & dont elle ne m'a jamais cru instruit; car je n'en ouvris ni n'en ouvrirai de ma vie la bouche, ni à elle, ni à qui que ce soit. Toute cette confiance de part & d'autre rendoit ma situation très-embarrassante, surtout avec Mde. de F.....l, qui me connoissoit assez pour ne pas se défier de moi, quoiqu'en liaison avec sa rivale. Je consolois de mon mieux cette pauvre femme, à qui son mari ne rendoit assurément pas l'amour qu'elle avoit pour lui. J'écoutois séparément ces trois personnes; je gardois leurs secrets avec la plus grande fidélité, sans qu'aucune des trois m'en arrachât jamais aucun de ceux des deux autres, & sans dissimuler à chacune des deux femmes mon attachement pour sa rivale. Mde. de F.....l qui vouloit se servir de moi pour bien des choses, essuya des refus formels; & Mde. D'.....y m'ayant voulu charger une fois d'une lettre pour M. de F.....l, non-seulement en reçut un pareil, mais encore une déclaration très nette que si

Digitized by Google

elle vouloit me chaſſer pour jamais de chez elle, elle n'avoit qu'à me faire une ſeconde fois pareille propoſition.

Il faut rendre juſtice à Mde. D'.....y. Loin que ce procédé parût lui déplaire, elle en parla à M. de F.....l avec éloge, & ne m'en reçut par moins bien. C'eſt ainſi que dans des relations orageuſes entre trois perſonnes que j'avois à ménager, dont je dépendois en quelque ſorte, & pour qui j'avois de l'attachement, je conſervai juſqu'à la fin leur amitié, leur eſtime, leur confiance, en me conduiſant avec douceur & complaiſance, mais toujours avec droiture & fermeté. Malgré ma bêtiſe & ma gaucherie Mde. D'.....y voulut me mettre des amuſemens de la Chevrette, château près de St. Denis, appartenant à M. de B.....e. Il y avoit un théâtre où l'on jouoit ſouvent des pièces. On me chargea d'un rôle que j'étudiai ſix mois ſans relâche, & qu'il fallut me ſouffler d'un bout à l'autre à la repréſentation. Après cette épreuve on ne me propoſa plus de rôle.

En faiſant la connoiſſance de Mde. D'.....y, je fis auſſi celle de ſa belle-

Digitized by Google

sœur Mlle. de B.....e qui devint bientôt comtesse de H.....t. La première fois que je la vis elle étoit à la veille de son mariage ; elle me causa long-temps avec cette familiarité charmante qui lui est naturelle. Je la trouvai très-aimable, mais j'étois bien éloigné de prévoir que cette jeune personne feroit un jour le destin de ma vie, & m'entraîneroit, quoique bien innocemment, dans l'abîme où je suis aujourd'hui.

Quoique je n'aye pas parlé de Diderot depuis mon retour de Venise, non plus que de mon ami M. Roguin, je n'avois pourtant négligé ni l'un ni l'autre, & je m'étois surtout lié de jour en jour plus intimément avec le premier. Il avoit une Nannette, ainsi que j'avois une Thérèse ; c'étoit entre nous une conformité de plus. Mais la différence étoit que ma Thérèse, aussi bien de figure que la Nannette, avoit une humeur douce & un caractère aimable, fait pour attacher un honnête homme, au lieu que la sienne, pigrièche & harangère, ne montroit rien aux yeux des autres qui pût racheter la mauvaise éducation. Il l'épousa

toutefois : ce fut fort bien fait, s'il l'avoit promis. Pour moi qui n'avois rien promis de semblable, je ne me pressai pas de l'imiter.

Je m'étois aussi lié avec l'abbé de Condillac, qui n'étoit rien, non plus que moi, dans la littérature, mais qui étoit fait pour devenir ce qu'il est aujourd'hui. Je suis le premier, peut-être, qui ait vu sa portée & qui l'ait estimé ce qu'il valoit. Il paroissoit aussi se plaire avec moi, & tandis qu'enfermé dans ma chambre, rue Jean St. Denis près l'opéra, je faisois mon acte d'Hésiode, il venoit quelquefois dîner avec moi tête-à-tête en pic-nic. Il travailloit alors à l'essai sur l'origine des connoissances humaines, qui est son premier ouvrage. Quand il fut achevé, l'embarras fut de trouver un libraire qui voulût s'en charger. Les libraires de Paris sont durs pour tout homme qui commence, & la métaphysique, alors très-peu à la mode, n'offroit pas un sujet bien attrayant. Je parlai à Diderot de Condillac & de son ouvrage, je leur fis faire connoissance. Ils étoient faits pour se convenir ; ils se convinrent. Diderot

Digitized by Google

engagea le libraire Durand à prendre le manuscrit de l'abbé, & ce grand métaphysicien eut de son premier livre, & presque par grâce, cent écus qu'il n'auroit peut-être pas trouvés sans moi. Comme nous demeurions dans des quartiers fort éloignés les uns des autres, nous nous rassemblions tous trois une fois la semaine au Palais-royal, & nous allions dîner ensemble à l'hôtel du Panier-fleuri. Il falloit que ces petits dînés hebdomadaires plussent extrêmement à Diderot; car lui, qui manquoit presque à tous ses rendez-vous, ne manqua jamais aucun de ceux-là. Je formai-là le projet d'une feuille périodique, intitulée *le Persifleur*, que nous devions faire alternativement, Diderot & moi. J'en esquissai la première feuille, & cela me fit faire connoissance avec d'Alembert, à qui Diderot en avoit parlé. Des événemens imprévus nous barrèrent, & ce projet en demeura-là.

Ces deux auteurs venoient d'entreprendre le *Dictionnaire Encyclopédique*, qui ne devoit d'abord être qu'une espèce de traduction de *Chambers*, semblable à peu-

Digitized by Google

près à celle du Dictionnaire de médecine de James, que Diderot venoit d'achever. Celui-ci voulut me faire entrer pour quelque chose dans cette seconde entreprise, & me proposa la partie de la musique que j'acceptai, & que j'exécutai très à la hâte & très-mal, dans les trois mois qu'il m'avoit donnés comme à tous les auteurs qui devoient concourir à cette entreprise. Mais je fus le seul qui fut prêt au terme prescrit. Je lui remis mon manuscrit que j'avois fait mettre au net par un laquais de M. de F.....l, appelé Dupont, qui écrivoit très-bien, & à qui je payai dix écus, tirés de ma poche, qui ne m'ont jamais été rembourses. Diderot m'avoit promis de la part des libraires une rétribution dont il ne m'a jamais reparlé, ni moi à lui.

Cette entreprise de l'Encyclopédie fut interrompue par sa détention. Les *Pensées philosophiques* lui avoient attiré quelques chagrins qui n'eurent point de suite. Il n'en fut pas de même de la *Lettre sur les aveugles*, qui n'avoit rien de reprehensible que quelques traits personnels dont Mde. du Pré de St. Maur & M.

Digitized by Google

de Réaumur furent choqués, & pour lesquels il fut mis au donjon de Vincennes. Rien ne peindra jamais les angoisses que me fit sentir le malheur de mon ami. Ma funeste imagination, qui porte toujours le mal au pis, s'effaroucha. Je le crus là pour le reste de sa vie. La tête faillit à m'en tourner. J'écrivis à Mde. de P.....r pour la conjurer de le faire relâcher, ou d'obtenir qu'on m'enfermât avec lui. Je n'eus aucune réponse à ma lettre : elle étoit trop peu raisonnable pour être efficace, & je ne me flatte pas qu'elle ait contribué aux adoucissemens qu'on mit quelque temps après à la captivité du pauvre Diderot. Mais si elle eut duré quelque temps encore avec la même rigueur, je crois que je serois mort de désespoir aux pieds de ce malheureux donjon. Au reste, si ma lettre a produit peu d'effet, je ne m'en suis pas, non plus, beaucoup fait valoir; car je n'en parlai qu'à très-peu de gens, & jamais à Diderot lui-même.

Fin du septième Livre.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE HUITIÈME.

J'AI dû faire une pause à la fin du précédent livre. Avec celui-ci commence dans sa première origine la longue chaîne de mes malheurs.

Ayant vécu, dans deux des plus brillantes maisons de Paris, je n'avois pas laissé, malgré mon peu d'entregent, d'y faire quelques connoissances. J'avois fait entr'autres chez Mde. D..... n celle du jeune prince héréditaire de Saxe-Gotha, & du baron de Thun son gouverneur. J'avois fait chez M. de la P.....e celle de M. Seguy, ami du baron de Thun, & connu dans le monde littéraire par sa

Digitized by Google

belle édition de Rousseau. Le baron nous invita, M. Seguy & moi, d'aller passer un jour ou deux à Fontenai sous bois, où le prince avoit une maison. Nous y fûmes. En passant devant Vincennes, je sentis à la vue du donjon un déchirement de cœur dont le baron remarqua l'effet sur mon visage. A souper le prince parla de la détention de Diderot. Le baron, pour me faire parler, accusa le prisonnier d'imprudence : j'en mis dans la manière impétueuse dont je le défendis. L'on pardonna cet excès de zèle à celui qu'inspire un ami malheureux, & l'on parla d'autre chose. Il y avoit là deux allemands attachés au prince. L'un, appelé M. Klupffell, homme de beaucoup d'esprit, étoit son chapelain, & ensuite son gouverneur, après avoir supplanté le baron. L'autre étoit un jeune homme, appelé M. G...., qui lui servoit de lecteur en attendant qu'il trouvât quelque place, & dont l'équipage très-mince annonçoit le pressant besoin de la trouver. Dès ce même soir Klupffell & moi commençâmes une liaison qui bientôt devint amitié. Celle avec le Sr. G.... n'alla pas

Digitized by Google

tout-à-fait si vîte; il ne se mettoit guère en avant, bien éloigné de ce ton avantageux que la prospérité lui donna dans la suite. Le lendemain à dîner, l'on parla de musique; il en parla bien. Je fus transporté d'aise en apprenant qu'il accompagnoit du clavecin. Après le dîner, on fit apporter de la musique. Nous musicâmes tout le jour au clavecin du prince, & ainsi commença cette amitié qui d'abord me fut si douce, enfin si funeste, & dont j'aurai tant à parler désormais.

En revenant à Paris, j'y appris l'agréable nouvelle que Diderot étoit sorti du donjon, & qu'on lui avoit donné le château & le parc de Vincennes pour prison, sur sa parole, avec permission de voir ses amis. Qu'il me fut dur de n'y pouvoir courir à l'instant même! mais retenu deux ou trois jours chez Mde. D...n par des soins indispensables, après trois ou quatre siècles d'impatience, je volai dans les bras de mon ami. Moment inexprimable! Il n'étoit pas seul; d'Alembert & le trésorier de la Sainte-Chapelle étoient avec lui. En entrant je

Digitized by Google

ne vis que lui, je ne fis qu'un saut, qu'un cri, je collai mon visage sur le sien, je le serrai étroitement sans lui parler autrement que par mes pleurs & par mes sanglots; j'étouffois de tendresse & de joie. Son premier mouvement, sorti de mes bras, fut de se tourner vers l'ecclésiastique, & de lui dire : vous voyez, Monsieur, comment m'aiment mes amis.

Tout entier à mon émotion, je ne réfléchis pas alors à cette manière d'en tirer avantage. Mais en y pensant quelquefois depuis ce temps-là, j'ai toujours jugé qu'à la place de Diderot, ce n'eût pas été là la première idée qui me seroit venue.

Je le trouvai très-affecté de sa prison. Le donjon lui avoit fait une impression terrible, & quoiqu'il fût fort agréablement au château, & maître de ses promenades dans un parc qui n'est pas même fermé de murs, il avoit besoin de la société de ses amis pour ne pas se livrer à son humeur noire. Comme j'étois assurément celui qui compatissoit le plus à sa peine, je crus être aussi celui dont la

Digitized by Google

vue lui ſeroit la plus conſolante, & tous les deux jours au plus tard, malgré des occupations très-exigeantes, j'allois, ſoit ſeul, ſoit avec ſa femme, paſſer avec lui les après-midi.

Cette année 1749, l'été fut d'une chaleur exceſſive. On compte deux lieues de Paris à Vincennes. Peu en état de payer des fiacres, à deux heures après midi j'allois à pied, quand j'étois ſeul, & j'allois vîte pour arriver plutôt. Les arbres de la route toujours élagués, à la mode du pays, ne donnoient preſque aucune ombre, & ſouvent rendu de chaleur & de fatigue, je m'étendois par terre, n'en pouvant plus. Je m'aviſai, pour modérer mon pas, de prendre quelque livre. Je pris un jour le mercure de France, & tout en marchant & le parcourant, je tombai ſur cette queſtion propoſée par l'académie de Dijon pour le prix de l'année ſuivante : *Si le progrès des ſciences & des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ?*

A l'inſtant de cette lecture, je vis un autre univers, & je devins un autre homme. Quoique j'aie un ſouvenir vif de

Digitized by Google

de l'impreſſion que j'en reçus, les détails m'en ſont échappés depuis que je les ai dépoſés dans une de mes quatre lettres à M. de Malesherbes. C'eſt une des ſingularités de ma mémoire qui mérite d'être dite. Quand elle me ſert, ce n'eſt qu'autant que je me ſuis repoſé ſur elle, ſitôt que j'en confie le dépôt au papier, elle m'abandonne, & dès qu'une fois j'ai écrit une choſe, je ne m'en ſouviens plus du tout. Cette ſingularité me ſuit juſques dans la muſique. Avant de l'apprendre, je ſavois par cœur des multitudes de chanſons : ſitôt que j'ai ſu chanter des airs notés, je n'en ai pu retenir aucun, & je doute que de ceux que j'ai le plus aimés, j'en puſſe aujourd'hui redire un ſeul tout entier.

Ce que je me rappelle bien diſtinctement dans cette occaſion, c'eſt qu'arrivant à Vincennes, j'étois dans une agitation qui tenoit du délire. Diderot l'apperçut ; je lui en dis la cauſe, & je lui lus la proſopopée de Fabricius, écrite en crayon ſous un chêne. Il m'exhorta de donner l'eſſor à mes idées, & de concourir au prix. Je le fis, & dès cet

Digitized by Google

inſtant je fus perdu. Tout le reſte de ma vie & de mes malheurs fut l'effet inévitable de cet inſtant d'égarement.

Mes ſentimens ſe montèrent avec la plus inconcevable rapidité au ton de mes idées. Toutes mes petites paſſions furent étouffées par l'enthouſiaſme de la vérité, de la liberté, de la vertu, & ce qu'il y a de plus étonnant, eſt que cette effervescence ſe ſoutint dans mon cœur durant plus de quatre ou cinq ans, à un auſſi haut degré peut-être qu'elle ait jamais été dans le cœur d'aucun autre homme. Je travaillai ce diſcours d'une façon bien ſingulière, & que j'ai preſque toujours ſuivie dans mes autres ouvrages. Je lui conſacrois les inſomnies de mes nuits. Je méditois dans mon lit à yeux fermés, & je tournois & retournois mes périodes dans ma tête avec des peines incroyables ; puis quand j'étois parvenu à en être content, je les dépoſois dans ma mémoire juſqu'à ce que je puſſe les mettre ſur le papier : mais le temps de me lever & de m'habiller me faiſoit tout perdre, & quand je m'étois mis à mon papier, il ne me venoit preſ-

Digitized by Google

que plus rien de ce que j'avois composé. Je m'avisai de prendre pour secrétaire, Mde. le Vasseur. Je l'avois logée avec sa fille & son mari plus près de moi, & c'étoit elle qui, pour m'épargner un domestique, venoit tous les matins allumer mon feu & faire mon petit service. A son arrivée je lui dictois de mon lit mon travail de la nuit, & cette pratique, que j'ai long-temps suivie, m'a sauvé bien des oublis.

Quand ce discours fut fait, je le montrai à Diderot, qui en fut content, & m'indiqua quelques corrections. Cependant cet ouvrage plein de chaleur & de force, manque absolument de logique & d'ordre; de tous ceux qui sont sortis de ma plume c'est le plus foible de raisonnement, & le plus pauvre de nombre & d'harmonie; mais avec quelque talent qu'on puisse être né, l'art d'écrire ne s'apprend pas tout-d'un-coup.

Je fis partir cette pièce sans en parler à personne autre, si ce n'est, je pense à G...., avec lequel depuis son entrée chez le comte de F..... je commençois à vivre dans la plus grande intimité. Il

Digitized by Google

avoit un clavecin qui nous servoit de point de réunion, & autour duquel je passois avec lui tous les momens que j'avois de libres, à chanter des airs italiens & des barcarolles sans trève & sans relâche du matin au soir, ou plutôt du soir au matin, & sitôt qu'on ne me trouvoit pas chez Mde. D...n, on étoit sûr de me trouver chez M. G...., ou du moins avec lui, soit à la promenade, soit au spectacle. Je cessai d'aller à la comédie italienne où j'avois mes entrées, mais qu'il n'aimoit pas, pour aller avec lui, en payant, à la comédie françoise dont il étoit passionné. Enfin un attrait si puissant me lioit à ce jeune homme, & j'en devins tellement inséparable, que la pauvre tante elle-même en étoit négligée, c'est-à-dire, que je la voyois moins; car jamais un moment de ma vie mon attachement pour elle ne s'est affoibli.

Cette impossibilité de partager à mes inclinations le peu de temps que j'avois de libre, renouvela plus vivement que jamais le désir que j'avois depuis longtemps de ne faire qu'un ménage avec Thérèse: mais l'embarras de sa nou-

Digitized by Google

breuse famille, & surtout le défaut d'argent pour acheter des meubles, m'avoit jusqu'alors retenu. L'occasion de faire un effort se présenta, & j'en profitai. M. de F.....l & Mde. D...n sentant bien que huit à neuf cent francs par an ne pouvoient me suffire, portèrent de leur propre mouvement mon honoraire annuel jusqu'à cinquante louis, & de plus, Mde. D...n apprenant que je cherchois à me mettre dans mes meubles, m'aida de quelques secours pour cela; avec les meubles qu'avoit déjà Thérèse nous mîmes tout en commun, & ayant loué un petit appartement à l'hôtel de Languedoc, rue de Grenelle St. Honoré, chez de très-bonnes gens, nous nous y arrangeâmes comme nous pûmes, & nous y avons demeuré paisiblement & agréablement pendant sept ans, jusqu'à mon délogement pour l'Hermitage.

Le père de Thérèse étoit un vieux bon homme très-doux, qui craignoit extrêmement sa femme, & qui lui avoit donné pour cela le surnom de lieutenant criminel, que G.... par plaisanterie transporta dans la suite à la fille. Mde.

Digitized by Google

le Vasseur ne manquoit pas d'esprit, c'est-à-dire d'adresse, elle se piquoit même de politesse & d'airs du grand monde; mais elle avoit un patelinage mystérieux qui m'étoit insupportable, donnant d'assez mauvais conseils à sa fille, cherchant à la rendre dissimulée avec moi, & cajolant séparément mes amis aux dépens les uns des autres & aux miens: du reste assez bonne mère, parce qu'elle trouvoit son compte à l'être, & couvrant les fautes de sa fille, parce qu'elle en profitoit. Cette femme, que je comblois d'attentions, de soins, de petits cadeaux, & dont j'avois extrêmement à cœur de me faire aimer, étoit, par l'impossibilité que j'éprouvois d'y parvenir, la seule cause de peine que j'eusse dans mon petit ménage; & du reste, je puis dire avoir goûté durant ces six ou sept ans le plus parfait bonheur domestique que la foiblesse humaine puisse comporter. Le cœur de ma Thérèse étoit celui d'un ange: notre attachement croissoit avec notre intimité, & nous sentions davantage de jour en jour combien nous étions faits l'un pour l'autre. Si nos plai-

Digitized by Google

surs pouvoient se décrire, ils feroient rire par leur simplicité. Nos promenades tête-à-tête hors de la ville où je dépensois magnifiquement huit ou dix sols à quelque guinguette. Nos petits soupés à la croisée de ma fenêtre, assis en vis-à-vis sur deux petites chaises, posées sur une malle qui tenoit la largeur de l'embrasure. Dans cette situation la fenêtre nous servoit de table, nous respirions l'air, nous pouvions voir les environs, les passans, &, quoiqu'au quatrième étage, plonger dans la rue tout en mangeant.

Qui décrira, qui sentira les charmes de ces repas, composés pour tout mets, d'un quartier de gros pain, de quelques cerises, d'un petit morceau de fromage, & d'un demi-septier de vin que nous buvions à nous deux? Amitié, confiance, intimité, douceur d'ame, que vos assaisonnemens sont délicieux! Quelquefois nous restions-là jusqu'à minuit sans y songer, & sans nous douter de l'heure, si la vieille maman ne nous en eût avertis. Mais laissons ces détails qui paroîtront insipides ou risibles: je l'ai

toujours dit & senti, la véritable jouissance ne se décrit point.

J'en eus à-peu-près dans le même temps une plus grossière, la dernière de cette espèce que j'aie eu à me reprocher. J'ai dit que le ministre Klupffel étoit aimable; mes liaisons avec lui n'étoient guères moins étroites qu'avec G...., & devinrent aussi familières; ils mangeoient quelques fois chez moi. Ces repas, un peu plus que simples, étoient égayés par les fines & folles polissonneries de Klupffell & par les plaisans germanismes de G...., qui n'étoit pas encore devenu puriste.

La sensualité ne présidoit pas à nos petites orgies, mais la joie y suppléoit, & nous nous trouvions si bien ensemble, que nous ne pouvions plus nous quitter. Klupffell avoit mis dans ses meubles une petite fille qui ne laissoit pas d'être à tout le monde, parce qu'il ne pouvoit l'entretenir à lui seul. Un soir, en entrant au café, nous le trouvâmes qui en sortoit pour aller souper avec elle. Nous le raillâmes; il s'en vengea galamment en nous mettant du même

Digitized by Google

souper, & puis nous raillant à son tour. Cette pauvre créature me parut d'un assez bon naturel, très-douce, & peu faite à son métier, auquel une sorcière, qu'elle avoit avec elle, la styloit de son mieux. Les propos & le vin nous égayèrent au point que nous nous oubliâmes. Le bon Klupffell ne voulut pas faire ses honneurs à demi, & nous passâmes tous trois successivement dans la chambre voisine avec la pauvre petite, qui ne savoit si elle devoit rire ou pleurer. G.... a toujours affirmé qu'il ne l'avoit pas touchée: c'étoit donc, pour s'amuser à nous impatienter qu'il resta si long-temps avec elle, & s'il s'en abstint, il est peu probable que ce fut par scrupule, puisqu'avant d'entrer chez le comte de F..... il logeoit chez des filles au même quartier St. Roch.

Je sortis de la rue des Moineaux, où logeoit cette fille, aussi honteux que St. Preux sortit de la maison où on l'avoit enivré, & je me rappelai bien mon histoire en écrivant la sienne. Thérèse s'apperçut à quelque signe & surtout à mon air confus, que j'avois quelque

reproche à me faire; j'en allégeai le poids par ma franche & prompte confession. Je fis bien, car dès le lendemain G.... vint en triomphe lui raconter mon forfait en l'aggravant, & depuis lors il n'a jamais manqué de lui en rappeler malignement le souvenir; en cela d'autant plus coupable, que l'ayant mis librement & volontairement dans ma confidence, j'avois droit d'attendre de lui qu'il ne m'en feroit pas repentir. Jamais je ne fentis mieux qu'en cette occasion la bonté de cœur de ma Thérèse: car elle fut plus choquée du procédé de G.... qu'offensée de mon infidélité, & je n'essuyai de sa part que des reproches tout chauds & tendres dans lesquels je n'apperçus jamais la moindre trace de dépit.

La simplicité d'esprit de cette excellente fille égaloit sa bonté de cœur, c'est tout dire; mais un exemple qui se présente mérite pourtant d'être ajouté. Je lui avois dit que Klupffel étoit ministre & chapelain du prince de Saxe-Gotha. Un ministre étoit pour elle un homme si singulier, que, confondant comiquement les idées les plus disparates, elle

Digitized by Google

s'avisa de prendre Klupffell pour le pape; je la crus folle la première fois qu'elle me dit, comme je rentrois, que le pape m'étoit venu voir. Je la fis expliquer, & je n'eus rien de plus pressé que d'aller conter cette histoire à G.... & à Klupffell, à qui le nom de pape en resta parmi nous. Nous donnâmes à la fille de la rue des Moineaux, le nom de Papesse Jeanne. C'étoient des rires inextinguibles; nous étouffions. Ceux qui dans une lettre qu'il leur a plû de m'attribuer, m'ont fait dire que je n'avois ri que deux fois en ma vie, ne m'ont pas connu dans ce temps-là ni dans ma jeunesse: car assurément cette idée n'auroit jamais pû leur venir.

L'année suivante 1750, comme je ne songeois plus à mon discours, j'appris qu'il avoit remporté le prix à Dijon. Cette nouvelle réveilla toutes les idées qui me l'avoient dicté, les anima d'une nouvelle force & acheva de mettre en fermentation dans mon cœur ce premier levain d'héroïsme & de vertu, que mon père & ma patrie & Plutarque y avoient mis dans mon enfance. Je ne trouvai plus

Digitized by Google

rien de grand & de beau que d'être libre & vertueux, au-dessus de la fortune & de l'opinion, & de se suffire à soi-même. Quoique la mauvaise honte & la crainte des sifflets m'empêchassent de me conduire d'abord sur ces principes, & de rompre brusquement en visière aux maximes de mon siècle, j'en eus dès-lors la volonté décidée, & je ne tardai à l'exécuter qu'autant de temps qu'il en falloit aux contradictions pour l'irriter & la rendre triomphante.

Tandis que je philosophois sur les devoirs de l'homme, un événement vint me faire mieux réfléchir sur les miens. Thérèse devint grosse pour la troisième fois. Trop sincère avec moi, trop fier en dedans pour vouloir démentir mes principes par mes œuvres, je me mis à examiner la destination de mes enfans, & mes liaisons avec leur mère sur les lois de la nature, de la justice & de la raison, & sur celles de cette religion pure, sainte, éternelle comme son auteur, que les hommes ont souillée en feignant de vouloir la purifier, & dont ils n'ont plus fait par leurs formules

Digitized by Google

qu'une religion de mots, vu qu'il en coûte peu de prescrire l'impossible, quand on se dispense de le pratiquer.

Si je me trompai dans mes résultats, rien n'est plus étonnant que la fécunité d'ame avec laquelle je m'y livrai. Si j'étois de ces hommes mal nés, sourds à la douce voix de la nature, au-dedans desquels aucun vrai sentiment de justice & d'humanité ne germa jamais, cet endurcissement seroit tout simple. Mais cette chaleur de cœur, cette sensibilité si vive, cette facilité à former des attachemens; cette force avec laquelle ils me subjuguent; ces déchiremens cruels quand il les faut rompre; cette bienveillance innée pour mes semblables; cet amour ardent du grand, du vrai, du beau, du juste; cette horreur du mal en tout genre; cette impossibilité de haïr, de nuire & même de le vouloir; cet attendrissement, cette vive & douce émotion que je sens à l'aspect de tout ce qui est vertueux, généreux, aimable; tout cela peut-il jamais s'accorder dans la même ame avec la dépravation qui fait fouler aux pieds sans scrupule le plus doux des devoirs? Non,

Digitized by Google

je le sens, & le dis hautement; cela n'est pas possible. Jamais un seul instant de sa vie J. J. n'a pu être un homme sans sentiment, sans entrailles, un père dénaturé. J'ai pu me tromper, mais non m'endurcir. Si je disois mes raisons, j'en dirois trop. Puisqu'elles ont pu me séduire, elles en séduiroient bien d'autres : je ne veux pas exposer les jeunes gens qui pourroient me lire à se laisser abuser par la même erreur. Je me contenterai de dire qu'elle fut telle, qu'en livrant mes enfans à l'éducation publique, faute de pouvoir les élever moi-même; en les destinant à devenir ouvriers & payfans, plutôt qu'aventuriers & coureurs de fortunes, je crus faire un acte de citoyen & de père; & je me regardai comme un membre de la république de Platon. Plus d'une fois depuis lors, les regrets de mon cœur m'ont appris que je m'étois trompé; mais loin que ma raison m'ait donné le même avertissement, j'ai souvent béni le ciel de les avoir garanti par-là du sort de leur père, & de celui qui les menaçoit quand j'aurois été forcé de les aban-

Digitized by Google

donner. Si je les avois laiſſés à Mde. D'.....y ou à Mde. de L.....g, qui, ſoit par amitié, ſoit par généroſité, ſoit par quelqu'autre motif, ont voulu s'en charger dans la ſuite, auroient-ils été plus heureux, auroient-ils été élevés du moins en honnêtes gens? Je l'ignore; mais je ſuis sûr qu'on les auroit portés à haïr, peut-être à trahir leurs parens: il vaut mieux cent fois qu'ils ne les ayent point connus.

Mon troiſième enfant fut donc mis aux Enfans-trouvés, ainſi que les premiers, & il en fut de même des deux ſuivans; car j'en ai eu cinq en tout. Cet arrangement me parut ſi bon, ſi ſenſé, ſi légitime, que ſi je ne m'en vantai pas ouvertement, ce fut uniquement par égard pour la mère, mais je le dis à tous ceux à qui j'avois déclaré nos liaiſons; je le dis à Diderot, à G...., je l'appris dans la ſuite à Mde. D'.....y, & dans la ſuite encore à Mde. de L.....g, & cela librement, franchement, ſans aucune eſpèce de néceſſité, & pouvant aiſément le cacher à tout le monde; car la Gouin étoit une honnête femme,

Digitized by Google

très-discrète & sur laquelle je comptois parfaitement. Le seul de mes amis à qui j'eus quelqu'intérêt de m'ouvrir, fut le médecin Thyerri, qui soigna ma pauvre tante dans une de ses couches où elle se trouva fort mal. En un mot, je ne mis aucun mystère à ma conduite, non-seulement parce que je n'ai jamais rien su cacher à mes amis, mais parce qu'en effet je n'y voyois aucun mal. Tout pesé, je choisis pour mes enfans le mieux, ou ce que je crus l'être. J'aurois voulu, je voudrois encore avoir été élevé & nourri comme ils l'ont été.

Tandis que je faisois ainsi mes confidences, Mde. le Vasseur les faisoit aussi de son côté, mais dans des vues moins désintéressées. Je les avois introduites, elle & sa fille, chez Mde. D...n, qui, par amitié pour moi, avoit mille bontés pour elles. La mère la mit dans le secret de sa fille. Mde. D...n, qui est bonne & généreuse, & à qui elle ne disoit pas combien, malgré la modicité de mes ressources, j'étois attentif à pourvoir à tout, y pourvoyoit de son côté avec une libéralité, que par l'ordre de la mère,

Digitized by Google

la fille m'a toujours cachée durant mon séjour à Paris, & dont elle ne me fit l'aveu qu'à l'Hermitage, à la suite de plusieurs autres épanchemens de cœur. J'ignorois que Mde. D...n, qui ne m'en a jamais fait le moindre semblant, fut si bien instruite : j'ignore encore si Mde. de C.....x sa bru le fut aussi : mais Mde. de F.:.....l sa belle-fille le fut, & ne put s'en taire. Elle m'en parla l'année suivante, lorsque j'avois déjà quitté leur maison. Cela m'engagea à lui écrire à ce sujet une lettre qu'on trouvera dans mes recueils, & dans laquelle j'expose celles de mes raisons que je pouvois dire sans compromettre Mde. le Vasseur & sa famille ; car les plus déterminantes venoient de-là, & je les tus.

Je suis sûr de la discrétion de Mde. D...n & de l'amitié de Mde. de C.....x ; je l'étois de celle de Mde. de F.....l, qui, d'ailleurs, mourut long-temps avant que mon secret fût ébruité. Jamais il n'a pu l'être que par les gens mêmes à qui je l'avois confié, & ne l'a été en effet qu'après ma rupture avec eux. Par ce seul fait, ils sont jugés : sans vouloir me

Digitized by Google

disculper du blâme que je mérite, j'aime mieux en être chargé que de celui que mérite leur méchanceté. Ma faute est grande, mais c'est une erreur : j'ai négligé mes devoirs, mais le désir de nuire n'est pas entré dans mon cœur, & les entrailles de père ne sauroient parler bien puissamment pour des enfans qu'on n'a jamais vus : mais trahir la confiance de l'amitié, violer le plus saint de tous les pactes, publier les secrets versés dans notre sein, déshonorer à plaisir l'ami qu'on a trompé, & qui nous respecte encore en nous quittant, ce ne sont pas là des fautes ; ce sont des bassesses d'ame & des noirceurs.

J'ai promis ma confession, non ma justification ; ainsi je m'arrête ici sur ce point. C'est à moi d'être vrai, c'est au lecteur d'être juste. Je ne lui demanderai jamais rien de plus.

Le mariage de M. de C.....x me rendit la maison de sa mère encore plus agréable par le mérite & l'esprit de la nouvelle mariée, jeune personne très-aimable, & qui parut me distinguer parmi les scribes de M. D...n. Elle étoit fille

Digitized by Google

unique de Mde. la vicomteſſe de R.....t, grande amie du comte de F....., & par contre-coup de G.... qui lui étoit attaché. Ce fut pourtant moi qui l'introduiſis chez ſa fille ; mais leurs humeurs ne ſe convenant pas, cette liaiſon n'eut point de ſuite, & G...., qui dès-lors viſoit au ſolide, préféra la mère, femme du grand monde, à la fille, qui vouloit des amis sûrs & qui lui convinſſent, ſans ſe mêler d'aucune intrigue, ni chercher du crédit parmi les grands ; Mde. D...n, ne trouvant pas dans Mde. de C.....x toute la docilité qu'elle en attendoit, lui rendit ſa maiſon fort triſte, & Mde. de C.....x, fière de ſon mérite, peut-être de ſa naiſſance, aima mieux renoncer aux agrémens de la ſociété, & reſter preſque ſeule dans ſon appartement, que de porter un joug pour lequel elle ne ſe ſentoit pas faite. Cette eſpèce d'exil augmenta mon attachement pour elle, par cette pente naturelle qui m'attire vers les malheureux. Je lui trouvai l'eſprit métaphyſique & penſeur, quoique par fois un peu ſophiſtique. Sa converſation, qui n'étoit point du tout

Digitized by Google

celle d'une jeune femme qui sort du couvent, étoit pour moi très-attrayante. Cependant elle n'avoit pas vingt ans. Son teint étoit d'une blancheur éblouissante; sa taille eut été grande & belle, si elle se fut mieux tenue. Ses cheveux d'un blond cendré & d'une beauté peu commune, me rappeloient ceux de ma pauvre maman dans son bel âge, & m'agitoient vivement le cœur. Mais les principes sévères que je venois de me faire, & que j'étois résolu de suivre à tout prix, me garantirent d'elle & de ses charmes. J'ai passé, durant tout un été, trois ou quatre heures par jour tête-à-tête avec elle, à lui montrer gravement l'arithmétique, & à l'ennuyer de mes chiffres éternels, sans lui dire un seul mot galant, ni lui jeter un œillade. Cinq ou six ans plus tard, je n'aurois pas été si sage ou si fou; mais il étoit écrit que je ne devois aimer d'amour qu'une fois en ma vie, & qu'une autre qu'elle, auroit les premiers & les derniers soupirs de mon cœur.

Depuis que je vivois chez Mde. D...n je m'étois toujours contenté de mon

fort, sans marquer aucun désir de le voir améliorer. L'augmentation qu'elle avoit faite à mes honoraires, conjointement avec M. de F.....l, étoit venue uniquement de leur propre mouvement. Cette année M. de F.....l qui me prenoit de jour en jour plus en amitié, songea à me mettre un peu plus au large & dans une situation moins précaire. Il étoit receveur-général des finances. M. Dudoyer son caissier étoit vieux, riche, & vouloit se retirer. M. de F.....l m'offrit cette place, & pour me mettre en état de la remplir, j'allai pendant quelques semaines chez M. Dudoyer prendre les instructions nécessaires. Mais, soit que j'eusse peu de talent pour cet emploi, soit que Dudoyer, qui me parut vouloir se donner un autre successeur, ne m'instruisit pas de bonne foi, j'acquis lentement & mal les connoissances dont j'avois besoin, & tout cet ordre de comptes, embrouillés à dessein, ne put jamais bien m'entrer dans la tête. Cependant, sans avoir saisi le fin du métier, je ne laissai pas d'en prendre la marche courante, assez pour pouvoir l'exercer ou

Digitized by Google

dement. J'en commençai même les fonctions; je tenois les regiſtres & la caiſſe; je donnois & recevois de l'argent, des récépiſſés, & quoique j'euſſe auſſi peu de goût que de talent pour ce métier, la maturité des ans commençant à me rendre ſage, j'étois déterminé à vaincre ma répugnance pour me livrer tout entier à mon emploi. Malheureuſement, comme je commençois à me mettre en train, M de F.....l fit un petit voyage, durant lequel je reſtai chargé de ſa caiſſe, où il n'y avoit cependant pour lors que vingt-cinq à trente mille francs. Les ſoucis, l'inquiétude d'eſprit que me donna ce dépôt, me firent ſentir que je n'étois point fait pour être caiſſier, & je ne doute point que le mauvais ſang que je me fis durant cette abſence, n'ait contribué à la maladie où je tombai après ſon retour.

J'ai dit dans ma première partie que j'étois né mourant. Un vice de conformation dans la veſſie me fit éprouver durant mes premières années une rétention preſque continuelle, & ma tante Suſon, qui prit ſoin de moi, eut des

Digitized by Google

peines incroyables à me conserver. Elle en vint à bout cependant, ma robuste constitution prit enfin le dessus, & ma santé s'affermit tellement durant ma jeunesse, qu'excepté la maladie de langueur dont j'ai raconté l'histoire, & de fréquentes ardeurs dans la vessie, que le moindre échauffement me rendit toujours incommodes, je parvins jusqu'à l'âge de trente ans, sans presque me sentir de ma première infirmité. Le premier ressentiment que j'en eus, fut à mon arrivée à Venise. La fatigue du voyage & les terribles chaleurs que j'avois souffertes renouvelèrent ces ardeurs, & me donnèrent des maux de reins que je gardai jusqu'à l'entrée de l'hiver. Après avoir vu la Padoana, je me crus mort, & n'eus pas la moindre incommodité. Après m'être épuisé plus d'imagination que de corps pour ma Zulietta, je me portai mieux que jamais. Ce ne fut qu'après la détention de Diderot, que l'échauffement contracté dans mes courses de Vincennes, durant les terribles chaleurs qu'il faisoit alors, me donna une violente néphrétique, depuis laquelle

Digitized by Google

je n'ai jamais recouvré ma première santé.

Au moment dont je parle, m'étant peut-être un peu fatigué au maussade travail de cette maudite caisse, je retombai plus bas qu'auparavant, & je demeurai dans mon lit cinq ou six semaines dans le plus triste état que l'on puisse imaginer. Mde. D...n m'envoya le célèbre Morand qui, malgré son habileté & la délicatesse de sa main, me fit souffrir des maux incroyables. Il me conseilla de recourir à Daran, qui parvint en effet à me soulager; mais en rendant compte à Mde. D...n de mon état, Morand lui déclara que dans six mois je ne serois pas en vie. Ce discours qui me parvint, me fit faire de sérieuses réflexions sur mon état, & sur la bêtise de sacrifier le repos & l'agrément du peu de jours qui me restoient à vivre, à l'assujettissement d'un emploi pour lequel je ne me sentois que du dégoût. D'ailleurs comment accorder les sévères principes que je venois d'adopter avec un état qui s'y rapportoit si peu? & n'aurois-je pas bonne grâce, caissier d'un receveur-général

Digitized by Google

général des finances, à prêcher le désintéressement & la pauvreté? Ces idées fermentèrent si bien dans ma tête avec la fièvre, elles s'y combinèrent avec tant de force, que rien depuis lors ne les en put arracher, & durant ma convalescence je me confirmai de sens-froid dans les résolutions que j'avois prises dans mon délire. Je renonçai pour jamais à tout projet de fortune & d'avancement. Déterminé à passer dans l'indépendance & la pauvreté, le peu de temps qu'il me restoit à vivre, j'appliquai toutes les forces de mon ame à briser les fers de l'opinion, & à faire avec courage tout ce qui me paroissoit bien, sans m'embarrasser aucunement du jugement des hommes. Les obstacles que j'eus à combattre & les efforts que je fis pour en triompher, sont incroyables. Je réussis autant qu'il étoit possible, & plus que je n'avois espéré moi-même. Si j'avois aussi bien secoué le joug de l'amitié que celui de l'opinion, je venois à bout de mon dessein, le plus grand peut-être ou du moins le plus utile à la vertu, que mortel ait jamais conçu; mais tan-

Digitized by Google

dis que je foulois aux pieds les jugemens insensés de la tourbe vulgaire des soi-disant grands, & des soi-disant sages, je me laissois subjuguer & mener comme un enfant par de soi-disant amis, qui jaloux de me voir marcher seul dans une route nouvelle, tout en paroissant s'occuper beaucoup à me rendre heureux, ne s'occupoient en effet qu'à me rendre ridicule, & commencèrent par travailler à m'avilir, pour parvenir dans la suite à me diffamer. Ce fut moins ma célébrité littéraire que ma réforme personnelle, dont je marque ici l'époque, qui m'attira leur jalousie: ils m'auroient pardonné peut-être de briller dans l'art d'écrire; mais ils ne purent me pardonner de donner par ma conduite un exemple qui sembloit les importuner. J'étois né pour l'amitié, mon humeur facile & douce la nourrissoit sans peine. Tant que je vécus ignoré du public, je fus aimé de tous ceux qui me connurent, & je n'eus pas un seul ennemi. Mais sitôt que j'eus un nom, je n'eus plus d'amis. Ce fut un très-grand malheur; un plus grand encore fut d'être

Digitized by Google

environné de gens qui prenoient ce nom, & qui n'usèrent des droits qu'il leur donnoit que pour m'entraîner à ma perte. La suite de ces mémoires développera cette odieuse trâme; je n'en montre ici que l'origine, on en verra bientôt former le premier nœud.

Dans l'indépendance où je voulois vivre, il falloit cependant subsister. J'en imaginai un moyen très-simple: ce fut de copier la musique à tant la page. Si quelque occupation plus solide eût rempli le même but, je l'aurois prise; mais ce talent étant de mon goût & le seul qui sans assujettissement personnel, put me donner du pain au jour le jour, je m'y tins. Croyant n'avoir plus besoin de prévoyance, & faisant taire la vanité de caissier d'un financier, je me fis copiste de musique. Je crus avoir gagné beaucoup à ce choix, & je m'en suis si peu repenti que je n'ai quitté ce métier que par force, pour le reprendre aussitôt que je pourrai.

Le succès de mon premier discours me rendit l'exécution de cette résolution plus facile. Quand il eut remporté le

Digitized by Google

prix, Diderot se chargea de le faire imprimer. Tandis que j'étois dans mon lit, il m'écrivit un billet pour m'en annoncer la publication & l'effet. *Il prend*, me marquoit-il, *tout par dessus les nues; il n'y a pas d'exemple d'un succès pareil.*

Cette faveur du public, nullement briguée & pour un auteur inconnu, me donna la première assurance véritable de mon talent, dont malgré le sentiment interne, j'avois toujours douté jusqu'alors. Je compris tout l'avantage que j'en pouvois tirer pour le parti que j'étois prêt à prendre, & je jugeai qu'un copiste de quelque célébrité dans les lettres, ne manqueroit vraisemblablement pas de travail.

Sitôt que ma résolution fut bien prise & bien confirmée, j'écrivis un billet à M. de F.....l pour lui en faire part, pour le remercier, ainsi que Mde. D...n, de toutes leurs bontés, & pour leur demander leur pratique. F.....l ne comprenant rien à ce billet, & me croyant encore dans le transport de la fièvre, accourut chez moi; mais il trouva ma résolution si bien prise qu'il ne put par-

Digitized by Google

venir à l'ébranler. Il alla dire à Mde. D... n & à tout le monde que j'étois devenu fou ; je laissai dire, & j'allai mon train. Je commençai ma réforme par ma parure ; je quittai la dorure & les bas blancs, je pris une perruque ronde, je posai l'épée, je vendis ma montre, en me disant avec une joie incroyable : Grâce au ciel, je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est ! M. de F.....l eut l'honnêteté d'attendre assez long-temps encore avant de disposer de sa caisse. Enfin, voyant mon parti bien pris, il la remit à M. d'Alibard, jadis gouverneur du jeune C.....x, & connu dans la botanique par sa *Flora parisiensis* (*). Quelqu'austère que fût ma réforme somptuaire, je ne l'étendis pas d'abord jusqu'à mon linge, qui étoit beau & en quantité, reste de mon équipage de Venise, & pour lequel j'avois un attachement particulier. A force d'en

(*) Je ne doute pas que tout ceci ne soit maintenant conté bien différemment par F.....l & ses consorts : mais je m'en rapporte à ce qu'il en dit alors & long-temps après à tout le monde jusqu'à la formation du complot, & dont les gens de bon sens & de bonne foi ont dû conserver le souvenir.

Digitized by Google

faire un objet de propreté, j'en avois fait un objet de luxe, qui ne laissoit pas de m'être coûteux. Quelqu'un me rendit le bon office de me délivrer de cette servitude. La veille de Noël, tandis que les gouverneuses étoient à vêpres & que j'étois au concert spirituel, on força la porte d'un grenier où étoit étendu tout notre linge après une lessive qu'on venoit de faire. On vola tout, & entr'autres quarante-deux chemises à moi de très-belle toile, & qui faisoient le fond de ma garde-robe en linge. A la façon dont les voisins dépeignirent un homme qu'on avoit vu sortir de l'hôtel portant des paquets à la même heure, Thérèse & moi soupçonnâmes son frère, qu'on savoit être un très-mauvais sujet. La mère repoussa vivement ce soupçon, mais tant d'indices le confirmèrent, qu'il nous resta malgré qu'elle en eut. Je n'osai faire d'exactes recherches, de peur de trouver plus que je n'aurois voulu. Ce frère ne se montra plus chez moi, & disparut enfin tout-à-fait. Je déplorai le sort de Thérèse & le mien, de tenir à une famille si mêlée, & je l'exhortai plus

Digitized by Google

que jamais de secouer un joug aussi dangereux. Cette aventure me guérit de la passion du beau linge, & je n'en ai plus eu depuis lors que de très-commun, plus assortissant au reste de mon équipage.

Ayant ainsi complétté ma réforme, je ne songeai plus qu'à la rendre solide & durable, en travaillant à déraciner de mon cœur tout ce qui tenoit encore au jugement des hommes, tout ce qui pouvoit me détourner par la crainte du blâme de ce qui étoit bon & raisonnable en soi. A l'aide du bruit que faisoit mon ouvrage, ma résolution fit du bruit aussi, & m'attira des pratiques; de sorte que je commençai mon métier avec assez de succès. Plusieurs causes, cependant, m'empêchèrent d'y réussir comme j'aurois pu faire en d'autres circonstances. D'abord ma mauvaise santé. L'attaque que je venois d'essuyer eut des suites qui ne m'on laissé jamais aussi bien portant qu'auparavant, & je crois que les médecins auxquels je me livrai, me firent bien autant de mal que la maladie. Je vis successivement Morand,

Digitized by Google

Daran, Helvétius, Malouin, Thyerri, qui, tous très-savans, tous mes amis, me traitèrent chacun à sa mode, ne me soulagèrent point, & m'affoiblirent considérablement. Plus je m'asservissois à leur direction, plus je devenois jaune, maigre, foible. Mon imagination, qu'ils effarouchoient, mesurant mon état sur l'effet de leurs drogues, ne me montroit avant la mort qu'une suite de souffrances, les rétentions, la gravelle, la pierre. Tout ce qui soulage les autres, les tisanes, les bains, la saignée, empiroit mes maux. M'étant apperçu que les fondes de Daran, qui seules me faisoient quelqu'effet, & sans lesquelles je ne croyois plus pouvoir vivre, ne me donnoient cependant qu'un soulagement momentané, je me mis à faire à grands frais d'immenses provisions de fondes pour pouvoir en porter toute ma vie, même au cas que Daran vint à manquer. Pendant huit ou dix ans que je m'en fus servi si souvent, il faut avec tout ce qui m'en reste, que j'en aye acheté pour cinquante louis.

On sent qu'un traitement si coûteux,

Digitized by Google

si douloureux, si pénible, ne me laissoit pas travailler sans distraction, & qu'un mourant ne met pas une ardeur bien vive à gagner son pain quotidien.

Les occupations littéraires firent une autre distraction non moins préjudiciable à mon travail journalier. A peine mon discours eut-il paru que les défenseurs des lettres fondirent sur moi comme de concert. Indigné de voir tant de petits Messieurs Josse, qui n'entendoient pas même la question, vouloir en décider en maîtres, je pris la plume, & j'en traitai quelques-uns de manière à ne pas laisser les rieurs de leur côté. Un certain M. Gautier, de Nancy, le premier qui tomba sous ma plume, fut rudement mal mené dans une lettre à M. G.... Le second fut le roi Stanislas lui-même, qui ne dédaigna pas d'entrer en lice avec moi. L'honneur qu'il me fit me força de changer de ton pour lui répondre; j'en pris un plus grave, mais non moins fort, & sans manquer de respect à l'auteur, je réfutai pleinement l'ouvrage. Je savois qu'un Jésuite, appelé le P. de Menou, y avoit mis la

Digitized by Google

main ; je me fiai à mon tact pour démêler ce qui étoit du prince & ce qui étoit du moine, & tombant sans ménagement sur toutes les phrases jésuitiques, je relevai chemin faisant un anachorisme, que je crus ne pouvoir venir que du révérend. Cette pièce qui, je ne sais pourquoi, a fait moins de bruit que mes autres écrits, est jusqu'à présent un ouvrage unique dans son espèce. J'y saisis l'occasion qui m'étoit offerte d'apprendre au public comment un particulier pouvoit défendre la cause de la vérité contre un souverain même. Il est difficile de prendre en même temps un ton plus fier & plus respectueux que celui que je pris pour lui répondre. J'avois le bonheur d'avoir à faire à un adversaire pour lequel mon cœur plein d'estime pouvoit, sans adulation, la lui témoigner ; c'est ce que je fis avec assez de succès, mais toujours avec dignité. Mes amis, effrayés pour moi, croyoient déjà me voir à la Bastille. Je n'eus pas cette crainte un seul moment, & j'eus raison. Ce bon prince, après avoir vu ma réponse, dit : *J'ai mon compte, je ne*

Digitized by Google

n'y frotte plus. Depuis lors je reçus de lui diverses marques d'estime & de bienveillance, dont j'aurai quelques unes à citer, & mon écrit courut tranquillement la France & l'Europe, sans que personne y trouvât rien à blâmer.

J'eus peu de temps après un autre adversaire auquel je ne m'étois pas attendu : ce même M. Bordes, de Lyon, qui dix ans auparavant, m'avoit fait beaucoup d'amitiés & rendu plusieurs services. Je ne l'avois pas oublié, mais je l'avois négligé par paresse, & je ne lui avois pas envoyé mes écrits faute d'occasion toute trouvée pour les lui faire passer. J'avois donc tort, & il m'attaqua, honnêtement toutefois, & je répondis de même. Il répliqua sur un ton plus décidé. Cela donna lieu à ma dernière réponse, après laquelle il ne dit plus rien ; mais il devint mon plus ardent ennemi, saisit le temps de mes malheurs, pour faire contre moi d'affreux libelles, & fit un voyage à Londres exprès pour m'y nuire.

Toute cette polémique m'occupoit beaucoup, avec beaucoup de perte de

Digitized by Google

temps pour ma copie, peu de progrès pour la vérité & peu de profit pour ma bourse. Pissot, alors mon libraire, me donnant toujours très-peu de chose de mes brochures, souvent rien du tout; &, par exemple, je n'eus pas un liard de mon premier discours; Diderot le lui donna gratuitement. Il falloit attendre longtemps, en tirer sou à sou le peu qu'il me donnoit; cependant la copie n'alloit point. Je faisois deux métiers, c'étoit le moyen de faire mal l'un & l'autre.

Ils se contrarioient encore d'une autre façon par les diverses manières de vivre auxquelles ils m'assujettissoient. Le succès de mes premiers écrits m'avoit mis à la mode. L'état que j'avois pris excitoit la curiosité: l'on vouloit connoître cet homme bizarre qui ne recherchoit personne, & ne se soucioit de rien que de vivre libre & heureux à sa manière: c'en étoit assez pour qu'il ne le pût point. Ma chambre ne désempliſſoit pas de gens qui, sous divers prétextes, venoient s'emparer de mon temps. Les femmes employoient mille ruses pour m'avoir à dîner. Plus je brusquois les gens, plus

Digitized by Google

ils s'obſtinoient. Je ne pouvois refuſer tout le monde. En me faiſant mille ennemis par mes refus, j'étois inceſſamment ſubjugué par ma complaiſance, & de quelque façon que je m'y priſſe, je n'avois pas par jour une heure de temps à moi.

Je ſentis alors qu'il n'eſt pas toujours auſſi aiſé qu'on ſe l'imagine d'être pauvre & indépendant. Je voulois vivre de mon métier; le public ne le vouloit pas. On imaginoit mille petits moyens de me dédommager du temps qu'on me faiſoit perdre. Bientôt il auroit fallu me montrer comme Polichinelle, a tant par perſonne. Je ne connois pas d'aſſujettiſſement plus aviliſſant & plus cruel que celui-là. Je n'y vis de remède que de refuſer les cadeaux grands & petits, & de ne faire d'exception pour qui que ce fût. Tout cela ne fit qu'attirer les donneurs, qui vouloient avoir la gloire de vaincre ma réſiſtance & me forcer de leur être obligé malgré moi. Tel qui ne m'auroit pas donné un écu ſi je l'avois demandé, ne ceſſoit de m'importuner de ſes offres, & pour ſe venger de les voir

Digitized by Google

rejetées, taxoit mes refus d'arrogance & d'oſtentation.

On ſe doutera bien que le parti que j'avois pris, & le ſyſtême que je voulois ſuivre, n'étoient pas du goût de Mde. le Vaſſeur. Tout le déſintéreſſement de la fille ne l'empêchoit pas de ſuivre les directions de ſa mère, & les *gouverneuſes*, comme les appeloit Gauffecourt, n'étoient pas toujours auſſi fermes que moi dans leurs refus. Quoiqu'on me cachât bien des choſes, j'en vis aſſez pour juger que je ne voyois pas tout, & cela me tourmenta moins par l'accuſation de connivence, qu'il m'étoit aiſé de prévoir, que par l'idée cruelle de ne pouvoir jamais être maître chez moi ni de moi. Je priois, je conjurois, je me fâchois, le tout ſans ſuccès; la Maman me faiſoit paſſer pour un grondeur éternel, pour un bourru. C'étoient avec mes amis des chuchoteries continuelles; tout étoit myſtère & ſecret pour moi dans mon ménage, & pour ne pas m'expoſer ſans ceſſe à des orages, je n'oſois plus m'informer de ce qui s'y paſſoit. Il auroit fallu pour me-

Digitized by Google

tirer de tous ces tracas, une fermeté dont je n'étois pas capable. Je savois crier & non pas agir; on me laissoit dire & l'on alloit son train.

Ces tiraillemens continuels & les importunités journalières auxquelles j'étois assujetti, me rendirent enfin ma demeure & le séjour de Paris désagréables. Quand mes incommodités me permettoient de sortir, & que je ne me laissois pas entraîner ici ou là par mes connoissances, j'allois me promener seul; je rêvois à mon grand système, j'en jetois quelque chose sur le papier, à l'aide d'un livret blanc & d'un crayon que j'avois toujours dans ma poche. Voilà comment les désagrémens imprévus d'un état de mon choix, me jetèrent par diversion tout-à-fait dans la littérature, & voilà comment je portai dans tous mes premiers ouvrages la bile & l'humeur qui m'en faisoient occuper.

Une autre chose y contribuoit encore. Jeté malgré moi dans le monde sans en avoir le ton, sans être en état de le prendre & de m'y pouvoir assujettir, je m'avisai d'en prendre un à moi qui m'en

Digitized by Google

dispensât. Ma sotte & maussade timidité que je ne pouvois vaincre, ayant pour principe la crainte de manquer aux bienséances, je pris pour m'enhardir, le parti de les fouler aux pieds. Je me fis cynique & caustique par honte; j'affectai de mépriser la politesse que je ne savois pas pratiquer. Il est vrai que cette âpreté, conforme à mes nouveaux principes, s'ennoblissoit dans mon ame, y prenoit l'intrépidité de la vertu, & c'est, je l'ose dire, sur cette auguste base qu'elle s'est soutenue mieux & plus long-temps qu'on auroit dû l'attendre d'un effet si contraire à mon naturel. Cependant malgré la réputation de misantropie que mon extérieur & quelques mots heureux me donnèrent dans le monde, il est certain que dans le particulier je soutins toujours mal mon personnage, que mes amis & mes connoissances menoient cet ours si farouche comme un agneau, & que, bornant mes sarcasmes à des vérités dures, mais générales, je n'ai jamais su dire un mot désobligeant à qui que ce fut.

Le Devin du village acheva de me

Digitized by Google

mettre à la mode, & bientôt il n'y eut pas d'homme plus recherché que moi dans Paris. L'hiſtoire de cette pièce, qui fait époque, tient à celle des liaiſons que j'avois pour lors. C'eſt un détail dans lequel je dois entrer pour l'intelligence de ce qui doit ſuivre.

J'avois un aſſez grand nombre de connoiſſances, mais deux ſeuls amis de choix, Diderot & G.... Par un effet du déſir que j'ai de raſſembler tout ce qui m'eſt cher, j'étois trop l'ami de tous les deux pour qu'ils ne le fuſſent pas bientôt l'un de l'autre. Je les liai; ils ſe convinrent, & s'unirent encore plus étroitement entr'eux qu'avec moi. Diderot avoit des connoiſſances ſans nombre, mais G.... étranger & nouveau venu, avoit beſoin d'en faire. Je ne demandois pas mieux que de lui en procurer. Je lui avois donné Diderot; je lui donnai Gauffecourt. Je le menai chez Mde. de C.....x, chez Mde. D'....y, chez le baron d'H....k, avec lequel je me trouvois lié preſque malgré moi. Tous mes amis devinrent les ſiens, cela étoit tout ſimple: mais aucun des ſiens ne

Digitized by Google

devint jamais le mien ; voilà ce qui l'étoit moins. Tandis qu'il logeoit chez le comte de F....., il nous donnoit souvent à dîner chez lui ; mais jamais je n'ai reçu aucun témoignage d'amitié ni de bienveillance du comte de F....., ni du comte de S.....g son parent, très-familier avec G...., ni d'aucune des personnes tant hommes que femmes avec lesquelles G.... eut par eux des liaisons. J'excepte le seul abbé Raynal, qui, quoique son ami, se montra des miens, & m'offrit dans l'occasion sa bourse avec une générosité peu commune. Mais je connoissois l'abbé Raynal long-temps avant que G.... le connût lui-même, & je lui avois toujours été attaché depuis un procédé plein de délicatesse & d'honnêteté qu'il eut pour moi dans une occasion bien légère, mais que je n'oubliai jamais.

Cet abbé Raynal est certainement un ami chaud. J'en eus la preuve à-peu-près au temps dont je parle, envers le même G.... avec lequel il étoit très-étroitement lié. G....., après avoir vu quelque temps de bonne amitié Mlle.

Digitized by Google

F.., s'aviſa tout d'un coup d'en devenir éperdument amoureux & de vouloir ſupplanter C.....c. La belle ſe piquant de conſtance, éconduiſit ce nouveau prétendant. Celui-ci prit l'affaire au tragique & s'aviſa d'en vouloir mourir. Il tomba tout ſubitement dans la plus étrange maladie dont jamais peut-être on ait ouï parler. Il paſſoit les jours & les nuits dans une continuelle léthargie, les yeux bien ouverts, le pouls bien battant, mais ſans parler, ſans manger, ſans bouger, paroiſſant quelquefois entendre, mais ne répondant jamais, pas même par ſigne; & du reſte ſans agitation, ſans douleur, ſans fièvre, & reſtant là comme s'il eût été mort. L'abbé Raynal & moi nous partageâmes ſa garde: l'abbé plus robuſte & mieux portant, y paſſoit les nuits, moi les jours, ſans le quitter jamais enſemble, & l'un ne partoit jamais que l'autre ne fut arrivé. Le comte de F..... allarmé, lui amena Senac, qui, après l'avoir bien examiné, dit que ce ne ſeroit rien, & n'ordonna rien. Mon effroi pour mon ami me fit obſerver avec ſoin la contenance du mé-

Digitized by Google

decin, & je le vis fourire en fortant. Cependant le malade reſta pluſieurs jours immobile, ſans prendre ni bouillon ni quoique ce fût que des ceriſes confites que je lui mettois de temps en temps ſur la langue, & qu'il avaloit fort bien. Un beau matin il ſe leva, s'habilla & reprit ſon train de vie ordinaire, ſans que jamais il m'ait reparlé, ni, que je ſache, à l'abbé Raynal, ni à perſonne de cette ſingulière léthargie, ni des ſoins que nous lui avions rendus, tandis qu'elle avoit duré.

Cette aventure ne laiſſa pas de faire du bruit, & c'eut été réellement une anecdote merveilleuſe que la cruauté d'une fille d'opéra eut fait mourir un homme de déſeſpoir. Cette belle paſſion mit G.... à la mode; bientôt il paſſa pour un prodige d'amour, d'amitié, d'attachement de toute eſpèce. Cette opinion le fit rechercher & fêter dans le grand monde, & par-là l'éloigna de moi, qui jamais n'avois été pour lui qu'un pis-aller. Je le vis prêt à m'échapper tout-à-fait; car tous les ſentimens vifs dont il faiſoit parade étoient ceux qu'avec moins

Digitized by Google

de bruit j'avois pour lui. J'étois bien aise qu'il réussit dans le monde, mais je n'aurois pas voulu que ce fût en oubliant son ami. Je lui dis un jour : G...., vous me négligez, je vous le pardonne; quand la première ivresse des succès bruyans aura fait son effet & que vous sentirez le vide, j'espère que vous reviendrez à moi, & vous me retrouverez toujours : quant à présent ne vous gênez point ; je vous laisse libre & je vous attends. Il me dit que j'avois raison, s'arrangea en conséquence, & se mit si bien à son aise que je ne le vis plus qu'avec nos amis communs.

Notre principal point de réunion, avant qu'il fût aussi lié avec Mde. D'.....y, qu'il le fût dans la suite, étoit la maison du baron d'H.....k. Ce dit baron étoit un fils de parvenu, qui jouissoit d'une assez grande fortune dont il usoit noblement, recevant chez lui des gens de lettres & de mérite, & par son savoir & ses lumières, tenant bien sa place au milieu d'eux. Lié depuis longtemps avec Diderot, il m'avoit recherché par son entremise, même avant que

Digitized by Google

mon nom fût connu. Une répugnance naturelle m'empêcha long-temps de répondre à ſes avances. Un jour qu'il m'en demanda la raiſon, je lui dis: Vous êtes trop riche. Il s'obſtina, & vainquit enfin. Mon plus grand malheur fut toujours de ne pouvoir réſiſter aux careſſes: je ne me ſuis jamais bien trouvé d'y avoir cédé.

Une autre connoiſſance qui devint amitié, ſitôt que j'eus un titre pour y prétendre, fut celle de M. Duclos. Il y avoit pluſieurs années que je l'avois vu pour la première fois à la C.....e chez Mde. D'.....y, avec laquelle il étoit très-bien. Nous ne fîmes que dîner enſemble, il repartit le même jour. Mais nous causâmes quelques momens après le dîné. Mde. D'.....y lui avoit parlé de moi & de mon opéra des Muſes galantes. Duclos, doué de trop grands talens pour ne pas aimer ceux qui en avoient, s'étoit prévenu pour moi, m'avoit invité à l'aller voir. Malgré mon ancien penchant, renforcé par la connoiſſance, ma timidité, ma pareſſe me retinrent tant que je n'eus aucun paſſe-port auprès de

Digitized by Google

lui que sa complaisance : mais encouragé par mon premier succès & par ses éloges qui me revinrent, je fus le voir, il vint me voir ; & ainsi commencèrent entre nous des liaisons qui me le rendront toujours cher, & à qui je dois de savoir, outre le témoignagne de mon propre cœur, que la droiture & la probité peuvent s'allier quelquefois avec la culture des lettres.

Beaucoup d'autres liaisons moins solides, & dont je ne fais pas ici mention, furent l'effet de mes premiers succès, & durèrent jusqu'à ce que la curiosité fût satisfaite. J'étois un homme sitôt vu qu'il n'y avoit rien à voir de nouveau dès le lendemain. Une femme, cependant, qui me rechercha dans ce temps-là, tint plus solidement que toutes les autres : ce fut Mde. la marquise de Créqui, nièce de M. le bailli de Froulay, ambassadeur de Malte, dont le frère avoit précédé de M. M..... dans l'ambassade de Venise, & que j'avois été voir à mon retour de ce pays-là. Mde. de Créqui m'écrivit ; j'allai chez elle : elle me prit en amitié. J'y dînois quelque-

Digitized by Google

fois ; j'y vis plusieurs gens de lettres, & entr'autres M. S...., l'auteur de Spartacus, de Barnevelt, &c. devenu depuis lors mon implacable ennemi, sans que j'en puisse imaginer d'autre cause, sinon que je porte le nom d'un homme que son père a bien cruellement persécuté.

On voit que pour un copiste qui devoit être occupé de son métier du matin jusqu'au soir, j'avois bien des distractions qui ne rendoient pas ma journée fort lucrative, & qui m'empêchoient d'être assez attentif à ce que je faisois, pour le bien faire ; aussi perdois-je à effacer ou gratter mes fautes ou à recommencer ma feuille, plus de la moitié du temps qu'on me laissoit. Cette importunité me rendoit de jour en jour Paris plus insupportable, & me faisoit rechercher la campagne avec ardeur. J'allai plusieurs fois passer quelques jours à Marcoussis, dont Mde. le Vasseur connoissoit le vicaire, chez lequel nous nous arrangions tous, de façon qu'il ne s'en trouvoit pas mal. G.... y vint une fois avec nous (*). Le vicaire avoit de

(*) Puisque j'ai négligé de raconter ici une petite la

la voix, chantoit bien, & quoiqu'il ne sût pas la musique, il apprenoit sa partie avec beaucoup de facilité & de précision. Nous y passions le temps à chanter les trios que j'avois composés à C.....x. J'y en fis deux ou trois nouveaux sur des paroles que G.... & le vicaire bâtissoient tant bien que mal. Je ne puis m'empêcher de regretter ces trios faits & chantés dans des momens de bien pure joie, & que j'ai laissés à Wootton avec toute ma musique. Mlle. Davenport en a peut-être déjà fait des papillottes; mais ils méritoient d'être conservés, & sont pour la plupart d'un très-bon contre-point. Ce fut après quelqu'un de ces petits voyages où j'avois le plaisir de voir la tante à son aise, bien gaie, & où je m'égayois fort aussi, que j'écrivis au vicaire fort rapidement & fort mal une épître en vers qu'on trouvera parmi mes papiers.

mais mémorable aventure, que j'eus là avec ledit M. G...., un matin que nous devions aller dîner à la fontaine de St. Vandrille, je n'y reviendrai pas; mais en y repensant dans la suite, j'en ai conclu qu'il convoit dès-lors au fond de son cœur, le complot qu'il a exécuté depuis avec un si prodigieux succès.

Digitized by Google

J'avois, plus près de Paris, une autre station fort de mon goût, chez M. Mussard, mon compatriote, mon parent & mon ami, qui s'étoit fait à Passy une retraite charmante, où j'ai coulé de bien paisibles momens. M. Mussard étoit un joailler, homme de bon sens, qui, après avoir acquis dans son commerce une fortune honnête, & avoir marié sa fille unique à M. de Valmalette, fils d'un agent-de-change, & maître d'hôtel du roi, prit le sage parti de quitter sur ses vieux jours le négoce & les affaires, & de mettre un intervalle de repos & de jouissance entre les tracas de la vie & la mort. Le bon-homme Mussard, vrai philosophe de pratique, vivoit sans souci dans une maison très-agréable, qu'il s'étoit bâtie & dans un très-joli jardin, qu'il avoit bâti de ses mains. En fouillant à fond de cuve les terrasses de ce jardin, il trouva des coquillages fossiles, & il en trouva en si grande quantité que son imagination exaltée ne vit plus que coquilles dans la nature, & qu'il crut enfin tout de bon que l'univers n'étoit que coquilles, débris de coquilles, & que

Digitized by Google

la terre entière n'étoit que du cron. Toujours occupé de cet objet & de ſes ſingulières découvertes, il s'échauffa ſi bien ſur ces idées, qu'elles ſe ſeroient enfin tournées dans ſa tête en ſyſtême, c'eſt-à-dire, en folie, ſi très-heureuſement pour ſa raiſon, mais bien malheureuſement pour ſes amis auxquels il étoit cher, & qui trouvoient chez lui l'aſyle le plus agréable, la mort ne fut venu le leur enlever par la plus étrange & cruelle maladie. C'étoit une tumeur dans l'eſtomac, toujours croiſſante, qui l'empêchoit de manger, ſans que, durant très-long-temps, on en trouvât la cauſe, & qui finit, après pluſieurs années de ſouffrances, par le faire mourir de faim. Je ne puis me rappeler ſans des ſerremens de cœur les derniers temps de ce pauvre & digne homme, qui nous recevant encore avec tant de plaiſir, Lenieps & moi, les ſeuls amis que le ſpectacle des maux qu'il ſouffroit n'écarta pas de lui juſqu'à ſa dernière heure; qui, dis-je, étoit réduit à dévorer des yeux les repas qu'il nous faiſoit ſervir, ſans pouvoir preſque humer quelques gouttes

Digitized by Google

d'un thé bien léger, qu'il falloit rejeter un moment après. Mais avant ces temps de douleurs, combien j'en ai passé chez lui d'agréables avec les amis d'élite qu'il s'étoit faits! A leur tête, je mets l'abbé Prévôt, homme très-aimable & très-simple, dont le cœur vivifioit ses écrits, dignes de l'immortalité, & qui n'avoit rien dans l'humeur ni dans sa société du sombre coloris qu'il donnoit à ses ouvrages; le médecin Procope, petit Esope à bonnes fortunes; Boulanger, le célèbre auteur posthume du despotisme oriental, & qui, je crois, étendoit les systêmes de Mussard sur la durée du monde. En femmes, Mde. D...., nièce de V....., qui, n'étant alors qu'une bonnne femme, ne faisoit pas encore du bel esprit; Mde. Vanloo, non pas belle assurément, mais charmante, qui chantoit comme un ange; Mde. de Valmalette elle-même, qui chantoit aussi, & qui, quoique fort maigre, eut été fort aimable, si elle en eût moins eu la prétention. Telle étoit à-peu-près la société de M. Mussard, qui m'auroit assez plu, si son tête-à-tête avec sa conchyliomanie ne m'avoit plu davantage,

Digitized by Google

& je puis dire que pendant plus de six mois j'ai travaillé à son cabinet avec autant de plaisir que lui-même.

Il y avoit long-temps qu'il prétendoit que pour mon état les eaux de Passy me seroient salutaires, & qu'il m'exhortoit à les venir prendre chez lui. Pour me tirer un peu de l'urbaine cohue, je me rendis à la fin, & je fus passer à Passy huit à dix jours, qui me firent plus de bien, parce que j'étois à la campagne, que parce que j'y prenois les eaux. Muffard jouoit du violoncelle, & aimoit passionnément la musique italienne. Un soir nous en parlâmes beaucoup avant que de nous coucher, & surtout des *opere buffe* que nous avions vues l'un & l'autre en Italie, & dont nous étions tous deux transportés. La nuit ne dormant pas, j'allai rêver comment ou pourroit faire pour donner en France l'idée d'un drame de ce genre; car les amours de Ragonde n'y ressembloient point du tout. Le matin en me promenant & prenant les eaux, je fis quelques manières de vers très à la hâte; & j'y adaptai des chants qui me vinrent

Digitized by Google

en les faisant. Je barbouillai le tout dans une espèce de sallon voûté qui étoit au haut du jardin, & au thé je ne pus m'empêcher de montrer ces airs à Mussard & à Mlle. Du Vernois sa gouvernante, qui étoit en vérité une très-bonne & aimable fille. Les trois morceaux que j'avois esquissés étoient le premier monologue : *J'ai perdu mon serviteur* ; l'air du Devin : *l'Amour croît s'il s'inquiète* ; & le dernier duo : *A jamais, Colin, je t'engage*, &c. J'imaginois si peu que cela valut la peine d'être suivi, que, sans les applaudissemens & les encouragemens de l'un & de l'autre, j'allois jeter au feu mes chiffons & n'y plus penser, comme j'ai fait tant de fois pour des choses du moins aussi bonnes : mais ils m'excitèrent si bien, qu'en six jours mon drame fut écrit à quelques vers près, & toute ma musique esquissée, tellement que je n'eus plus à faire à Paris qu'un peu de récitatif & tout le rempliſſage, & j'achevai le tout avec une telle rapidité, qu'en trois semaines mes scènes furent mises au net & en état d'être représentées. Il n'y manquoit que le di-

Digitized by Google

vertissement, qui ne fut fait que long-temps après.

Echauffé de la composition de cet ouvrage, j'avois une grande passion de l'entendre, & j'aurois donné tout au monde pour le voir représenter à ma fantaisie, à portes fermées, comme on dit que Lulli fit une fois jouer Armide pour lui seul. Comme il ne m'étoit pas possible d'avoir ce plaisir qu'avec le public, il falloit nécessairement pour jouir de ma pièce la faire passer à l'opéra. Malheureusement elle étoit dans un genre absolument neuf, auquel les oreilles n'étoient point accoutumées, & d'ailleurs, le mauvais succès des Muses galantes, me faisoit prévoir celui du Devin, si je le présentois sous mon nom. Duclos me tira de peine, & se chargea de faire essayer l'ouvrage en laissant ignorer l'auteur. Pour ne pas me déceler, je ne me trouvai point à cette répétition, & les *petits violons* (*) qui la dirigèrent ne furent

(*) C'est ainsi qu'on appeloit Rebel & Francœur, qui s'étoient fait connoître dès leur jeunesse en allant ensemble jouer du violon dans les maisons.

Digitized by Google

eux-mêmes quel en étoit l'auteur, qu'après qu'une acclamation générale eut atteſté la bonté de l'ouvrage. Tous ceux qui l'entendirent en étoient enchantés, au point que dès le lendemain dans toutes les ſociétés on ne parloit d'autre choſe. M. de Cury, intendant des Menus, qui avoit aſſiſté à la répétition, demanda l'ouvrage pour être donné à la cour. Duclos qui ſavoit mes intentions, jugeant que je ſerois moins le maître de ma pièce à la cour qu'à Paris, la refuſa. Cury la réclama d'autorité, Duclos tint bon, & le débat entr'eux devint ſi vif, qu'un jour à l'opéra ils alloient ſortir enſemble, ſi on ne les eût ſéparés. On voulut s'adreſſer à moi; je renvoyai la déciſion de la choſe à M. Duclos. Il fallut retourner à lui. M. le duc d'Aumont s'en mêla. Duclos crut enfin devoir céder à l'autorité, & la pièce fut donnée pour être jouée à Fontainebleau.

La partie à laquelle je m'étois le plus attaché & où je m'éloignois le plus de la route commune, étoit le récitatif. Le mien étoit accentué d'une façon toute nouvelle & marchoit avec le débit de la

Digitized by Google

parole. On n'osa laisser cette horrible innovation, l'on craignoit qu'elle ne révoltât les oreilles moutonnières. Je consentis que Francueil & Jelyotte fissent un autre récitatif, mais je ne voulus pas m'en mêler.

Quand tout fut prêt & le jour fixé pour la représentation, l'on me proposa le voyage de Fontainebleau, pour voir au moins la dernière répétition. J'y fus avec Mlle. F.., G....., & je crois l'abbé Raynal, dans une voiture de la cour. La répétition fut passable; j'en fus plus content que je ne m'y étois attendu. L'orchestre étoit nombreux, composé de ceux de l'opéra & de la musique du roi. Jelyotte faisoit Colin, Mlle. Fel Colette, Cuvillier le Devin; les chœurs étoient ceux de l'opéra. Je dis peu de chose; c'étoit Jelyotte qui avoit tout dirigé; je ne voulus pas contrôler ce qu'il avoit fait, & malgré mon ton romain, j'étois honteux comme un écolier au milieu de tout ce monde.

Le lendemain, jour de la représentation, j'allai déjeûner au café du grand commun. Il y avoit-là beaucoup de

Digitized by Google

monde. On parloit de la répétition de la veille, & de la difficulté qu'il y avoit d'y entrer. Un officier qui étoit-là, dit qu'il y étoit entré ſans peine, conta au long ce qui s'y étoit paſſé, dépeignit l'auteur, rapporta ce qu'il avoit fait, ce qu'il avoit dit; mais ce qui m'émerveilla de ce récit aſſez long, fait avec autant d'aſſurance que de ſimplicité, fut qu'il ne s'y trouva pas un ſeul mot de vrai. Il m'étoit très-clair que celui qui parloit ſi ſavamment de cette répétition, n'y avoit point été, puiſqu'il avoit devant les yeux ſans le connoître, cet auteur qu'il diſoit avoir tant vu. Ce qu'il y eut de plus ſingulier dans cette ſcène fut l'effet qu'elle fit ſur moi. Cet homme étoit d'un certain âge; il n'avoit point l'air ni le ton fat & avantageux; ſa phyſionomie annonçoit un homme de mérite, ſa croix de St. Louis annonçoit un ancien officier. Il m'intéreſſoit malgré ſon impudence & malgré moi: tandis qu'il débitoit ſes menſonges, je rougiſſois, je baiſſois les yeux, j'étois ſur les épines; je cherchois quelquefois en moi-même s'il n'y auroit pas moyen de le croire

Digitized by Google

dans l'erreur & de bonne foi. Enfin tremblant que quelqu'un ne me reconnût & ne lui en fît l'affront, je me hâtai d'achever mon chocolat sans rien dire, & baissant la tête en passant devant lui, je sortis le plutôt qu'il me fut possible, tandis que les assistans péroroient sur sa relation. Je m'apperçus dans la rue que j'étois en sueur, & je suis sûr que si quelqu'un m'eût reconnu & nommé avant ma sortie, on m'auroit vu la honte & l'embarras d'un coupable, par le seul sentiment de la peine que ce pauvre homme auroit à souffrir si son mensonge étoit reconnu.

Me voici dans un de ces momens critiques de ma vie où il est difficile de ne faire que narrer, parce qu'il est presqu'impossible que la narration même ne porte empreinte de censure ou d'apologie. J'essayerai toutefois de rapporter comment & sur quels motifs je me conduisis, sans y ajouter ni louanges ni blâme.

J'étois ce jour-là dans le même équipage négligé qui m'étoit ordinaire; grande barbe, & perruque assez mal peignée.

Digitized by Google

Prenant ce défaut de décence pour un acte de courage, j'entrai de cette façon dans la même salle où devoient arriver peu de temps après le roi, la reine, la famille royale & toute la cour. J'allai m'établir dans la loge où me conduisit M. de Cury, & qui étoit la sienne. C'étoit une grande loge sur le théâtre, vis-à-vis une petite loge plus élevée, où se place le roi avec Mde. de Pompadour. Environné de dames & seul d'homme sur le devant de la loge, je ne pouvois douter qu'on ne m'eût mis là précisément pour être en vue. Quand on eut allumé, me voyant dans cet équipage au milieu de gens tous excessivement parés, je commençai d'être mal à mon aise; je me demandai si j'étois à ma place? si j'y étois mis convenablement? & après quelques minutes d'inquiétude, je me répondis: oui, avec une intrépidité qui venoit peut-être plus de l'impossibilité de m'en dédire, que de la force de mes raisons. Je me dis: je suis à ma place, puisque je vois jouer ma pièce, que j'y suis invité, que je ne l'ai faite que pour cela, & qu'après tout,

Digitized by Google

personne n'a plus de droit que moi-même à jouir du fruit de mon travail & de mes talens. Je suis mis à mon ordinaire, ni mieux ni pis ; si je recommence à m'asservir à l'opinion dans quelque chose, m'y voilà bientôt asservi derechef en tout. Pour être toujours moi-même, je ne dois rougir en quelque lieu que ce soit d'être mis selon l'état que j'ai choisi ; mon extérieur est simple & négligé, mais non crasseux, ni mal-propre ; la barbe ne l'est point en elle-même, puisque c'est la nature qui nous la donne, & que selon les temps & les modes elle est quelquefois un ornement. On me trouvera ridicule, impertinent ; eh que m'importe ! je dois savoir endurer le ridicule & le blâme, pourvu qu'ils ne soient pas mérités. Après ce petit soliloque je me raffermis si bien que j'aurois été intrépide si j'eusse eu besoin de l'être. Mais soit effet de la présence du maître, soit naturelle disposition des cœurs, je n'apperçus rien que d'obligeant & d'honnête dans la curiosité dont j'étois l'objet. J'en fus touché jusqu'à recommencer d'être inquiet sur moi-même & sur le sort de

Digitized by Google

ma pièce, craignant d'effacer des préjugés si favorables, qui sembloient ne chercher qu'à m'applaudir. J'étois armé contre leur raillerie ; mais leur air caressant, auquel je ne m'étois pas attendu, me subjugua si bien que je tremblois comme un enfant quand on commença.

J'eus bientôt de quoi me rassurer. La pièce fut très-mal jouée quant aux acteurs, mais bien chantée & bien exécutée quant à la musique. Dès la première scène, qui véritablement est d'une naïveté touchante, j'entendis s'élever dans les loges un murmure de surprise & d'applaudissement, jusqu'alors inoui dans ce genre de pièces. La fermentation croissante alla bientôt au point d'être sensible dans toute l'assemblée, & pour parler à la Montesquieu, d'augmenter son effet par son effet même. A la scène des deux petites bonnes gens, cet effet fut à son comble. On ne claque point devant le roi ; cela fit qu'on entendit tout ; la pièce & l'auteur y gagnèrent. J'entendis autour de moi un chuchotement de femmes qui me sembloient belles comme des anges, & qui s'entre-

Digitized by Google

disoient à demi-voix : cela est charmant, cela est ravissant ; il n'y a pas un son là qui ne parle au cœur. Le plaisir de donner de l'émotion à tant d'aimables personnes m'émut moi-même jusqu'aux larmes, & je ne les put contenir au premier duo, en remarquant que je n'étois pas seul à pleurer. J'eus un moment de retour sur moi-même, en me rappelant le concert de M. de Treitorens. Cette reminiscence eut l'effet de l'esclave qui tenoit la couronne sur la tête des triomphateurs, mais elle fut courte, & je me livrai bientôt pleinement & sans distraction au plaisir de savourer ma gloire. Je suis pourtant sûr qu'en ce moment la volupté du sexe y entroit beaucoup plus que la vanité d'auteur, & surement s'il n'y eût eu là que des hommes, je n'aurois pas été dévoré comme je l'étois sans cesse du désir de recueillir de mes lèvres, les délicieuses larmes que je faisois couler. J'ai vu des pièces exciter de plus vifs transports d'admiration, mais jamais une ivresse aussi pleine, aussi douce, aussi touchante régner dans tout un spectacle, & surtout à la cour, un jour de

Digitized by Google

première représentation. Ceux qui ont vu celle-là doivent s'en souvenir; car l'effet en fut unique.

Le même soir M. le duc d'Aumont me fit dire de me trouver au château le lendemain sur les onze heures, & qu'il me présenteroit au roi. M. de Cury qui me fit ce message, ajouta qu'on croyoit qu'il s'agissoit d'une pension, & que le roi vouloit me l'annoncer lui-même. Croira-t-on que la nuit qui suivit une aussi brillante journée fut une nuit d'angoisse & de perplexité pour moi? Ma première idée, après celle de cette présentation, se porta sur un fréquent besoin de sortir qui m'avoit fait beaucoup souffrir le soir même au spectacle; & qui pouvoit me tourmenter le lendemain quand je serois dans la gallerie ou dans les appartemens du roi parmi tous ces grands, attendant le passage de sa Majesté. Cette infirmité étoit la principale cause qui me tenoit écarté des cercles, & qui m'empêchoit d'aller m'enfermer chez des femmes. L'idée seule de l'état où ce besoin pouvoit me mettre, étoit capable de me le donner au point de

Digitized by Google

m'en trouver mal, à moins d'un esclandre auquel j'aurois préféré la mort. Il n'y a que les gens qui connoissent cet état qui puissent juger de l'effroi d'en courir le risque.

Je me figurois ensuite devant le roi, présenté à sa Majesté, qui daignoit s'arrêter & m'adresser la parole. C'étoit-là qu'il falloit de la justesse & de la présence d'esprit pour répondre. Ma maudite timidité qui me trouble devant le moindre inconnu; m'auroit-elle quitté devant le roi de France, où m'auroit-elle permis de bien choisir à l'instant ce qu'il falloit dire? Je voulois, sans quitter l'air & le ton sévère que j'avois pris, me montrer sensible à l'honneur que me faisoit un si grand monarque. Il falloit envelopper quelque grande & utile vérité dans une louange belle & méritée. Pour prépater d'avance une réponse heureuse, il auroit fallu prévoir juste ce qu'il pourroit me dire, & j'étois sûr après cela de ne pas retrouver en sa présence un mot de ce que j'aurois médité. Que deviendrois-je en ce moment & sous les yeux de toute la cour, s'il alloit m'é-

Digitized by Google

chapper dans mon trouble quelqu'une de mes balourdises ordinaires ? Ce danger m'allarma, m'effraya, me fit frémir au point de me déterminer, à tout risque, à ne m'y pas exposer.

Je perdois, il est vrai, la pension qui m'étoit offerte en quelque sorte ; mais je m'exemptois aussi du joug qu'elle m'eut imposé. Adieu la vérité, la liberté, le courage. Comment oser désormais parler d'indépendance & de désintéressement ? Il ne falloit plus que flatter ou me taire en recevant cette pension ; encore qui m'assuroit qu'elle me seroit payée ? Que de pas à faire, que de gens à solliciter ! Il m'en coûteroit plus de soins, & bien plus désagréables, pour la conserver que pour m'en passer. Je crus donc en y renonçant prendre un parti très-conséquent à mes principes, & sacrifier l'apparence à la réalité. Je dis ma résolution à G.... qui n'y opposa rien. Aux autres j'alléguai ma santé, & je partis le matin même.

Mon départ fit du bruit, & fut généralement blâmé. Mes raisons ne pouvoient être senties par tout le monde,

Digitized by Google

m'accuſer d'un ſot orgueil étoit bien plutôt fait, & contentoit mieux la jalouſie de quiconque ſentoit en lui-même qu'il ne ſe ſeroit pas conduit ainſi. Le lendemain Jelyotte m'écrivit un billet où il me détailla les ſuccès de ma pièce & l'engouement où le roi lui-même en étoit. Toute la journée, me marquoit-il, Sa Majeſté ne ceſſe de chanter, avec la voix la plus fauſſe de ſon royaume : *J'ai perdu mon ſerviteur ; j'ai perdu tout mon bonheur.* Il ajoutoit que dans la quinzaine on devoit donner une ſeconde repréſentation du Devin, qui conſtatoit aux yeux de tout le public le plein ſuccès de la première.

Deux jours après, comme j'entrois le ſoir ſur les neuf heures chez Mde. D'.....y, où j'allois ſouper, je me vis croiſé par un fiacre à la porte. Quelqu'un qui étoit dans ce fiacre me fit ſigne d'y monter ; j'y monte : c'étoit Diderot. Il me parla de la penſion avec un feu que, ſur pareil ſujet, je n'aurois pas attendu d'un philoſophe. Il ne me fit pas un crime de n'avoir pas voulu être préſenté au roi, mais il m'en fit un terrible de mon

Digitized by Google

indifférence pour la pension. Il me dit que si j'étois désintéressé pour mon compte, il ne m'étoit pas permis de l'être pour celui de Mde. le Vasseur & de sa fille; que je leur devois de n'omettre aucun moyen possible & honnête de leur donner du pain; & comme on ne pouvoit pas dire après tout que j'eusse refusé cette pension, il soutint que puisqu'on avoit paru disposé à me l'accorder, je devois la solliciter & l'obtenir à quelque prix que ce fût. Quoique je fusse touché de son zèle, je ne pus goûter ses maximes, & nous eûmes à ce sujet une dispute très-vive, la première que j'aie eue avec lui; & nous n'en avons jamais eu que de cette espèce, lui me prescrivant ce qu'il prétendoit que je devois faire, & moi m'en défendant, parce que je croyois ne le devoir pas.

Il étoit tard quand nous nous quittâmes. Je voulus le mener souper chez Mde. D'.....y, il ne le voulut point; & quelqu'effort que le désir d'unir tous ceux que j'aime, m'ait fait faire en divers temps pour l'engager à la voir, jusqu'à la mener à sa porte, qu'il nous tint fer-

Digitized by Google

mée, il s'en eſt toujours défendu, ne parlant d'elle qu'en termes très-mépriſans. Ce ne fut qu'après ma brouillerie avec elle & avec lui, qu'ils ſe lièrent, & qu'il commença d'en parler avec honneur.

Depuis lors Diderot & G..... ſemblèrent prendre à tâche d'aliéner de moi les gouverneuſes, leur faiſant entendre que ſi elles n'étoient pas plus à leur aiſe, c'étoit mauvaiſe volonté de ma part, & qu'elles ne feroient jamais rien avec moi. Ils tâchoient de les engager à me quitter, leur promettant un regrat de ſel, un bureau à tabac, & je ne ſais quoi encore, par le crédit de Mde. D'....y. Ils voulurent même entraîner Duclos, ainſi que d'H.....k, dans leur ligue, mais le premier s'y refuſa toujours. J'eus alors quelque vent de tout ce manège; mais je ne l'appris bien diſtinctement que long-temps après, & j'eus ſouvent à déplorer le zèle aveugle & peu diſcret de mes amis, qui cherchant à me réduire, incommodé comme j'étois, à la plus triſte ſolitude, travailloient dans leur idée à me rendre heu-

Digitized by Google

reux par les moyens les plus propres en effet à me rendre misérable.

Le carnaval suivant 1753, le Devin fut joué à Paris, & j'eus le temps, dans cet intervalle, d'en faire l'ouverture & le divertissement. Ce divertissement, tel qu'il est gravé, devoit être en action d'un bout à l'autre, & dans un sujet suivi, qui, selon moi, fournissoit des tableaux très-agréables. Mais quand je proposai cette idée a l'opéra, on ne m'entendit seulement pas, & il fallut coudre des chants & des danses à l'ordinaire: cela fit que ce divertissement, quoique plein d'idées charmantes, qui ne déparent point les scènes, réussit très-médiocrement. J'ôtai le récitatif de Jelyotte, & je rétablis le mien, tel que je l'avois fait d'abord & qu'il est gravé; & ce récitatif, un peu francisé, je l'avoue, c'est-à-dire, traîné par les acteurs, loin de choquer personne, n'a pas moins réussi que les airs, & a paru, même au public, tout aussi bien fait pour le moins. Je dédiai ma pièce à M. Duclos qui l'avoit protégée, & je déclarai que ce seroit ma seule dédicace. J'en ai pour-

Digitized by Google

tant fait une seconde avec son consentement ; mais il a dû se tenir encore plus honoré de cette exception que si je n'en avois fait aucune.

J'ai sur cette pièce beaucoup d'anecdotes sur lesquelles des choses plus importantes à dire ne me laissent pas le loisir de m'étendre ici. J'y reviendrai peut-être un jour dans le supplément. Je n'en saurois pourtant omettre une qui peut avoir trait à tout ce qui suit. Je visitois un jour dans le cabinet du baron d'H.....k sa musique ; après en avoir parcouru de beaucoup d'espèces, il me dit en me montrant un recueil de pièces de clavecin : voilà des pièces qui ont été composées pour moi ; elles sont pleines de goût, bien chantantes, personne ne les connoît ni ne les verra que moi seul. Vous en devriez choisir quelqu'une pour l'insérer dans votre divertissement. Ayant dans la tête des sujets d'airs & de symphonies, beaucoup plus que je n'en pouvois employer, je me souciois très-peu des siens. Cependant il me pressa tant, que par complaisance je choisis une pastorelle que j'abrégeai, &

Digitized by Google

que je mis en trio pour l'entrée des compagnes de Colette. Quelques mois après & tandis qu'on représentoit le Devin, entrant un jour chez G...., je trouvai du monde autour de son clavecin, d'où il se leva brusquement à mon arrivée. En regardant machinalement sur son pupitre, j'y vis ce même recueil du baron d'H.....k ouvert précisément à cette même pièce qu'il m'avoit pressée de prendre, en m'assurant qu'elle ne sortiroit jamais de ses mains. Quelque temps après je vis encore ce même recueil ouvert sur le clavecin de M. D'.....y, un jour qu'il y avoit musique chez lui. G.... ni personne ne m'a jamais parlé de cet air, & je n'en parle ici moi-même que parce qu'il se répandit quelque temps après un bruit, que je n'étois pas l'auteur du Devin du village. Comme je ne fus jamais un grand croque-note, je suis persuadé que sans mon dictionnaire de musique, on auroit dit à la fin que je ne la savois pas. (*)

(*) Je ne prévoyois guère encore qu'on le diroit enfin, malgré le dictionnaire.

Quelque

Digitized by Google

Quelque temps avant qu'on donnât le Devin du village, il étoit arrivé à Paris des bouffons italiens qu'on fit jouer sur le théâtre de l'opéra, sans prévoir l'effet qu'ils y alloient faire. Quoiqu'ils fussent détestables & que l'orchestre, alors très-ignorant, estropiât à plaisir les pièces qu'ils donnèrent, elles ne laissèrent pas de faire à l'opéra françois un tort qu'il n'a jamais réparé. La comparaison de ces deux musiques, entendues le même jour sur le même théâtre, déboucha les oreilles françoises; il n'y eut personne qui pût endurer la traînerie de leur musique après l'accent vif & marqué de l'italienne; sitôt que les bouffons avoient fini, tout s'en alloit. On fut forcé de changer l'ordre & de mettre les bouffons à la fin. On donnoit Églé, Pigmalion, le Sylphe; rien ne tenoit. Le seul Devin du village soutint la comparaison, & plut encore après la *Serva Padrona*. Quand je composai mon Intermède, j'avois l'esprit rempli de ceux-là; ce furent eux qui m'en donnèrent l'idée, & j'étois bien éloigné de prévoir qu'on les passeroit en revue à côté de

Digitized by Google

lui. Si j'eusse été un pillard, que de vols seroient alors devenus manifestes, & combien on eut pris soin de les faire sentir! Mais rien; on a eu beau faire, on n'a pas trouvé dans ma musique la moindre réminiscence d'aucune autre, & tous mes chants comparés aux prétendus originaux, se sont trouvés aussi neufs que le caractère de musique que j'avois créé. Si l'on eut mis Mondonville ou Rameau à pareille épreuve, ils n'en seroient sortis qu'en lambeaux.

Les bouffons firent à la musique italienne des sectateurs très-ardens. Tout Paris se divisa en deux partis plus échauffés que s'il se fût agi d'une affaire d'état ou de religion. L'un, plus puissant, plus nombreux, composé des grands, des riches & des femmes, soutenoit la musique françoise; l'autre, plus vif, plus fier, plus enthousiaste, étoit composé des vrais connoisseurs, des gens à talens, des hommes de génie. Son petit pelotton se rassembloit à l'opéra sous la loge de la reine. L'autre parti rempliſſoit le reste du parterre & de la salle; mais son foyer principal étoit sous la loge du roi. Voilà

Digitized by Google

d'où vinrent ces noms de partis célèbres dans ce temps-là, de *Coin du roi* & de *Coin de la reine*. La dispute en s'animant produisit des brochures. Le Coin du roi voulut plaisanter; il fut moqué par le *Petit Prophète*; il voulut se mêler de raisonner; il fut écrasé par la *Lettre sur la musique françoise*. Ces deux petits écrits, l'un de G.... & l'autre de moi, sont les seuls qui survivent à cette querelle; tous les autres sont déjà morts.

Mais le Petit Prophète, qu'on s'obstina long-temps à m'attribuer malgré moi, fut pris en plaisanterie, & ne fit pas la moindre peine à son auteur; au lieu que la Lettre sur la musique fut prise au sérieux, & souleva contre moi toute la nation, qui se crut offensée dans sa musique. La description de l'incroyable effet de cette brochure seroit digne de la plume de Tacite. C'étoit le temps de la grande querelle du parlement & du clergé. Le parlement venoit d'être exilé; la fermentation étoit au comble: tout menaçoit d'un prochain soulèvement. La brochure parut; à l'instant toutes les autres querelles furent oubliées: on ne

Digitized by Google

songea qu'au péril de la musique françoise, & il n'y eut plus de soulèvement que contre moi. Il fut tel que la nation n'en est jamais bien revenue. A la cour on ne balançoit qu'entre la Bastille & l'exil, & la lettre-de-cachet alloit être expédiée, si M. de Voyer n'en eut fait sentir le ridicule. Quand on lira que cette brochure a peut-être empêché une révolution dans l'état, on croira rêver. C'est pourtant une vérité bien réelle que tout Paris peut encore attester, puisqu'il n'y a pas aujourd'hui plus de quinze ans de cette singulière anecdote.

Si l'on n'attenta pas à ma liberté, l'on ne m'épargna pas du moins les insultes; ma vie même fut en danger. L'orchestre de l'opéra fit l'honnête complot de m'assassiner quand j'en sortirois. On me le dit; je n'en fus que plus assidu à l'opéra; & je ne fus que long-temps après que M. Ancelet, officier des mousquetaires, qui avoit de l'amitié pour moi, avoit détourné l'effet du complot, en me faisant escorter à mon insçu à la sortie du spectacle. La ville venoit d'avoir la direction de l'opéra. Le premier ex-

Digitized by Google

ploit du prévôt des marchands fut de me faire ôter mes entrées, & cela de la façon la plus malhonnête qu'il fut poſſible; c'eſt-à-dire, en me les faiſant refuſer publiquement à mon paſſage; de ſorte que je fus obligé de prendre un billet d'amphithéâtre pour n'avoir pas l'affront de m'en retourner ce jour-là. L'injuſtice étoit d'autant plus criante que le ſeul prix que j'avois mis à ma pièce, en la leur cédant, étoit mes entrées à perpétuité: car, quoique ce fût un droit pour tous les auteurs, & que j'euſſe ce droit à double titre, je ne laiſſai pas de le ſtipuler expreſſément en préſence de M. Duclos. Il eſt vrai qu'on m'envoya pour mes honoraires, par le caiſſier de l'opéra, cinquante louis que je n'avois pas demandés; mais outre que ces cinquante louis ne faiſoient pas même la ſomme qui me revenoit dans les règles, ce paiement n'avoit rien de commun avec le droit d'entrées formellement ſtipulé, & qui en étoit entièrement indépendant. Il y avoit dans ce procédé une telle complication d'iniquité & de brutalité, que le public, alors dans ſa plus

Digitized by Google

grande animosité contre moi, ne laissa pas d'en être unanimement choqué, & tel qui m'avoit insulté la veille crioit le lendemain tout haut dans la salle qu'il étoit honteux d'ôter ainsi les entrées à un auteur qui les avoit si bien méritées, & qui pouvoit même les réclamer pour deux. Tant est juste le proverbe italien *qu' ogn' un ama la giustizia in casa d' altrui.*

Je n'avois là-dessus qu'un parti à prendre; c'étoit de réclamer mon ouvrage, puisqu'on m'en ôtoit le prix convenu. J'écrivis pour cet effet à M. d'A....., qui avoit le département de l'opéra, & je joignis à ma lettre un mémoire qui étoit sans replique, & qui demeura sans réponse & sans effet, ainsi que ma lettre. Le silence de cet homme injuste me resta sur le cœur, & ne contribua pas à augmenter l'estime très-médiocre que j'eus toujours pour son caractère & pour ses talens. C'est ainsi qu'on a gardé ma pièce à l'opéra en me frustrant du prix pour lequel je l'avois cédée. Du foible au fort ce seroit voler, du fort au foible c'est seulement s'approprier le bien d'autrui.

Digitized by Google

Quant au produit pécuniaire de cet ouvrage, quoiqu'il ne m'ait pas rapporté le quart de ce qu'il auroit rapporté dans les mains d'un autre, il ne laissa pas d'être assez grand pour me mettre en état de subsister plusieurs années, & suppléer à la copie qui alloit toujours assez mal. J'eus cent louis du roi, cinquante de Mde. de Pompadour pour la représentation de Bellevue, où elle fit elle-même le rôle de Colin, cinquante de l'opéra, & cinq cent francs de Pissot pour la gravure; ensorte que cet intermède, qui ne me coûta jamais que cinq ou six semaines de travail, me rapporta presque autant d'argent, malgré mon malheur & ma balourdise, que m'en a depuis rapporté l'Emile, qui m'avoit coûté vingt ans de méditation & trois ans de travail: mais je payai bien l'aisance pécuniaire où me mit cette pièce par les chagrins infinis qu'elle m'attira. Elle fut le germe des secrètes jalousies qui n'ont éclaté que long-temps après. Depuis son succès, je ne remarquai plus ni dans G...., ni dans Diderot, ni dans presque aucun des gens de lettres de ma connoissance cette cor-

Digitized by Google

dialité, cette franchiſe, ce plaiſir de me voir que j'avois cru trouver en eux juſqu'alors. Dès que je paroiſſois chez le baron, la converſation ceſſoit d'être générale. On ſe raſſembloit par petits pelotons, on ſe chuchotoit à l'oreille, & je reſtois ſeul ſans ſavoir avec qui parler. J'endurai long-temps ce choquant abandon, & voyant que Mde. d'H.....k, qui étoit douce & aimable, me recevoit toujours bien, je ſupportois les groſſiéretés de ſon mari tant qu'elles furent ſupportables. Mais un jour il m'entreprit ſans ſujet, ſans prétexte, & avec une telle brutalité devant Diderot, qui ne dit pas un mot, & devant Margency, qui m'a dit ſouvent depuis lors avoir admiré la douceur & la modération de mes réponſes, qu'enfin chaſſé de chez lui par ce traitement indigne, j'en ſortis réſolu de n'y plus rentrer. Cela ne m'empêcha pas de parler toujours honorablement de lui & de ſa maiſon; tandis qu'il ne s'exprimoit jamais ſur mon compte qu'en termes outrageans, mépriſans, ſans me déſigner autrement que par ce *petit cuiſtre*, & ſans pouvoir cependant arti-

Digitized by Google

culer aucun tort d'aucune espèce que j'aie eu jamais avec lui ni avec personne à laquelle il prit intérêt. Voilà comment il finit par vérifier mes prédictions & mes craintes. Pour moi, je crois que mesdits amis m'auroient pardonné de faire des livres, & d'excellens livres, parce que cette gloire ne leur étoit pas étrangère, mais qu'ils ne purent me pardonner d'avoir fait un opéra, ni les succès brillans qu'eut cet ouvrage, parce qu'aucun d'eux n'étoit en état de courir la même carrière, ni d'aspirer aux mêmes honneurs. Duclos seul, au-dessus de cette jalousie, parut même augmenter d'amitié pour moi, & m'introduisit chez Mlle. Quinault, où je trouvai autant d'attentions, d'honnêtetés, de caresses, que j'avois peu trouvé tout cela chez M. d'H.....k.

Tandis qu'on jouoit le Devin du village à l'opéra, il étoit aussi question de son auteur à la comédie françoise, mais un peu moins heureusement. N'ayant pu dans sept ou huit ans faire jouer mon Narcisse aux italiens, je m'étois dégoûté de ce théâtre, par le mauvais jeu des

Digitized by Google

acteurs dans le françois, & j'aurois bien voulu avoir fait paſſer ma pièce aux françois plutôt que chez eux. Je parlai de ce délir au comédien La Noue, avec lequel j'avois fait connoiſſance, & qui, comme on ſait, étoit homme de mérite & auteur. Narciſſe lui plut, il ſe chargea de le faire jouer anonyme, & en attendant, il me procura les entrées, qui me furent d'un grand agrément; car j'ai toujours préféré le théâtre françois aux deux autres. La pièce fut reçue avec applaudiſſement, & repréſentée ſans qu'on en nommât l'auteur; mais j'ai lieu de croire que les comédiens & bien d'autres ne l'ignoroient pas. Les demoiſelles Gauſſin & Grandval jouoient les rôles d'amoureuſes, & quoique l'intelligence du tout fût manquée à mon avis, on ne pouvoit pas appeler cela une pièce abſolument mal jouée. Toutefois je fus ſurpris & touché de l'indulgence du public, qui eut la patience de l'entendre tranquillement d'un bout à l'autre, & d'en ſouffrir même une ſeconde repréſentation, ſans donner le moindre ſigne d'impatience. Pour moi, je m'ennuyai

Digitized by Google

tellement à la première, que je ne pus tenir jusqu'à la fin, & sortant du spectacle j'entrai au café de Procope où je trouvai Boissi & quelques autres, qui probablement s'étoient ennuyés comme moi. Là je dis hautement mon *peccavi*, m'avouant humblement ou fièrement l'auteur de la pièce, & en parlant comme tout le monde en pensoit. Cet aveu public de l'auteur d'une mauvaise pièce qui tombe, fut fort admiré, & me parut très-peu pénible. J'y trouvai même un dédommagement d'amour-propre dans le courage avec lequel il fut fait, & je crois qu'il y eut en cette occasion plus d'orgueil à parler, qu'il n'y auroit eu de sotte honte à se taire. Cependant, comme il étoit sûr que la pièce, quoique glacée à la représentation, soutenoit la lecture, je la fis imprimer, & dans la préface qui est un de mes bons écrits, je commençai de mettre à découvert mes principes un peu plus que je n'avois fait jusqu'alors.

J'eus bientôt occasion de les développer tout-à-fait dans un ouvrage de plus grande importance; car ce fut, je

Digitized by Google

penſe, en cette année 1753 que parut le Programme de l'académie de Dijon ſur l'origine de l'inégalité parmi les hommes. Frappé de cette grande queſtion, je fus ſurpris que cette académie eût oſé la propoſer; mais puiſqu'elle avoit eu ce courage, je pouvois bien avoir celui de la traiter, & je l'entrepris.

Pour méditer à mon aiſe ce grand ſujet, je fis à St. Germain un voyage de ſept ou huit jours avec Thérèſe, notre hôteſſe, qui étoit une bonne femme, & une de ſes amies. Je compte cette promenade pour une des plus agréables de ma vie. Il faiſoit très-beau; ces bonnes femmes ſe chargèrent des ſoins & de la dépenſe; Thérèſe s'amuſoit avec elles, & moi, ſans ſouci de rien, je venois m'égayer ſans gêne aux heures des repas. Tout le reſte du jour, enfoncé dans la forêt, j'y cherchois, j'y trouvois l'image des premiers temps, dont je traçois fièrement l'hiſtoire; je faiſois main-baſſe ſur les petits menſonges des hommes; j'oſois dévoiler à nud leur nature, ſuivre le progrès du temps & des choſes qui l'ont défigurée, & comparant l'homme

Digitized by Google

de l'homme avec l'homme naturel, leur montrer dans son perfectionnement prétendu la véritable source de ses misères. Mon ame exaltée par ces contemplations sublimes, s'élevoit auprès de la divinité, & voyant de-là mes semblables suivre dans l'aveugle route de leurs préjugés, celle de leurs erreurs, de leurs malheurs, de leurs crimes, je leur criois d'une foible voix qu'ils ne pouvoient entendre : insensés, qui vous plaignez sans cesse de la nature, apprenez que tous vos maux vous viennent de vous !

De ces méditations résulta le discours sur l'inégalité, ouvrage qui fut plus du goût de Diderot que tous mes autres écrits, & pour lequel ses conseils me furent le plus utiles, (*) mais qui ne

(*) Dans le temps que j'écrivois ceci, je n'avois encore aucun soupçon du grand complot de Diderot & de G..... ; sans quoi j'aurois aisément reconnu combien le premier abusoit de ma confiance, pour donner à mes écrits ce ton dur & cet air noir qu'ils n'eurent plus quand il cessa de me diriger. Le morceau du Philosophe qui s'argumente en se bouchant les oreilles pour s'endurcir aux plaintes d'un malheureux, est de sa façon, & il m'en avoit fourni d'autres plus forts encore que je ne pus me résoudre à employer. Mais attribuant cette humeur noire à celle

Digitized by Google

trouva dans toute l'Europe que peu de lecteurs qui l'entendissent, & aucun de ceux-là qui voulût en parler. Il avoit été fait pour concourir au prix, je l'envoyai donc, mais sûr d'avance qu'il ne l'auroit pas, & sachant bien que ce n'est pas pour des pièces de cette étoffe que sont fondés les prix des académies.

Cette promenade & cette occupation firent du bien à mon humeur & à ma santé. Il y avoit déjà plusieurs années que, tourmenté de mon mal, je m'étois livré tout-à-fait aux médecins, qui, sans l'alléger avoient épuisé mes forces & détruit mon tempérament. Au retour de St. Germain je me trouvai plus de forces & me sentis beaucoup mieux. Je suivis cette indication, & résolu de guérir ou mourir sans médecins & sans remèdes, je leur dis adieu pour jamais, & je me mis à vivre au jour la journée, restant coi quand je ne pouvois aller, & marchant sitôt que j'en avois la force. Le train de Paris parmi les gens à pré-

que lui avoit donné le donjon de Vincennes, & dont on retrouve dans son Clairval une assez forte dose, il ne me vint jamais à l'esprit d'y soupçonner la moindre méchanceté.

Digitized by Google

tentions étoit si peu de mon goût; les cabales des gens de lettres, leurs honteuses querelles, leur peu de bonne foi dans leurs livres, leurs airs tranchans dans le monde m'étoient si odieux, si antipathiques; je trouvois si peu de douceur, d'ouverture de cœur, de franchise dans le commerce même de mes amis, que rebuté de cette vie tumultueuse, je commençois à soupirer ardemment après le séjour de la campagne, & ne voyant pas que mon métier me permît de m'y établir, j'y courois du moins passer les heures que j'avois de libres. Pendant plusieurs mois, d'abord après mon dîné, j'allois me promener seul au bois de Boulogne, méditant des sujets d'ouvrages, & je ne revenois qu'à la nuit.

G.....t avec lequel j'étois alors extrêmement lié, se voyant obligé d'aller à Genève pour son emploi, me proposa ce voyage, j'y consentis. Je n'étois pas assez bien pour me passer des soins de la gouverneuse : il fut décidé qu'elle feroit du voyage, que sa mère garderoit la maison, & tous nos arrangemens pris, nous partîmes tous trois ensemble le premier Juin 1754.

Digitized by Google

Je dois noter ce voyage comme l'époque de la première expérience, qui juſqu'à l'âge de quarante-deux ans que j'avois alors, ait porté atteinte au naturel pleinement confiant avec lequel j'étois né, & auquel je m'étois toujours livré ſans réſerve & ſans inconvénient. Nous avions un caroſſe bourgeois qui nous menoit avec les mêmes chevaux à très-petites journées. Je deſcendois & marchois ſouvent à pied. A peine étions-nous à la moitié de notre route, que Thérèſe marqua la plus grande répugnance à reſter ſeule dans la voiture avec G.....t, & que quand, malgré ſes prières, je voulois deſcendre, elle deſcendoit & marchoit auſſi. Je la grondai long-temps de ce caprice & même je m'y oppoſai tout-à-fait, juſqu'à-ce qu'elle ſe vît forcée enfin à m'en déclarer la cauſe. Je crus rêver, je tombai des nues quand j'appris que mon ami M. de G.....t, âgé de plus de ſoixante ans, podagre, impotent, uſé de plaiſirs & de jouiſſances, travailloit depuis notre départ à corrompre une perſonne qui

Digitized by Google

n'étoit plus ni belle ni jeune, qui appartenoit à son ami, & cela par les moyens les plus bas, les plus honteux, jusqu'à lui présenter sa bourse, jusqu'à tenter de l'émouvoir par la lecture d'un livre abominable, & par la vue des figures infâmes dont il étoit plein. Thérèse indignée lui lança une fois son vilain livre par la portière, & j'appris que le premier jour une violente migraine m'ayant fait aller coucher sans souper, il avoit employé tout le temps de ce tête-à-tête à des tentatives & des manœuvres plus dignes d'un satyre ou d'un bouc que d'un honnête-homme, auquel j'avois confié ma compagne & moi-même. Quelle surprise ! quel serrement de cœur tout nouveau pour moi ! Moi, qui jusqu'alors avois cru l'amitié inséparable de tous les sentimens aimables & nobles qui font tout son charme, pour la première fois de ma vie je me vois forcé de l'allier au dédain, & d'ôter ma confiance & mon estime à un homme que j'aime & dont je me crois aimé ! Le malheureux me cachoit sa turpitude ; pour ne pas exposer Thérèse, je me vis forcé

Digitized by Google

de lui cacher mon mépris, & de receler au fond de mon cœur des sentimens qu'il ne devoit pas connoître. Douce & sainte illusion de l'amitié ! G.....t leva le premier ton voile à mes yeux. Que de mains cruelles l'ont empêché depuis lors de retomber !

A Lyon, je quittai G.....t pour prendre ma route par la Savoie, ne pouvant me résoudre à passer derechef si près de maman sans la revoir. Je la revis.... dans quel état, mon Dieu ! quel avilissement ! que lui restoit-il de sa vertu première ? Etoit-ce la même Mde. de Warens, jadis si brillante, à qui le curé Ponteverre m'avoit adressé ? Que mon cœur fut navré ! Je ne vis plus pour elle d'autre ressource que de se dépayser. Je lui réitérai vivement & vainement les instances que je lui avois faites plusieurs fois dans mes lettres, de venir vivre paisiblement avec moi, qui voulois consacrer mes jours & ceux de Thérèse à rendre les siens heureux. Attachée à sa pension, dont, cependant, quoiqu'exactement payée, elle ne tiroit rien depuis long-temps, elle ne m'écouta pas. Je

Digitized by Google

lui fis encore quelque légère part de ma bourse, bien moins que je n'aurois dû, bien moins que je n'aurois fait si je n'eusse été parfaitement sûr qu'elle n'en profiteroit pas d'un sou. Durant mon séjour à Genève, elle fit un voyage en Chablais, & vint me voir à Grange-canal. Elle manquoit d'argent pour achever son voyage; je n'avois pas sur moi ce qu'il falloit pour cela; je le lui envoyai une heure après par Thérèse. Pauvre maman! Que je dise encore ce trait de son cœur. Il ne lui restoit pour dernier bijou qu'une petite bague. Elle l'ôta de son doigt pour la mettre à celui de Thérèse, qui la remit à l'instant au sien en baisant cette noble main qu'elle arrosa de ses pleurs. Ah! c'étoit alors le moment d'acquitter ma dette! Il falloit tout quitter pour la suivre, m'attacher à elle jusqu'à sa dernière heure, & partager son sort quel qu'il fût. Je n'en fis rien. Distrait par un autre attachement, je sentis relâcher le mien pour elle, faute d'espoir de pouvoir le lui rendre utile. Je gémis sur elle, & ne la suivis pas. De tous les remords que j'ai sentis en

Digitized by Google

ma vie, voilà le plus vif & le plus permanent. Je méritai par-là les châtimens terribles qui depuis lors n'ont cessé de m'accabler; puissent-ils avoir expié mon ingratitude! Elle fut dans ma conduite, mais elle a trop déchiré mon cœur pour que jamais ce cœur ait été celui d'un ingrat.

Avant mon départ de Paris j'avois esquissé la dédicace de mon discours sur l'inégalité. Je l'achevai à Chambéry, & la datai du même lieu, jugeant qu'il étoit mieux, pour éviter toute chicane, de ne la dater ni de France, ni de Genève. Arrivé dans cette ville, je me livrai à l'enthousiasme républicain qui m'y avoit amené. Cet enthousiasme augmenta par l'accueil que j'y reçus. Fêté, caressé dans tous les états, je me livrai tout entier au zèle patriotique, & honteux d'être exclu de mes droits de citoyen par la profession d'un autre culte que celui de mes pères, je résolus de reprendre ouvertement ce dernier. Je pensois que l'Evangile étant le même pour tous les Chrétiens, & le fond du dogme n'étant différent qu'en ce qu'on se mêloit d'ex-

Digitized by Google

pliquer ce qu'on ne pouvoit entendre, il appartenoit en chaque pays au ſeul ſouverain de fixer & le culte & ce dogme inintelligible, & qu'il étoit par conſéquent du devoir du citoyen d'admettre le dogme & de ſuivre le culte preſcrit par la loi. La fréquentation des Encyclopédiſtes, loin d'ébranler ma foi, l'avoit affermie par mon averſion naturelle pour la diſpute & pour les partis. L'étude de l'homme & de l'univers m'avoit montré partout les cauſes finales & l'intelligence qui les dirigeoit. La lecture de la bible, & ſurtout de l'évangile, à laquelle je m'appliquois depuis quelques années, m'avoit fait mépriſer les baſſes & ſottes interprétations que donnoient à Jéſus-Chriſt les gens les moins dignes de l'entendre. En un mot, la philoſophie, en m'attachant à l'eſſentiel de la religion, m'avoit détaché de ce fatras de petites formules dont les hommes l'ont offuſquée. Jugeant qu'il n'y avoit pas pour un homme raiſonnable, deux manières d'être Chrétien, je jugeois auſſi que tout ce qui eſt forme & diſcipline étoit dans chaque pays du reſſort des

Digitized by Google

lois. De ce principe si sensé, si social, si pacifique, & qui m'a attiré de si cruelles persécutions, il s'ensuivoit que voulant être citoyen, je devois être protestant & rentrer dans le culte établi dans mon pays. Je m'y déterminai; je me soumis même aux instructions du pasteur de la paroisse où je logeois, laquelle étoit hors de la ville. Je désirai seulement de n'être pas obligé de paroître en consistoire. L'édit ecclésiastique, cependant, y étoit formel; on voulut bien y déroger en ma faveur, & l'on nomma une commission de cinq ou six membres pour recevoir en particulier ma profession de foi. Malheureusement, le ministre Perdriau, homme aimable & doux, avec qui j'étois lié, s'avisa de me dire qu'on se réjouissoit de m'entendre parler dans cette petite assemblée. Cette attente m'effraya si fort, qu'ayant étudié jour & nuit pendant trois semaines un petit discours que j'avois préparé, je me troublai lorsqu'il fallut le réciter, au point de n'en pouvoir pas dire un seul mot, & je fis dans cette conférence le rôle du plus sot écolier.

Digitized by Google

Les commissaires parloient pour moi, je répondois bêtement *oui* & *non*: ensuite je fus admis à la communion & réintégré dans mes droits de citoyen: je fus inscrit comme tel dans le rôle des gardes que payent les seuls citoyens & bourgeois, & j'assistai à un conseil-général *extraordinaire* pour recevoir le serment du syndic Mussard. Je fus si touché des bontés que me témoignèrent en cette occasion le conseil, le consistoire, & des procédés obligeans & honnêtes de tous les magistrats, ministres & citoyens que, pressé par le bon-homme De Luc qui m'obsédoit sans cesse, & encore plus par mon propre penchant, je ne songeai à retourner à Paris que pour dissoudre mon ménage, mettre en règle mes petites affaires, placer Mde. le Vasseur & son mari, ou pourvoir à leur subsistance, & revenir avec Thérèse m'établir à Genève pour le reste de mes jours.

Cette résolution prise, je fis trève aux affaires sérieuses pour m'amuser avec mes amis jusqu'au temps de mon départ. De tous ces amusemens celui qui me plut davantage fut une promenade

Digitized by Google

autour du lac que je fis en bateau avec De Luc père, sa bru, ses deux fils, & ma Thérèse. Nous mîmes sept jours à cette tournée par le plus beau temps du monde. J'en gardai le vif souvenir des sites qui m'avoient frappé à l'autre extrémité du lac, & dont je fis la description quelques années après dans la nouvelle Héloïse.

Les principales liaisons que je fis à Genève, outre les De Luc dont j'ai parlé, furent le jeune V.... que j'avois déjà connu à Paris & dont j'augurois mieux alors que je n'ai fait dans la suite; M. Perdriau, alors pasteur de campagne, aujourd'hui professeur de belles-lettres, dont la société pleine de douceur & d'aménité me sera toujours regrettable, quoiqu'il ait cru du bel air de se détacher de moi; M. Jalabert, alors professeur de physique, depuis conseiller & syndic, auquel je lus mon discours sur l'inégalité (mais non pas la dédicace) & qui en parut transporté; le professeur Lullin avec lequel jusqu'à sa mort je suis resté en correspondance, & qui m'avoit même chargé d'emplettes de

Digitized by Google

de livres pour la bibliothéque; le professeur V....., qui me tourna le dos comme tout le monde, après que je lui eus donné des preuves d'attachement & de confiance qui l'auroient dû toucher, si un t..... pouvoit être touché de quelque chose; C..... commis & successeur de Gauffecourt qu'il voulut supplanter, & qui bientôt fut supplanté lui-même; M..... de M..... ancien ami de mon père & qui s'étoit aussi montré le mien, mais qui, après avoir jadis bien mérité de la patrie, s'étant fait auteur dramatique & prétendant au Deux-cent, changea de maximes & devint ridicule avant sa mort. Mais celui de tous dont j'attendis d'avantage, fut M....., jeune homme de la plus grande espérance par ses talens, par son esprit plein de feu, que j'ai toujours aimé, quoique sa conduite à mon égard ait été souvent équivoque, & qu'il ait des liaisons avec mes plus cruels ennemis, mais qu'avec tout cela je ne puis m'empêcher de regarder encore comme appelé à être un jour le défenseur de ma mémoire, & le vengeur de son ami.

Digitized by Google

Au milieu de ces dissipations je ne perdis ni le goût, ni l'habitude de mes promenades solitaires, & j'en faisois souvent d'assez grandes sur les bords du lac, durant lesquelles ma tête accoutumée au travail, ne demeuroit pas oisive. Je digérois le plan déjà formé de mes institutions politiques, dont j'aurai bientôt à parler; je méditois une histoire du Valais, un plan de tragédie en prose, dont le sujet, qui n'étoit pas moins que Lucrèce, ne m'ôtoit pas l'espoir d'attirer les rieurs, quoique j'osasse laisser paroître encore cette infortunée, quand elle ne le peut plus sur aucun théâtre françois. Je m'essayois en même temps sur Tacite, & je traduisis le premier livre de son histoire qu'on trouvera parmi mes papiers.

Après quatre mois de séjour à Genève, je retournai au mois d'Octobre à Paris, & j'évitai de passer par Lyon pour ne pas me retrouver en route avec G.....t, Comme il entroit dans mes arrangemens de ne revenir à Genève que le printemps suivant, je repris pendant l'hiver mes habitudes & mes occupations,

Digitized by Google

dont la principale fut de voir les épreuves de mon discours sur l'inégalité, que je faisois imprimer en Hollande par le libraire Rey, dont je venois de faire la connoissance à Genève. Comme cet ouvrage étoit dédié à la République, & que cette dédicace pouvoit ne pas plaire au Conseil, je voulois attendre l'effet qu'elle feroit à Genève avant que d'y retourner. Cet effet ne me fut pas favorable, & cette dédicace que le plus pur patriotisme m'avoit dictée, ne fit que m'attirer des ennemis dans le conseil, & des jaloux dans la bourgeoisie. M. Chouet, alors premier syndic, m'écrivit une lettre honnête, mais froide, qu'on trouvera dans mes recueils. Je reçus des particuliers, entr'autres de De Luc & de Jalabert, quelques complimens, & ce fut-là tout: je ne vis point qu'aucun Genevois me fut un vrai gré du zèle de cœur qu'on sentoit dans cet ouvrage. Cette indifférence scandalisa tous ceux qui la remarquèrent. Je me souviens que dînant un jour à Clichy chez Mde. D.. .n avec C.....n résident de la république & avec M. de Mairan, celui-ci

Digitized by Google

dit en pleine table que le Conseil me devoit un présent & des honneurs publics pour cet ouvrage, & qu'il se déshonoroit s'il y manquoit. C.....n qui étoit un petit homme noir & méchant, n'osa rien répondre en ma présence, mais il fit une grimace effroyable qui fit sourire Mde. D...n. Le seul avantage que me procura cet ouvrage, outre celui d'avoir satisfait mon cœur, fut le titre de citoyen qui me fut donné par mes amis, puis par le public à leur exemple, & que j'ai perdu dans la suite pour l'avoir trop bien mérité.

Ce mauvais succès ne m'auroit pourtant pas détourné d'exécuter ma retraite à Genève, si des motifs plus puissans sur mon cœur n'y avoient concouru. M. D'.....y voulant ajouter une aîle qui manquoit au château de la C.....e, faisoit une dépense immense pour l'achever. Etant allé voir un jour avec Mde. D'.....y ces ouvrages, nous poussâmes notre promenade un quart de lieue plus loin jusqu'au réservoir des eaux du parc qui touchoit la forêt de Montmorency, & où étoit un joli potager avec une

Digitized by Google

petite loge fort délabrée qu'on appeloit l'Hermitage. Ce lieu solitaire & très-agréable m'avoit frappé quand je le vis pour la première fois avant mon voyage de Genève. Il m'étoit échappé de dire dans mon transport : Ah, Madame, quelle habitation délicieuse ! voilà un asyle tout fait pour moi. Mde. D'.....y ne releva pas beaucoup mon discours ; mais à ce second voyage, je fus tout surpris de trouver au lieu de la vieille masure, une petite maison presqu'entièrement neuve, fort bien distribuée & très-logeable pour un petit ménage de trois personnes. Mde. D'.....y avoit fait faire cet ouvrage en silence & à très-peu de frais, en détachant quelques matériaux & quelques ouvriers de ceux du château. Au second voyage elle me dit en voyant ma surprise : mon ours, voilà votre asyle ; c'est vous qui l'avez choisi ; c'est l'amitié qui vous l'offre ; j'espère qu'elle vous ôtera la cruelle idée de vous éloigner de moi. Je ne crois pas avoir été de mes jours plus vivement, plus délicieusement ému ; je mouillai de pleurs la main bienfaisante de

Digitized by Google

mon amie, & ſi je ne fus pas vaincu dès cet inſtant même, je fus extrêmement ébranlé. Mde. D'.....y qui ne vouloit pas en avoir le démenti, devint ſi preſſante, employa tant de moyens, tant de gens pour me circonvenir, juſqu'à gagner pour cela Mde. le Vaſſeur & ſa fille, qu'enfin elle triompha de mes réſolutions. Renonçant au ſéjour de ma patrie, je réſolus, je promis d'habiter l'Hermitage, & en attendant que le bâtiment fut ſec, elle prit ſoin d'en préparer les meubles, enſorte que tout fut prêt pour y entrer le printemps ſuivant.

Une choſe qui aida beaucoup à me déterminer fut l'établiſſement de Voltaire auprès de Genève; je compris que cet homme y feroit révolution, que j'irois retrouver dans ma patrie le ton, les airs, les mœurs qui me chaſſoient de Paris; qu'il me faudroit batailler ſans ceſſe, & que je n'aurois d'autre choix dans ma conduite, que celui d'être un pédant inſupportable, ou un lâche & mauvais citoyen. La lettre que Voltaire m'écrivit ſur mon dernier ouvrage me donna lieu d'inſinuer mes craintes dans

Digitized by Google

ma réponse ; l'effet qu'elle produisit les confirma. Dès-lors je tins Genève perdue, & je ne me trompai pas. J'aurois dû peut-être faire tête à l'orage, si je m'en étois senti le talent. Mais qu'eussai-je fait seul, timide & parlant très-mal, contre un homme arrogant, opulent, étayé du crédit des grands, d'une brillante faconde (*), & déjà l'idole des femmes & des jeunes gens? Je craignis d'exposer inutilement au péril mon courage ; je n'écoutai que mon naturel paisible, que mon amour du repos, qui, s'il me trompa, me trompe encore aujourd'hui sur le même article. En me retirant à Genève j'aurois pu m'épargner de grands malheurs à moi-même ; mais je doute qu'avec tout mon zèle ardent & patriotique, j'eusse fait rien de grand & d'utile pour mon pays.

T..... qui dans le même temps à-peu-près fut s'établir à Genève, vint quelque temps après à Paris, & en emporta des trésors. A son arrivée il me vint voir avec le chevalier de Jaucourt. Mde.

(*) Vieux mot qui signifie éloquence. *Note de l'Editeur.*

Digitized by Google

D'.....y souhaitoit fort de le consulter en particulier, mais la presse n'étoit pas facile à percer. Elle eut recours à moi. J'engageai T..... à l'aller voir. Ils commencèrent ainsi sous mes auspices des liaisons qu'ils resserrèrent ensuite à mes dépens. Telle a toujours été ma destinée: sitôt que j'ai rapproché l'un de l'autre deux amis que j'avois séparément, ils n'ont jamais manqué de s'unir contre moi. Quoique dans le complot que formoient dès-lors les T.....s ..... leur patrie, ils dussent tous me haïr mortellement, le D. ....r pourtant continua long-temps à me témoigner de la bienveillance. Il m'écrivit même après son retour à Genève pour m'y proposer la place de bibliothécaire honoraire. Mais mon parti étoit pris, & cette offre ne m'ébranla pas.

Je retournois dans ce temps-là chez M. d'H.....k. L'occasion en avoit été la mort de sa femme, arrivée, ainsi que celle de Mde. F.....l, durant mon séjour à Genève. Diderot, en me la marquant, me parla de la profonde affliction du mari. Sa douleur émut mon cœur. Je

Digitized by Google

regrettois vivement moi-même cette aimable femme. J'écrivis sur ce sujet à M. d'H.....k. Ce triste événement me fit oublier tous ses torts, & lorsque je fus de retour de Genève, & qu'il fut de retour lui-même d'un tour de France, qu'il avoit fait pour se distraire, avec G...., & d'autres amis, j'allai le voir, & je continuai jusqu'à mon départ pour l'Hermitage. Quand on fut dans sa coterie que Mde. D'.....y, qu'il ne voyoit point encore, m'y préparoit un logement, les sarcasmes tombèrent sur moi comme la grêle, fondés sur ce qu'ayant besoin de l'encens & des amusemens de la ville, je ne soutiendrois pas la solitude seulement quinze jours. Sentant en moi ce qu'il en étoit, je laissai dire & j'allai mon train. M. d'H.....k ne laissa pas de m'être utile (*) pour placer le

(*) Voici un exemple des tours que me joue ma mémoire. Long-temps après avoir écrit ceci, je viens d'apprendre en causant avec ma femme de son vieux bon-homme de père, que ce ne fut point M. d'H.....k, mais M. de Chenonceaux, alors un des administrateurs de l'Hôtel-Dieu, qui le fit placer. J'en avois si totalement perdu l'idée, & j'avois celle de M. d'H.....k si présente, que j'aurois juré pour ce dernier.

Digitized by Google

vieux bon-homme le Vaſſeur qui avoit plus de quatre-vingt ans, & dont ſa femme, qui s'en ſentoit ſurchargée, ne ceſſoit de me prier de la débarraſſer. Il fut mis dans une maiſon de charité où l'âge & le regret de ſe voir loin de ſa famille, le mirent au tombeau preſque en arrivant. Sa femme & ſes autres enfans le regrettèrent peu. Mais Thérèſe, qui l'aimoit tendrement, n'a jamais pu ſe conſoler de ſa perte, & d'avoir ſouffert que ſi près de ſon terme, il allât loin d'elle achever ſes jours.

J'eus à-peu-près dans le même temps une viſite à laquelle je ne m'attendois guères, quoique ce fut une bien ancienne connoiſſance. Je parle de mon ami Venture, qui vint me ſurprendre un beau matin lorſque je ne penſois à rien moins. Un autre homme étoit avec lui. Qu'il me parut changé! Au lieu de ſes anciennes grâces, je ne lui trouvai plus qu'un air crapuleux, qui m'empêcha de m'épanouir avec lui. Ou mes yeux n'étoient plus les mêmes, ou la débauche avoit abruti ſon eſprit, ou tout ſon premier éclat tenoit à celui de

Digitized by Google

la jeuneſſe qu'il n'avoit plus. Je le vis preſque avec indifférence, & nous nous ſéparâmes aſſez froidement. Mais quand il fut parti, le ſouvenir de nos anciennes liaiſons me rappela ſi vivement celui de mes jeunes ans, ſi doucement, ſi ſagement conſacrés à cette femme angelique, qui maintenant n'étoit guères moins changée que lui, les petites anecdotes de cet heureux temps, la romaneſque journée de *Toune*, paſſée avec tant d'innocence & de joüiſſance entre ces deux charmantes filles, dont une main baiſée avoit été l'unique faveur, & qui, malgré cela, m'avoit laiſſé des regrets ſi vifs, ſi touchans, ſi durables, tous ces raviſſans délires d'un jeune cœur, que j'avois ſentis alors dans toute leur force, & dont je croyois le temps paſſé pour jamais : toutes ces tendres réminiſcences me firent verſer des larmes ſur ma jeuneſſe écoulée & ſur ſes tranſports déſormais perdus pour moi. Ah ! combien j'en aurois verſé ſur leur retour tardif & funeſte, ſi j'avois prévu les maux qu'il m'alloit coûter!

Avant de quitter Paris j'eus pendant

Digitized by Google

l'hiver qui précéda ma retraite un plaisir bien selon mon cœur, & que je goûtai dans toute sa pureté. Palissot, académicien de Nancy, connu par quelques drames, venoit d'en donner un à Luneville devant le roi de Pologne. Il crut apparemment faire sa cour, en jouant dans ce drame un homme qui avoit osé se mesurer avec le roi la plume à la main. Stanislas, qui étoit généreux & qui n'aimoit pas la satyre, fut indigné qu'on osât ainsi personnaliser en sa présence. M. le comte de Tressan écrivit par l'ordre de ce prince, à d'Alembert & à moi pour m'informer que l'intention de Sa Majesté étoit que le sieur Palissot fût chassé de son académie. Ma réponse fut une vive prière à M. de Tressan d'intercéder auprès du roi de Pologne pour obtenir la grâce du sieur Palissot. La grâce fut accordée, & M. de Tressan, en me le marquant au nom du roi, ajouta que ce fait seroit inscrit sur les registres de l'académie. Je repliquai que c'étoit moins accorder une grâce que perpétuer un châtiment. Enfin j'obtins à force d'instances qu'il ne seroit

Digitized by Google

fait mention de rien dans les regiſtres, & qu'il ne reſteroit aucune trace publique de cette affaire. Tout cela fut accompagné, tant de la part du roi que de celle de M. de Treſſan, de témoignages d'eſtime & de conſidération dont je fus extrêmement flatté, & je ſentis en cette occaſion que l'eſtime des hommes qui en ſont dignes eux-mêmes, produit dans l'ame un ſentiment bien plus doux & plus noble que celui de la vanité. J'ai tranſcrit dans mon recueil les lettres de M. de Treſſan avec mes réponſes, & l'on en trouvera les originaux.

Je ſens bien que ſi jamais ces mémoires parviennent à voir le jour, je perpétue ici moi-même le ſouvenir d'un fait dont je voulois effacer la trace ; mais j'en tranſmets bien d'autres malgré moi. Le grand objet de mon entrepriſe toujours préſent à mes yeux, l'indiſpenſable devoir de la remplir dans toute ſon étendue, ne m'en laiſſeront point détourner par de plus foibles conſidérations qui m'écarteroient de mon but. Dans l'étrange, dans l'unique ſituation où je

Digitized by Google

me trouve, je me dois trop à la vérité pour devoir rien de plus à autrui. Pour me bien connoître, il faut me connoître dans tous mes rapports bons & mauvais. Mes confeſſions ſont néceſſairement liées avec celles de beaucoup de gens : je fais les unes & les autres avec la même franchiſe en tout ce qui ſe rapporte à moi, ne croyant devoir à qui que ce ſoit plus de ménagemens que je n'en ai pour moi-même, & voulant toutefois en avoir beaucoup plus. Je veux être toujours juſte & vrai, dire d'autrui le bien tant qu'il me ſera poſſible, ne dire jamais que le mal qui me regarde, & qu'autant que j'y ſuis forcé. Qui eſt-ce qui, dans l'état où l'on m'a mis, a droit d'exiger de moi davantage ? Mes confeſſions ne ſont point faites pour paroître de mon vivant ni de celui des perſonnes qui y ſont péniblement intéreſſées. Si j'étois le maître de ma deſtinée & de celle de cet écrit, il ne verroit le jour qu'après ma mort & la leur. Mais les efforts que la terreur de la vérité fait faire à mes puiſſans oppreſſeurs pour en effacer les traces, me for-

Digitized by Google

cent à faire pour les conſerver tout ce que me permettent le droit le plus exact & la plus ſévère juſtice. Si ma mémoire devoit s'éteindre avec moi, plutôt que de compromettre perſonne, je ſouffrirois un opprobre injuſte & paſſager ſans murmure: mais puiſqu'enfin mon nom doit vivre, je dois tâcher de tranſmettre avec lui le ſouvenir de l'homme infortuné qui le porta, tel qu'il fut réellement, & non tel que d'injuſtes ennemis travaillent ſans relâche à le peindre.

Fin du huitième Livre.

Digitized by Google

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE NEUVIÈME.

L'IMPATIENCE d'habiter l'Hermitage ne me permit pas d'attendre le retour de la belle saison, & sitôt que mon logement fut prêt, je me hâtai de m'y rendre, aux grandes huées de la cotterie H....chique, qui prédisoit hautement que je ne supporterois pas trois mois de solitude, & qu'on me reverroit dans peu revenir avec ma courte honte vivre comme eux à Paris. Pour moi, qui depuis quinze ans hors de mon élément, me voyois prêt d'y rentrer, je ne faisois pas même attention à leurs plaisanteries. Depuis que je m'étois, malgré moi, jeté dans le monde, je n'avois cessé de regretter mes chères Charmet-

Digitized by Google

tes & la douce vie que j'y avois menée. Je me sentois fait pour la retraite & la campagne; il m'étoit impossible de vivre heureux ailleurs: à Venise, dans le train des affaires publiques, dans la dignité d'une espèce de représentation, dans l'orgueil des projets d'avancement. A Paris, dans le tourbillon de la grande société, dans la sensualité des soupers, dans l'éclat des spectacles, dans la fumée de la gloriole, toujours mes bosquets, mes ruisseaux, mes promenades solitaires, venoient par leur souvenir me distraire, me contrister, m'arracher des soupirs & des désirs. Tous les travaux auxquels j'avois pu m'assujettir, tous les projets d'ambition qui, par accès, avoient animé mon zèle, n'avoient d'autre but que d'arriver un jour à ces bienheureux loisirs champêtres, auxquels en ce moment je me flattois de toucher. Sans m'être mis dans l'honnête aisance que j'avois cru seule pouvoir m'y conduire, je jugeois par ma situation particulière être en état de m'en passer, & pouvoir arriver au même but par un chemin tout contraire. Je n'avois

Digitized by Google

pas un sou de rente, mais j'avois un nom, des talens; j'étois sobre, & je m'étois ôté les besoins les plus dispendieux, tous ceux de l'opinion. Outre cela, quoique paresseux, j'étois laborieux cependant quand je voulois l'être, & ma paresse étoit moins celle d'un fainéant que celle d'un homme indépendant, qui n'aime à travailler qu'à son heure. Mon métier de copiste de musique n'étoit ni brillant ni lucratif, mais il étoit sûr. On me savoit gré dans le monde d'avoir eu le courage de le choisir. Je pouvois compter que l'ouvrage ne me manqueroit pas, & il pouvoit me suffire pour vivre en bien travaillant. Deux mille francs qui me restoient du produit du Devin du village & de mes autres écrits, me faisoient une avance pour n'être pas à l'étroit, & plusieurs ouvrages que j'avois sur le métier, me promettoient, sans rançonner les libraires, des supplémens suffisans pour travailler à mon aise, sans m'excéder, & même en mettant à profit les loisirs de la promenade. Mon petit ménage, composé de trois personnes, qui toutes s'oc-

Digitized by Google

cupoient utilement, n'étoit pas d'un entretien fort coûteux. Enfin mes reſſources, proportionnées à mes beſoins & à mes déſirs, pouvoient raiſonnablement me promettre une vie heureuſe & durable dans celle que mon inclination m'avoit fait choiſir.

J'aurois pu me jeter tout-à-fait du côté le plus lucratif, & au lieu d'aſſervir ma plume à la copie, la dévouer entière à des écrits, qui, du vol que j'avois pris & que je me ſentois en état de ſoutenir, pouvoient me faire vivre dans l'abondance & même dans l'opulence, pour peu que j'euſſe voulu joindre des manœuvres d'auteur au ſoin de publier de bons livres. Mais je ſentois qu'écrire pour avoir du pain, eut bientôt étouffé mon génie & tué mon talent qui étoit moins dans ma plume que dans mon cœur, & né uniquement d'une façon de penſer élevée & fière, qui ſeule pouvoit le nourrir. Rien de vigoureux, rien de grand ne peut partir d'une plume toute vénale. La néceſſité, l'avidité peut-être, m'eut fait faire plus vite que bien. Si le beſoin du ſuccès ne m'eut

Digitized by Google

pas plongé dans les cabales, il m'eut fait chercher à dire moins des choses utiles & vraies que des choses qui plussent à la multitude, & d'un auteur distingué que je pouvois être, je n'aurois été qu'un barbouilleur de papier. Non, non, j'ai toujours senti que l'état d'auteur n'étoit, ne pouvoit être illustre & respectable qu'autant qu'il n'étoit pas un métier. Il est trop difficile de penser noblement quand on ne pense que pour vivre. Pour pouvoir, pour oser dire de grandes vérités, il ne faut pas dépendre de son succès. Je jetois mes livres dans le public avec la certitude d'avoir parlé pour le bien commun, sans aucun souci du reste. Si l'ouvrage étoit rebuté, tant pis pour ceux qui n'en vouloient pas profiter. Pour moi je n'avois pas besoin de leur approbation pour vivre. Mon métier pouvoit me nourrir si mes livres ne se vendoient pas, & voilà précisément ce qui les faisoit vendre.

Ce fut le 9 Août 1756 que je quittai la ville pour n'y plus habiter; car je ne compte pas pour habitation quelques courts séjours que j'ai fait depuis, tant

Digitized by Google

à Paris qu'à Londres & dans d'autres villes, mais toujours de passage, ou toujours malgré moi. Mde. D'.....y vint nous prendre tous trois dans son carosse; son fermier vint charger mon petit bagage, & je fus installé dès le même jour. Je trouvai ma petite retraite arrangée & meublée simplement, mais proprement & même avec goût. La main qui avoit donné ses soins à cet ameublement, le rendoit à mes yeux d'un prix inestimable, & je trouvois délicieux d'être l'hôte de mon amie, dans une maison de mon choix, qu'elle avoit bâtie exprès pour moi.

Quoiqu'il fit froid & qu'il y eut même encore de la neige, la terre commençoit à végéter; on voyoit des violettes & des prime-vères, les bourgeons des arbres commençoient à poindre, & la nuit même de mon arrivée fut marquée par le premier chant du rossignol, qui se fit entendre presque à ma fenêtre dans un bois qui touchoit la maison. Après un léger sommeil, oubliant à mon réveil ma transplantation je me croyois encore dans la rue Grenelle, quand tout-à-coup

Digitized by Google

ce ramage me fit treſſaillir, & je m'écriai dans mon tranſport : enfin tous mes vœux ſont accomplis ! Mon premier ſoin fut de me livrer à l'impreſſion des objets champêtres dont j'étois entouré. Au lieu de commencer à m'arranger dans mon logement, je commençai par m'arranger pour mes promenades, & il n'y eut pas un ſentier, pas un taillis, pas un boſquet, pas un réduit autour de ma demeure, que je n'euſſe parcouru dès le lendemain. Plus j'examinois cette charmante retraite, plus je la ſentois faite pour moi. Ce lieu ſolitaire plutôt que ſauvage me tranſportoit en idée au bout du monde. Il avoit de ces beautés touchantes qu'on ne trouve guère auprès des villes, & jamais en s'y trouvant tranſporté tout d'un coup, on n'eut pu ſe croire à quatre lieues de Paris.

Après quelques jours livrés à mon délire champêtre, je ſongeai à ranger mes paperaſſes & à régler mes occupations. Je deſtinai, comme j'avois toujours fait, mes matinées à la copie, & mes après-dînées à la promenade, muni de mon petit livret blanc & de mon crayon :

Digitized by Google

car n'ayant jamais pu écrire & penſer à mon aiſe que *ſub dio*, je n'étois pas tenté de changer de méthode, & je comptois bien que la forêt de Montmorenci qui étoit preſque à ma porte, ſeroit déſormais mon cabinet de travail. J'avois pluſieurs écrits commencés ; j'en fis la revue. J'étois aſſez magnifique en projets, mais dans les tracas de la ville, l'exécution juſqu'alors avoit marché lentement. J'y comptois mettre un peu plus de diligence quand j'aurois moins de diſtraction. Je crois avoir aſſez bien rempli cette attente, & pour un homme ſouvent malade, ſouvent à la C.....e, à E....y, à Eaubonne, au château de Montmorenci, ſouvent obſédé chez lui de curieux déſœuvrés, & toujours occupé la moitié de la journée à la copie, ſi l'on compte & meſure les écrits que j'ai faits dans les ſix ans que j'ai paſſés tant à l'Hermitage qu'à Montmorenci, l'on trouvera, je m'aſſure, que ſi j'ai perdu mon temps durant cet intervalle, ce n'a pas été du moins dans l'oiſiveté.

Des divers ouvrages que j'avois ſur le chantier, celui que je méditois depuis

Digitized by Google

long-temps, dont je m'occupois avec le plus de goût, auquel je voulois travailler toute ma vie, & qui devoit, selon moi, mettre le sceau à ma réputation, étoit mes *Institutions politiques*. Il y avoit treize à quatorze ans que j'en avois conçu la première idée, lorsqu'étant à Venise j'avois eu quelqu'occasion de remarquer les défauts de ce gouvernement si vanté. Depuis lors, mes vues s'étoient beaucoup étendues par l'étude historique de la morale. J'avois vu que tout tenoit radicalement à la politique, & que, de quelque façon qu'on s'y prît, aucun peuple ne seroit jamais que ce que la nature de son gouvernement le feroit être; ainsi cette grande question du meilleur gouvernement possible me paroissoit se réduire à celle-ci: Quelle est la nature de gouvernement propre à former un peuple le plus vertueux, le plus éclairé, le plus sage, le meilleur enfin, à prendre ce mot dans son plus grand sens? J'avois cru voir que cette question tenoit de bien près à cette autre-ci, si même elle en étoit différente: Quel est le gouvernement qui par sa nature se tient toujours

Digitized by Google

toujours le plus près de la loi? De-là, qu'eſt-ce que la loi? & une chaîne de queſtions de cette importance. Je voyois que tout cela me menoit à de grandes vérités, utiles au bonheur du genre-humain, mais ſurtout à celui de ma patrie, où je n'avois pas, trouvé dans le voyage que je venois d'y faire, les notions des lois & de la liberté aſſez juſtes, ni aſſez nettes à mon gré, & j'avois cru cette manière indirecte de les leur donner, la plus propre à ménager l'amour-propre de ſes membres, & à me faire pardonner d'avoir pu voir là-deſſus un peu plus loin qu'eux.

Quoiqu'il y eût déjà cinq ou ſix ans que je travaillois à cet ouvrage, il n'étoit encore guère avancé. Les livres de cette eſpèce demandent de la méditation, du loiſir, de la tranquillité. De plus, je faiſois celui-là, comme on dit, en bonne fortune, & je n'avois voulu communiquer mon projet à perſonne, pas même à Diderot. Je craignois qu'il ne parût trop hardi pour le ſiècle & le pays où j'écrivois, & que l'effroi de mes amis (*) ne

(*) C'étoit ſurtout la ſage ſévérité de Duclos qui

Digitized by Google

me gênât dans l'exécution. J'ignorois encore s'il ſeroit fait à temps; & de manière à pouvoir paroître de mon vivant. Je voulois pouvoir ſans contrainte donner à mon ſujet tout ce qu'il me demandoit; bien sûr que, n'ayant point l'humeur ſatyrique, & ne voulant jamais chercher d'application, je ſerois toujours irrépréhenſible en toute équité. Je voulois uſer pleinement, ſans doute, du droit de penſer que j'avois par ma naiſſance; mais toujours en reſpectant le gouvernement ſous lequel j'avois à vivre, ſans jamais déſobéir à ſes lois, & très-attentif à ne pas violer le droit des gens, je ne voulois pas non plus renoncer par crainte à ſes avantages.

J'avoue même qu'étranger & vivant

m'inſpiroit cette crainte: car pour Diderot, je ne ſais comment toutes mes conférences avec lui tendoient toujours à me rendre ſatyrique & mordant plus que mon naturel ne me portoit à l'être. Ce fut cela même qui me détourna de le conſulter ſur une entrepriſe où je voulois mettre uniquement toute la force du raiſonnement, ſans aucun veſtige d'humeur & de partialité. On peut juger du ton que j'avois pris dans cet ouvrage, par celui du Contrat Social qui en eſt tiré.

Digitized by Google

en France, je trouvois ma position très-favorable pour oser dire la vérité; sachant bien que continuant, comme je voulois faire, à ne rien imprimer dans l'Etat sans permission, je n'y devois compte à personne de mes maximes & de leur publication partout ailleurs. J'aurois été bien moins libre à Genève même, où, dans quelque lieu que mes livres fussent imprimés, le magistrat avoit droit d'épiloguer sur leur contenu. Cette considération avoit beaucoup contribué à me faire céder aux instances de Mde. D'.....y, & renoncer au projet d'aller m'établir à Genève. Je sentois, comme je l'ai dit dans l'Emile, qu'à moins d'être homme d'intrigues, quand on veut consacrer des livres au vrai bien de la patrie, il ne faut point les composer dans son sein.

Ce qui me faisoit trouver ma position plus heureuse, étoit la persuasion où j'étois, que le gouvernement de France, sans peut-être me voir de fort bon œil, se feroit un honneur, sinon de me protéger, au moins de me laisser tranquille. C'étoit, ce me sembloit, un trait de politique très-simple & cependant très-

Digitized by Google

adroite, de se faire un mérite de tolérer ce qu'on ne pouvoit empêcher; puisque si l'on m'eut chassé de France, ce qui étoit tout ce qu'on avoit droit de faire; mes livres n'auroient pas moins été faits, & peut-être avec moins de retenue; au lieu qu'en me laissant en repos, on gardoit l'auteur pour caution de ses ouvrages, & de plus, on effaçoit des préjugés bien enracinés dans le reste de l'Europe, en se donnant la réputation d'avoir un respect éclairé pour le droit des gens.

Ceux qui jugeront sur l'événement, que ma confiance m'a trompé, pourroient bien se tromper eux-mêmes. Dans l'orage qui m'a submergé, mes livres ont servi de prétexte, mais c'étoit à ma personne qu'on en vouloit. On se soucioit très-peu de l'auteur, mais on vouloit perdre Jean-Jaques, & le plus grand mal qu'on ait trouvé dans mes écrits, étoit l'honneur qu'ils pouvoient me faire. N'enjambons point sur l'avenir. J'ignore si ce mystère, qui en est encore un pour moi, s'éclaircira dans la suite aux yeux des lecteurs, je sais seulement que si

Digitized by Google

mes principes manifestés avoient dû m'attirer les traitemens que j'ai soufferts, j'aurois tardé moins long-temps à en être la victime, puisque celui de tous mes écrits où ces principes sont manifestés avec le plus de hardiesse, pour ne pas dire d'audace, avoit paru avoir son effet, même avant ma retraite à l'Hermitage, sans que personne eut songé, je ne dis pas à me chercher querelle, mais à empêcher seulement la publication de l'ouvrage en France, où il se vendoit aussi publiquement qu'en Hollande. Depuis lors la nouvelle Héloïse parut encore avec la même facilité, j'ose dire avec le même applaudissement, &, ce qui semble même incroyable, la profession de foi de cette même Héloïse mourante est exactement la même que celle du vicaire Savoyard. Tout ce qu'il y a de hardi dans le Contrat Social étoit auparavant dans le Discours sur l'inégalité; tout ce qu'il y a de hardi dans l'Emile étoit auparavant dans la Julie. Or ces choses hardies n'excitèrent aucune rumeur contre les deux premiers ouvra

Digitized by Google

ges; donc ce ne furent pas elles qui l'excitèrent contre les derniers.

Une autre entrepriſe à-peu-près du même genre, mais dont le projet étoit plus récent, m'occupoit davantage en ce moment: c'étoit l'extrait des ouvrages de l'abbé de St. Pierre, dont entraîné par le fil de ma narration, je n'ai pu parler juſqu'ici. L'idée m'en avoit été ſuggérée, depuis mon retour de Genève, par l'abbé de Mably, non pas immédiatement, mais par l'entremiſe de Mde. D...n, qui avoit une ſorte d'intérêt à me la faire adopter. Elle étoit une des trois ou quatre jolies femmes de Paris dont le vieux abbé de St. Pierre avoit été l'enfant gâté, & ſi elle n'avoit pas eu décidément la préférence, elle l'avoit partagé au moins avec Mde. d'A.....n. Elle conſervoit pour la mémoire du bonhomme un reſpect & une affection qui faiſoient honneur à tous deux, & ſon amour-propre eut été flatté de voir reſſuſciter par ſon ſecrétaire les ouvrages morts-nés de ſon ami. Ces mêmes ouvrages ne laiſſoient pas de contenir d'excellentes choſes, mais ſi mal dites, que

Digitized by Google

la lecture en étoit difficile à soutenir ; & il est étonnant que l'abbé de St. Pierre qui regardoit ses lecteurs comme de grands enfans, leur parlât cependant comme à des hommes, par le peu de soin qu'il prenoit de s'en faire écouter. C'étoit pour cela qu'on m'avoit proposé ce travail comme utile en lui-même, & comme très-convenable à un homme laborieux en manœuvre, mais paresseux comme auteur, qui trouvant la peine de penser très-fatigante, aimoit mieux en choses de son goût, éclaircir & pousser les idées d'un autre que d'en créer. D'ailleurs en ne me bornant pas à la fonction de traducteur, il ne m'étoit pas défendu de penser quelquefois par moi-même, & je pouvois donner telle forme à mon ouvrage, que bien d'importantes vérités y passeroient sous le manteau de l'abbé de St. Pierre, encore plus heureusement que sous le mien. L'entreprise, au reste, n'étoit pas légère : il ne s'agissoit de rien moins que de lire, de méditer, d'extraire vingt-trois volumes, diffus, confus, pleins de longueurs, de redites, de petites vues courtes ou fauf-

Digitized by Google

ſes, parmi leſquelles il en falloit pêcher quelques-unes, grandes, belles, & qui donnoient le courage de ſupporter ce pénible travail. Je l'aurois moi-même ſouvent abandonné, ſi j'euſſe honnêtement pu m'en dédire; mais en recevant les manuſcrits de l'abbé, qui me furent donnés par ſon neveu le comte de St. Pierre, à la ſollicitation de St. Lambert, je m'étois en quelque ſorte engagé d'en faire uſage, & il falloit ou les rendre ou tâcher d'en tirer parti. C'étoit dans cette dernière intention que j'avois apporté ces manuſcrits à l'Hermitage, & c'étoit là le premier ouvrage auquel je comptois donner mes loiſirs.

J'en méditois un troiſième dont je devois l'idée à des obſervations faites ſur moi-même, & je me ſentois d'autant plus de courage à l'entreprendre, que j'avois lieu d'eſpérer de faire un livre vraiment utile aux hommes, & même un des plus utiles qu'on pût leur offrir, ſi l'exécution répondoit dignement au plan que je m'étois tracé. L'on a remarqué que la plupart des hommes ſont dans le cours de leur vie ſouvent dif-

Digitized by Google

ſemblables à eux-mêmes, & ſemblent ſe transformer en des hommes tout différens. Ce n'étoit pas pour établir une choſe auſſi connue que je voulois faire un livre : j'avois un objet plus neuf & même plus important. C'étoit de chercher les cauſes de ces variations, & de m'attacher à celles qui dépendoient de nous, pour montrer comment elles pouvoient être dirigées par nous-mêmes pour nous rendre meilleurs & plus ſûrs de nous. Car il eſt, ſans contredit, plus pénible à l'honnête homme de réſiſter à des déſirs déjà tout formés qu'il doit vaincre, que de prévenir, changer ou modifier ces mêmes déſirs dans leur ſource, s'il étoit en état d'y remonter. Un homme tenté réſiſte une fois, parce qu'il eſt fort; & ſuccombe une autre fois, parce qu'il eſt foible; s'il eût été le même qu'auparavant, il n'auroit pas ſuccombé.

En ſondant en moi-même & en recherchant dans les autres à quoi tenoient ces diverſes manières d'être, je trouvai qu'elles dépendoient en grande partie de l'impreſſion antérieure des objets exté-

Digitized by Google

rieurs, & que modifiés continuellement par nos sens & par nos organes, nous portions, sans nous en appercevoir dans nos idées, dans nos sentimens, dans nos actions mêmes, l'effet de ces modifications. Les frappantes & nombreuses observations que j'avois recueillies étoient au-dessus de toute dispute, & par leurs principes physiques, elles me paroissoient propres à fournir un régime extérieur qui, varié selon les circonstances, pouvoit mettre ou maintenir l'ame dans l'état le plus favorable à la vertu. Que d'écarts on sauveroit à la raison, que de vices on empêcheroit de naître, si l'on savoit forcer l'économie animale à favoriser l'ordre moral qu'elle trouble si souvent! Les climats, les saisons, les sons, les couleurs, l'obscurité, la lumière, les élémens, les alimens, le bruit, le silence, le mouvement, le repos, tout agit sur notre machine & sur notre ame par conséquent; tout nous offre mille prises presqu'assurées pour gouverner dans leur origine les sentimens dont nous nous laissons dominer. Telle étoit l'idée fondamentale dont j'avois déjà jeté l'esquisse.

Digitized by Google

ſur le papier, & dont j'eſpérois un effet d'autant plus sûr pour les gens bien nés qui, aimant ſincèrement la vertu, ſe défient de leur foibleſſe, qu'il me paroiſſoit aiſé d'en faire un livre agréable à lire, comme il l'étoit à compoſer. J'ai cependant bien peu travaillé à cet ouvrage, dont le titre étoit *la Morale ſenſitive*, ou *le matérialiſme du ſage*. Des diſtractions, dont on apprendra bientôt la cauſe, m'empêchèrent de m'en occuper, & l'on ſaura auſſi quel fut le ſort de mon eſquiſſe, qui tient au mien de plus près qu'il ne ſembleroit.

Outre tout cela, je méditois depuis quelque temps un ſyſtême d'éducation dont Mde. de C.....x, que celle de ſon mari faiſoit trembler pour ſon fils, m'avoit prié de m'occuper. L'autorité de l'amitié faiſoit que cet objet, quoique moins de mon goût en lui-même, me tenoit au cœur plus que tous les autres. Auſſi de tous les ſujets dont je viens de parler, celui-là eſt-il le ſeul que j'ai conduit à ſa fin. Celle que je m'étois propoſée en y travaillant, méritoit, ce ſemble, à l'auteur une autre deſtinée.

Digitized by Google

Mais n'anticipons pas ici sur ce triste sujet. Je ne serai que trop forcé d'en parler dans la suite de cet écrit.

Tous ces divers projets m'offroient des sujets de méditations pour mes promenades: car, comme je crois l'avoir dit, je ne puis méditer qu'en marchant; sitôt que je m'arrête, je ne pense plus, & ma tête ne va qu'avec mes pieds. J'avois cependant eu la précaution de me pourvoir aussi d'un travail de cabinet pour les jours de pluie. C'étoit mon Dictionnaire de musique, dont les matériaux épars, mutilés, informes, rendoient l'ouvrage nécessaire à reprendre presque à neuf. J'apportois quelques livres dont j'avois besoin pour cela; j'avois passé deux mois à faire l'extrait de beaucoup d'autres qu'on me prêtoit à la bibliothéque du roi, & dont on me permit même d'emporter quelques-uns à l'Hermitage. Voilà mes provisions pour compiler au logis, quand le temps ne me permettoit pas de sortir, & que je m'ennuyois de ma copie. Cet arrangement me convenoit si bien, que j'en tirai parti tant à l'Hermitage qu'à Montmorenci, &

Digitized by Google

même enſuite à Motiers, où j'achevai ce travail tout en en faiſant d'autres, & trouvant toujours qu'un changement d'ouvrage eſt un véritable délaſſement.

Je ſuivis aſſez exactement, pendant quelque temps, la diſtribution que je m'étois preſcrite, & je m'en trouvois très-bien; mais quand la belle ſaiſon ramena plus fréquemment Mde. D'.....y à E....y ou à la C.....e, je trouvai que des ſoins qui, d'abord, ne me coûtoient pas, mais que je n'avois pas mis en ligne de compte, dérangeoient beaucoup mes autres projets. J'ai déjà dit que Mde. D'.....y avoit des qualités très-aimables: elle aimoit bien ſes amis, elle les ſervoit avec beaucoup de zèle, & n'épargnant pour eux ni ſon temps ni ſes ſoins, elle méritoit aſſurément bien qu'en retour ils euſſent des attentions pour elle. Juſqu'alors j'avois rempli ce devoir ſans ſonger que c'en étoit un; mais enfin je compris que je m'étois chargé d'une chaîne dont l'amitié ſeule m'empêchoit de ſentir le poids: j'avois aggravé ce poids par ma répugnance pour les ſociétés nombreuſes.

Digitized by Google

Mde. D'.....y s'en prévalut pour me faire une propoſition qui paroiſſoit m'arranger, & qui l'arrangeoit davantage. C'étoit de me faire avertir toutes les fois qu'elle ſeroit ſeule ou à-peu-près. J'y conſentis, ſans voir à quoi je m'engageois. Il s'enſuivit de-là que je ne lui faiſois plus de viſite à mon heure, mais à la ſienne, & que je n'étois jamais sûr de pouvoir diſpoſer de moi-même un ſeul jour. Cette gêne altéra beaucoup le plaiſir que j'avois pris juſqu'alors à l'aller voir. Je trouvai que cette liberté qu'elle m'avoit tant promiſe, ne m'étoit donnée qu'à condition de ne m'en prévaloir jamais, & pour une fois ou deux que j'en voulus eſſayer, il y eut tant de meſſages, tant de billets, tant d'allarmes ſur ma ſanté, que je vis bien qu'il n'y avoit que l'excuſe d'être à plat de lit qui put me diſpenſer de courir à ſon premier mot. Il falloit me ſoumettre à ce joug; je le fis, & même aſſez volontiers pour un auſſi grand ennemi de la dépendance, l'attachement ſincère que j'avois pour elle, m'empêchant en grande partie de ſentir le bien qui s'y joignoit. Elle

Digitized by Google

rempliſſoit ainſi tant bien que mal les vides que l'abſence de ſa cour ordinaire laiſſoit dans ſes amuſemens. C'étoit pour elle un ſupplément bien mince, mais qui valoit encore mieux qu'une ſolitude abſolue qu'elle ne pouvoit ſupporter. Elle avoit cependant de quoi la remplir bien plus aiſément, depuis qu'elle avoit voulu tâter de la littérature, & qu'elle s'étoit fourrée dans la tête de faire bon gré malgré, des romans, des lettres, des comédies, des contes, & d'autres fadaiſes comme cela. Mais ce qui l'amuſoit n'étoit pas tant de les écrire que de les lire; & s'il lui arrivoit de barbouiller de ſuite deux ou trois pages, il falloit qu'elle fût sûre au moins de deux ou trois auditeurs bénévoles, au bout de cet immenſe travail. Je n'avois guères l'honneur d'être au nombre des élus qu'à la faveur de quelque autre. Seul, j'étois preſque toujours compté pour rien en toute choſe, & cela non-ſeulement dans la ſociété de Mde. D'.....y, mais dans celle de M. d'H.....k, & partout où M. G.... donnoit le ton. Cette nullité m'accommodoit fort partout ailleurs que dans le

Digitized by Google

tête-à-tête, où je ne savois quelle contenance tenir, n'osant parler de littérature, dont il ne m'appartenoit pas de juger, ni de galanterie, étant trop timide & craignant plus que la mort le ridicule d'un vieux galant; outre que cette idée ne me vint jamais près de Mde. D'.....y, & ne m'y feroit peut-être pas venue une seule fois en ma vie, quand je l'aurois passée entière auprès d'elle: non que j'eusse pour sa personne aucune répugnance; au contraire, je l'aimois peut-être trop comme ami, pour pouvoir l'aimer comme avant. Je sentois du plaisir à la voir, à causer avec elle. Sa conversation, quoiqu'assez agréable en cercle, étoit aride en particulier; la mienne qui n'étoit pas plus fleurie, n'étoit pas pour elle d'un grand secours. Honteux d'un trop long silence, je m'évertuois pour relever l'entretien, & quoiqu'il me fatiguât souvent il ne m'ennuyoit jamais. J'étois fort aise de lui rendre de petits soins, de lui donner de petits baisers bien fraternels, qui ne me paroissoient pas plus sensuels pour elle; c'étoit-là tout. Elle étoit fort maigre, fort blanche,

Digitized by Google

de la gorge comme sur ma main. Ce défaut seul eut suffit pour me glacer: jamais mon cœur ni mes soins n'ont su voir une femme dans quelqu'un qui n'eut pas des tetons, & d'autres causes inutiles à dire m'ont toujours fait oublier son sexe auprès d'elle.

Ayant ainsi pris mon parti sur un assujettissement nécessaire, je m'y livrai sans résistance, & le trouvai, du moins la première année, moins onéreux que je ne m'y serois attendu. Mde. D'.....y qui d'ordinaire passoit l'été presqu'entier à la campagne, n'y passa qu'une partie de celui-ci; soit que ses affaires la retinssent davantage à Paris, soit que l'absence de G.... lui rendit moins agréable le séjour de la C.....e. Je profitai des intervalles qu'elle n'y passoit pas, où durant lesquels elle y avoit beaucoup de monde, pour jouir de ma solitude avec ma bonne Thérèse & sa mère, de manière à m'en bien faire sentir le prix. Quoique depuis quelques années j'allasse assez fréquemment à la campagne, c'étoit presque sans la goûter, & ces voyages, toujours faits avec des gens

Digitized by Google

à prétentions, toujours gâtés par la gêne, ne faiſoient qu'aiguiſer en moi le goût des plaiſirs ruſtiques dont je n'entrevoyois de plus près l'image que pour mieux ſentir leur privation. J'étois ſi ennuyé de ſalons, de jets-d'eau, de boſquets, de parterres & des plus ennuyeux montreurs de tout cela : j'étois ſi excédé de brochures, de clavecin, de trios, de nœuds, de ſots bons mots, de fades minauderies, de petits conteurs & de grands ſoupés, que quand je lorgnois du coin de l'œil un ſimple pauvre buiſſon d'épines, une haie, une grange, un pré ; quand je humois, en traverſant un hameau, la vapeur d'une bonne omelette au cerfeuil, quand j'entendois de loin le ruſtique refrein de la chanſon des biſquières, je donnois au diable & le rouge & les falbalas & l'ambre, & regrettant le dîné de la ménagère & le vin du cru, j'aurois de bon cœur paumé la gueule à Monſieur le chef & à Monſieur le maître, qui me faiſoient dîner à l'heure où je ſoupe, ſouper à l'heure où je dors, mais ſurtout à Meſſieurs les laquais qui dévoroient des yeux mes

Digitized by Google

morceaux, & sous peine de mourir de soif, me vendoient le vin drogué de leur maître dix fois plus cher que je n'en aurois payé de meilleur au cabaret.

Me voilà donc enfin chez moi, dans un asyle agréable & solitaire, maître d'y couler mes jours dans cette vie indépendante, égale & paisible, pour laquelle je me sentois né. Avant de dire l'effet que cet état, si nouveau pour moi, fit sur mon cœur, il convient d'en récapituler les affections secrètes, afin qu'on suive mieux dans ses causes le progrès de ces nouvelles modifications.

J'ai toujours regardé le jour qui m'unit à ma Thérèse comme celui qui fixa mon être moral. J'avois besoin d'un attachement, puisqu'enfin celui qui devoit me suffire avoit été si cruellement rompu. La soif du bonheur ne s'éteint point dans le cœur de l'homme. Maman vieillissoit & s'avilissoit! Il m'étoit prouvé qu'elle ne pouvoit plus être heureuse ici-bas. Restoit à chercher un bonheur qui me fût propre, ayant perdu tout espoir de jamais partager le sien. Je flottai quelque temps d'idée en idée & de

Digitized by Google

projet en projet. Mon voyage de Veniſe m'eût jeté dans les affaires publiques, ſi l'homme avec qui j'allai me fourrer, avoit eu le ſens commun. Je ſuis facile à décourager, ſurtout dans les entrepriſes pénibles & de longue haleine. Le mauvais ſuccès de celle-ci me dégoûta de toute autre, & regardant, ſelon mon ancienne maxime, les objets lointains comme des leurres de dupe, je me déterminai à vivre déſormais au jour la journée, ne voyant plus rien dans la vie qui me tentât de m'évertuer.

Ce fut préciſément alors que ſe fit notre connoiſſance. Le doux caractère de cette bonne fille me parut ſi bien convenir au mien, que je m'unis à elle d'un attachement à l'épreuve du temps & des torts, & que tout ce qui l'auroit dû rompre n'a jamais fait qu'augmenter. On connoîtra la force de cet attachement dans la ſuite, quand je découvrirai les plaies, les déchirures dont elle a navré mon cœur dans le fort de mes misères, ſans que juſqu'au moment où j'écris ceci, il m'en ſoit échappé jamais un ſeul mot de plainte à perſonne.

Digitized by Google

Quand on saura qu'après avoir tout-fait, tout bravé pour ne m'en point séparer, qu'après vingt-cinq ans passés avec elle, en dépit du sort & des hommes, j'ai fini sur mes vieux jours par l'épouser, sans attente & sans sollicitation de sa part, sans engagement ni promesse de la mienne, on croira qu'un amour forcené, m'ayant dès le premier jour tourné la tête, n'a fait que m'amener par degré à la dernière extravagance; & on le croira bien plus encore, quand on saura les raisons particulières & fortes qui devoient m'empêcher d'en jamais venir là. Que pensera donc le lecteur, quand je lui dirai dans toute la vérité qu'il doit maintenant me connoître, que du premier moment que je la vis, jusqu'à ce jour, je n'ai jamais senti la moindre étincelle d'amour pour elle, que je n'ai pas plus désiré de la posséder que Mde. de Warens, & que les besoins des sens, que j'ai satisfaits auprès d'elle, ont uniquement été pour moi ceux du sexe, sans avoir rien de propre à l'individu? Il croira qu'autrement constitué qu'un autre homme, je fus incapable de sen-

Digitized by Google

tir l'amour, puiſqu'il n'entroit point dans les ſentimens qui m'attachoient aux femmes qui m'ont été les plus chères. Patience, ô mon lecteur! le moment funeſte approche où vous ne ſerez que trop bien déſabuſé.

Je me répète, on le ſait; il le faut. Le premier de mes beſoins, le plus grand, le plus fort, le plus inextinguible, étoit tout entier dans mon cœur: c'étoit le beſoin d'une ſociété intime & auſſi intime qu'elle pouvoit l'être: c'étoit ſurtout pour cela qu'il me falloit une femme plutôt qu'un homme, une amie plutôt qu'un ami. Ce beſoin ſingulier étoit tel, que la plus étroite union des corps ne pouvoit encore y ſuffire: il m'auroit fallu deux ames dans le même corps; ſans cela je ſentois toujours du vide. Je me crus au moment de n'en plus ſentir. Cette jeune perſonne, aimable par mille excellentes qualités, & même alors par la figure, ſans ombre d'art ni de coquetterie, eut borné dans elle ſeule mon exiſtence, ſi j'avois pu borner la ſienne en moi, comme je l'avois eſpéré. Je n'avois rien à craindre

Digitized by Google

de la part des hommes ; je suis sûr d'être le seul qu'elle ait véritablement aimé, & ses tranquilles sens ne lui en ont guères demandé d'autres, même quand j'ai cessé d'en être un pour elle à cet égard. Je n'avois point de famille ; elle en avoit une ; & cette famille dont tous les naturels différoient trop du sien, ne se trouva pas telle que j'en pusse faire la mienne. Là fut la première cause de mon malheur. Que n'aurois-je point donné pour me faire l'enfant de sa mère ! Je fis tout pour y parvenir, & n'en pus venir à bout. J'eus beau vouloir unir tous nos intérêts ; cela me fut impossible. Elle s'en fit toujours un différent du mien, contraire au mien, & même à celui de sa fille, qui, déjà, n'en étoit plus séparé. Elle & ses autres enfans & petits-enfans devinrent autant de sangsues, dont le moindre mal qu'ils fissent à Thérèse étoit de la voler. La pauvre fille, accoutumée à fléchir, même sous ses nièces, se laissoit dévaliser & gouverner sans mot dire ; & je voyois avec douleur, qu'épuisant ma bourse & mes leçons, je ne faisois rien pour elle dont elle pût profiter. J'essayai de la détacher

Digitized by Google

de sa mère; elle y résista toujours. Je respectai sa résistance & l'en estimois davantage: mais son refus n'en tourna pas moins à son préjudice & au mien. Livrée à sa mère & aux siens, elle fut à eux plus qu'à moi, plus qu'à elle-même. Leur avidité lui fut moins ruineuse que leurs conseils ne lui furent pernicieux; enfin si, grâce à son amour pour moi, si, grâce à son bon naturel, elle ne fut pas tout-à-fait subjuguée; c'en fut assez, du moins, pour empêcher en grande partie l'effet des bonnes maximes que je m'efforçois de lui inspirer; c'en fut assez pour que, de quelque façon que je m'y fois pu prendre, nous ayons toujours continué d'être deux.

Voilà comment dans un attachement sincère & réciproque, où j'avois mis toute la tendresse de mon cœur, le vide de ce cœur ne fut pourtant jamais bien rempli. Les enfans, par lesquels il l'eût été, vinrent; ce fut encore pis. Je frémis de les livrer à cette famille mal élevée pour en être élevés encore plus mal. Les risques de l'éducation des Enfans-trouvés étoient beaucoup moindres. Cette

raison

Digitized by Google

raiſon du parti que je pris, plus forte que toutes celles que j'énonçai dans ma lettre à Mde. de F.....l, fut pourtant la ſeule que je n'oſai lui dire. J'aimai mieux être moins diſculpé d'un blâme auſſi grave, & ménager la famille d'une perſonne que j'aimois. Mais on peut juger par les mœurs de ſon malheureux frère, ſi jamais, quoiqu'on en pût dire, je devois expoſer mes enfans à recevoir une éducation ſemblable à la ſienne.

Ne pouvant goûter dans ſa plénitude cette intime ſociété dont je ſentois le beſoin, j'y cherchois des ſupplémens qui n'en rempliſſoient pas le vide, mais qui me le laiſſoient moins ſentir. Faute d'un ami qui fût à moi tout entier, il me falloit des amis dont l'impulſion ſurmontât mon inertie: c'eſt ainſi que je cultivai, que je reſſerrai mes liaiſons avec Diderot, avec l'abbé de Condillac, que j'en fis avec G.... une nouvelle, plus étroite encore, & qu'enfin je me trouvai par ce malheureux diſcours, dont j'ai raconté l'hiſtoire, rejeté ſans y ſonger dans la littérature dont je me croyois ſorti pour toujours.

Digitized by Google

Mon début me mena par une route nouvelle dans un autre monde intellectuel, dont je ne pus ſans enthouſiaſme enviſager la ſimple & fière économie. Bientôt à force de m'en occuper, je ne vis plus qu'erreur & folie dans la doctrine de nos ſages, qu'oppreſſion & misère dans notre ordre ſocial. Dans l'illuſion de mon ſot orgueil, je me crus fait pour diſſiper tous ces preſtiges; & jugeant que pour me faire écouter, il falloit mettre ma conduite d'accord avec mes principes, je pris l'allure ſingulière qu'on ne m'a pas permis de ſuivre, dont mes prétendus amis ne m'ont pu pardonner l'exemple, qui, d'abord, me rendit ridicule, & qui m'eut enfin rendu reſpectable, s'il m'eut été poſſible d'y perſévérer.

Juſques-là j'avois été bon: dès-lors je devins vertueux, ou du moins enivré de la vertu. Cette ivreſſe avoit commencé dans ma tête, mais elle avoit paſſé dans mon cœur. Le plus noble orgueil y germa ſur les débris de la vanité déracinée. Je ne jouai rien; je devins en effet tel que je parus, & peu

Digitized by Google

dant quatre ans au moins que dura cette effervescence dans toute sa force, rien de grand & de beau ne peut entrer dans un cœur d'homme, dont je ne fusse capable entre le ciel & moi. Voilà d'où nâquit ma subite éloquence, voilà d'où se répandit dans mes premiers livres ce feu vraiment céleste qui m'embrasoit, & dont pendant quarante ans il ne s'étoit pas échappé la moindre étincelle, parce qu'il n'étoit pas encore allumé.

J'étois vraiment transformé; mes amis, mes connoissances ne me reconnoissoient plus. Je n'étois plus cet homme timide & plutôt honteux que modeste, qui n'osoit ni se présenter ni parler; qu'un mot badin déconcertoit, qu'un regard de femme faisoit rougir. Audacieux, fier, intrépide, je portois partout une assurance d'autant plus ferme qu'elle étoit simple & résidoit dans mon ame plus que dans mon maintien. Le mépris que mes profondes méditations m'avoient inspiré pour les mœurs, les maximes & les préjugés de mon siècle, me rendoit insensible aux railleries de ceux qui les avoient, & j'écrasois leurs petits bons

Digitized by Google

mots avec mes sentences, comme j'écraserois un insecte entre mes doigts. Quel changement! tout Paris répétoit les âcres & mordans sarcasmes de ce même homme, qui, deux ans auparavant & dix ans après, n'a jamais su trouver la chose qu'il avoit à dire, ni le mot qu'il devoit employer. Qu'on cherche l'état du monde le plus contraire à mon naturel; on trouvera celui-là. Qu'on se rappelle un de ces courts momens de ma vie où je devenois un autre, & cessois d'être moi; on le trouve encore dans le temps dont je parle; mais au lieu de durer six jours, six semaines, il dura près de six ans, & dureroit peut-être encore, sans les circonstances particulières qui le firent cesser, & me rendirent à la nature, au-dessus de laquelle j'avois voulu m'élever.

Ce changement commença sitôt que j'eus quitté Paris, & que le spectacle des vices de cette grande ville cessa de nourrir l'indignation qu'il m'avoit inspirée. Quand je ne vis plus les hommes, je cessai de les mépriser; quand je ne vis plus les méchans, je cessai de les haïr. Mon cœur peu fait pour la haine, ne

Digitized by Google

fit plus que déplorer leur misère & n'en distinguoit pas leur méchanceté. Cet état plus doux, mais bien moins sublime, amortit bientôt l'ardent enthousiasme qui m'avoit transporté si long-temps; & sans qu'on s'en apperçut, sans presque m'en appercevoir moi-même, je redevins craintif, complaisant, timide, en un mot le même Jean-Jaques que j'avois été auparavant.

Si la révolution n'eut fait que me rendre à moi-même & s'arrêter-là, tout étoit bien; mais malheureusement elle alla plus loin & m'emporta rapidement à l'autre extrême. Dès-lors mon ame en branle, n'a plus fait que passer par la ligne de repos, & ses oscillations toujours renouvelées, ne lui ont jamais permis d'y rester. Entrons dans le détail de cette seconde révolution : époque terrible & fatale d'un sort qui n'a point d'exemple chez les mortels.

N'étant que trois dans notre retraite, le loisir & la solitude devoient naturellement resserrer notre intimité. C'est aussi ce qu'ils firent entre Thérèse & moi. Nous passions tête-à-tête sous les ombra-

Digitized by Google

ges des heures charmantes dont je n'avois jamais si bien senti la douceur. Elle me parut la goûter elle-même encore plus qu'elle n'avoit fait jusqu'alors. Elle m'ouvrit son cœur sans réserve, & m'apprit de sa mère & de sa famille des choses qu'elle avoit eu la force de me taire pendant long-temps. L'une & l'autre avoient reçu de Mde. D...n des multitudes de présens faits à mon intention, mais que la vieille madrée, pour ne pas me fâcher, s'étoit appropriée pour elle & pour ses autres enfans, sans en rien laisser à Thérèse, & avec très-sévères défenses de m'en parler; ordre que la pauvre fille avoit suivi avec une obéissance incroyable.

Mais une chose qui me surprit beaucoup davantage, fut d'apprendre qu'outre les entretiens particuliers que Diderot & G.... avoient eu souvent avec l'une & l'autre pour les détacher de moi, & qui n'avoient pas réussi, par la résistance de Thérèse, tous deux avoient eu depuis lors de fréquens & secrets colloques avec sa mère, sans qu'elle eût pu rien savoir de ce qui se brassoit entr'eux. Elle savoit seulement que les petits pré-

Digitized by Google

ſens s'en étoient mêlés, & qu'il y avoit de petites allées & venues dont on tâchoit de lui faire myſtère, & dont elle ignoroit abſolument le motif. Quand nous partîmes de Paris, il y avoit déjà long-temps que Mde. le Vaſſeur étoit dans l'uſage d'aller voir M. G.... deux ou trois fois par mois, & d'y paſſer quelques heures à des converſations ſi ſecrètes que le laquais de G.... étoit toujours renvoyé.

Je jugeai que ce motif n'étoit autre que le même projet dans lequel on avoit tâché de faire entrer la fille, en promettant de leur procurer par Mde. D'.....y un regrat de ſel, un bureau à tabac, & les tentant en un mot par l'appât du gain. On leur avoit repréſenté qu'étant hors d'état de rien faire pour elles, je ne pouvois pas même à cauſe d'elle parvenir à rien faire pour moi. Comme je ne voyois à tout cela que de la bonne intention, je ne leur en ſavois pas abſolument mauvais gré. Il n'y avoit que le myſtère qui me révoltât, ſurtout de la part de la vieille, qui, de plus, devenoit de jour en jour plus flagorneuſe

Digitized by Google

& plus pateline avec moi; ce qui ne l'empêchoit pas de reprocher ſans ceſſe en ſecret à ſa fille qu'elle m'aimoit trop, qu'elle me diſoit tout, qu'elle n'étoit qu'une bête, & qu'elle en ſeroit la dupe.

Cette femme poſſédoit au ſuprême degré l'art de tirer d'un ſac dix moutures, de cacher à l'un ce qu'elle recevoit de l'autre, & à moi ce qu'elle recevoit de tous. J'aurois pu lui pardonner ſon avidité, mais je ne pouvois lui pardonner ſa diſſimulation. Que pouvoit-elle avoir à me cacher, à moi qu'elle ſavoit ſi bien qui faiſoit mon bonheur preſque unique de celui de ſa fille & du ſien? Ce que j'avois fait pour ſa fille, je l'avois fait pour moi, mais ce que j'avois fait pour elle, méritoit de ſa part quelque reconnoiſſance; elle en auroit dû ſavoir gré, du moins à ſa fille, & m'aimer pour l'amour d'elle qui m'aimoit. Je l'avois tirée de la plus complète misère, elle tenoit de moi ſa ſubſiſtance, elle me devoit toutes ces connoiſſances dont elle tiroit ſi bon parti. Thérèſe l'avoit long-temps nourrie de ſon travail, & la nourriſſoit maintenant de mon pain. Elle

Digitized by Google

tenoit tout de cette fille pour laquelle elle n'avoit rien fait, & ſes autres enfans qu'elle avoit dotés, pour leſquels elle s'étoit ruinée, loin de lui aider à ſubſiſter, dévoroient encore ſa ſubſiſtance & la mienne. Je trouvois que dans une pareille ſituation, elle devoit me regarder comme ſon unique ami, ſon plus sûr protecteur, & loin de me faire un ſecret de mes propres affaires, loin de comploter contre moi dans ma propre maiſon, m'avertir fidellement de tout ce qui pouvoit m'intéreſſer, quand elle l'apprenoit plutôt que moi. De quel œil pouvois-je donc voir ſa conduite fauſſe & myſtérieuſe ? Que devois-je penſer ſurtout des ſentimens qu'elle s'efforçoit de donner à ſa fille ? Quelle monſtrueuſe ingratitude devoit être la ſienne, quand elle cherchoit à lui en inſpirer ?

Toutes ces réflexions aliénèrent enfin mon cœur de cette femme, au point de ne pouvoir plus la voir ſans dédain. Cependant je ne ceſſai jamais de traiter avec reſpect la mère de ma compagne, & de lui marquer en toutes choſes preſque les égards & la conſidération d'un

Digitized by Google

fils ; mais il eſt vrai que je n'aimois pas à reſter long-temps avec elle, & il n'eſt guère en moi de ſavoir me gêner.

C'eſt encore ici un de ces courts momens de ma vie où j'ai vu le bonheur de bien près ſans pouvoir l'atteindre ; & ſans qu'il y eût de ma faute à l'avoir manqué. Si cette femme ſe fut trouvée d'un bon caractère, nous étions heureux tous les trois juſqu'à la fin de nos jours ; le dernier vivant ſeul fut reſté à plaindre. Au lieu de cela, vous allez voir la marche des choſes, & vous jugerez ſi j'ai pu la changer.

Mde. le Vaſſeur, qui vit que j'avois gagné du terrain ſur le cœur de ſa fille, & qu'elle en avoit perdu, s'efforça de le reprendre ; & au lieu de revenir à moi par elle, tenta de me l'aliéner tout-à-fait. Un des moyens qu'elle employa, fut d'appeler ſa famille à ſon aide. J'avois prié Thérèſe de n'en faire venir perſonne à l'Hermitage, elle me le promit. On les fit venir en mon abſence, ſans la conſulter, & puis on lui fit promettre de n'en rien dire. Le premier pas fait, tout le reſte fut facile ; quand une fois on

Digitized by Google

fait à quelqu'un qu'on aime un ſecret de quelque choſe, on ne ſe fait bientôt plus guères de ſcrupule de lui en faire ſur tout. Sitôt que j'étois à la C.....e, l'Hermitage étoit plein de monde qui s'y réjouiſſoit aſſez bien. Une mère eſt toujours bien forte ſur une fille d'un bon naturel; cependant de quelque façon que s'y prit la vieille, elle ne put jamais faire entrer Thérèſe dans ſes vues, & l'engager à ſe liguer contre moi. Pour elle, elle ſe décida ſans retour, & voyant d'un côté ſa fille & moi, chez qui l'on pouvoit vivre, mais c'étoit tout; de l'autre, Diderot, G...., d'H'. ...k, Mde. D'.....y', qui promettoient beaucoup & donnoient quelque choſe, elle n'eſtima pas qu'on put jamais avoir tort dans le parti d'une fermière générale & d'un baron. Si j'euſſe eu de meilleurs yeux, j'aurois vu dès-lors que je nourriſſois un ſerpent dans mon ſein. Mais mon aveugle confiance, que rien encore n'avoit altérée, étoit telle, que je n'imaginois pas même qu'on put vouloir nuire à quelqu'un qu'on devoit aimer; en voyant ourdir autour de moi mille tra-

Digitized by Google

mes, je ne savois me plaindre que de la tyrannie de ceux que j'appelois mes amis, & qui vouloient, selon moi, me forcer d'être heureux à leur mode, plutôt qu'à la mienne.

Quoique Thérèse refusât d'entrer dans la ligue avec sa mère, elle lui garda derechef le secret: son motif étoit louable; je ne dirai pas si elle fit bien ou mal. Deux femmes qui ont des secrets aiment à babiller ensemble: cela les rapprochoit, & Thérèse, en se partageant, me laissoit sentir quelquefois que j'étois seul; car je ne pouvois plus compter pour société celle que nous avions tous trois ensemble. Ce fut alors que je sentis vivement le tort que j'avois eu, durant nos premières liaisons, de ne pas profiter de la docilité que lui donnoit son amour, pour l'orner de talens & de connoissances, qui, nous tenant plus rapprochés dans notre retraite, auroient agréablement rempli son temps & le mien, sans jamais nous laisser sentir la longueur du tête-à-tête. Ce n'étoit pas que l'entretien tarit entre nous, & qu'elle parut s'ennuyer dans nos promenades;

Digitized by Google

mais enfin nous n'avions pas assez d'idées communes pour nous faire un grand magasin : nous ne pouvions plus parler sans cesse de nos projets bornés désormais à celui de jouir. Les objets qui se présentoient m'inspiroient des réflexions qui n'étoient pas à sa portée. Un attachement de douze ans n'avoit plus besoin de paroles ; nous nous connoissions trop pour avoir plus rien à nous apprendre. Restoit la ressource des caillettes, médire & dire des quolibets. C'est surtout dans la solitude qu'on sent l'avantage de vivre avec quelqu'un qui sait penser. Je n'avois pas besoin de cette ressource pour me plaire avec elle ; mais elle en auroit eu besoin pour se plaire toujours avec moi. Le pis étoit qu'il falloit avec cela prendre nos tête-à-têtes en bonne fortune ; sa mère qui m'étoit devenue importune, me forçoit à les épier. J'étois gêné chez moi ; c'est tout dire ; l'air de l'amour gâtoit la bonne amitié. Nous avions un commerce intime, sans vivre dans l'intimité.

Dès que je crus voir que Thérèse cherchoit quelquefois des prétextes pour

Digitized by Google

éluder les promenades que je lui proposois, je cessai de lui en proposer, sans lui savoir mauvais gré de ne pas s'y plaire autant que moi. Le plaisir n'est point une chose qui dépende de la volonté. J'étois sûr de son cœur, ce m'étoit assez. Tant que mes plaisirs étoient les siens, je les goûtois avec elle: quand cela n'étoit pas, je préférois son contentement au mien.

Voilà comment à demi-trompé dans mon attente, menant une vie de mon goût, dans un séjour de mon choix, avec une personne qui m'étoit chère, je parvins pourtant à me sentir presque isolé. Ce qui me manquoit m'empêchoit de goûter ce que j'avois. En fait de bonheur & de jouissances il me falloit tout ou rien. On verra pourquoi ce détail m'a paru nécessaire. Je reprends à présent le fil de mon récit.

Je croyois avoir des trésors dans les manuscrits que m'avoit donnés le comte de St. Pierre. En les examinant, je vis que ce n'étoit presque que le recueil des ouvrages imprimés de son oncle, annotés & corrigés de sa main, avec

Digitized by Google

quelques autres petites pièces qui n'avoient pas vu le jour. Je me confirmai par ſes écrits de morale dans l'idée que m'avoient donné quelques lettres de lui, que Mde. de Créqui m'avoient montrées, qu'il avoit beaucoup plus d'eſprit que je n'avois cru, mais l'examen approfondi de ſes ouvrages de politique ne me montra que des vues ſuperficielles, des projets utiles, mais impraticables par l'idée dont l'auteur n'a jamais pu ſortir, que les hommes ſe conduiſoient par leurs lumières, plutôt que par leurs paſſions. La haute opinion qu'il avoit des connoiſſances modernes lui avoit fait adopter ce faux principe de la raiſon perfectionnée, baſe de tous les établiſſemens qu'il propoſoit, & ſource de tous ſes ſophiſmes politiques. Cet homme rare, l'honneur de ſon ſiècle & de ſon eſpèce, & le ſeul peut-être, depuis l'exiſtence du genre humain, qui n'eut d'autre paſſion que celle de la raiſon, ne fit cependant que marcher d'erreur en erreur dans tous ſes ſyſtêmes, pour avoir voulu rendre les hommes ſemblables à lui, au lieu de les prendre tels qu'ils ſont, &

Digitized by Google

qu'ils continueront d'être. Il n'a travaillé que pour des êtres imaginaires en pensant travailler pour ses contemporains.

Tout cela vu, je me trouvai dans quelque embarras sur la forme à donner à mon ouvrage. Passer à l'auteur ses visions, c'étoit ne rien faire d'utile: les réfuter à la rigueur étoit faire une chose malhonnête, puisque le dépôt de ses manuscrits, que j'avois accepté & même demandé, m'imposoit l'obligation d'en traiter honorablement l'auteur. Je pris enfin le parti qui me parut le plus décent, le plus judicieux & le plus utile. Ce fut de donner séparément les idées de l'auteur & les miennes, & pour cela d'entrer dans ses vues, de les éclaircir, de les étendre, & de ne rien épargner pour leur faire valoir tout leur prix.

Mon ouvrage devoit donc être composé de deux parties absolument séparées; l'une, destinée à exposer de la façon que je viens de dire les divers projets de l'auteur. Dans l'autre, qui ne devoit paroître qu'après que la première auroit fait son effet, j'aurois porté mon jugement sur ces mêmes projets, ce qui,

Digitized by Google

je l'avoue, eut pu les exposer quelquefois au sort du sonnet du misantrope. A la tête de tout l'ouvrage devoit être une vie de l'auteur pour laquelle j'avois ramassé d'assez bons matériaux, que je me flattois de ne pas gâter en les employant. J'avois un peu vu l'abbé de St. Pierre dans sa vieillesse, & la vénération que j'avois pour sa mémoire m'étoit garant, qu'à tout prendre, M. le comte ne seroit pas mécontent de la manière dont j'aurois traité son parent.

Je fis mon essai sur la paix perpétuelle, le plus considérable & le plus travaillé de tous les ouvrages qui composoient ce recueil, & avant de me livrer à mes réflexions, j'eus le courage de lire absolument tout ce que l'abbé avoit écrit sur ce beau sujet, sans jamais me rebuter par ses longueurs & par ses redites. Le public a vu cet extrait, ainsi je n'ai rien à en dire. Quant au jugement que j'en ai porté, il n'a point été imprimé, & j'ignore s'il le sera jamais: mais il fut fait en même temps que l'extrait. Je passai de-là à la polysynodie, ou pluralité des conseils; ouvrage fait sous le régent pour

Digitized by Google

favoriſer l'adminiſtration qu'il avoit choiſie, & qui fit chaſſer de l'académie françoiſe l'abbé de St. Pierre, pour quelques traits contre l'adminiſtration précédente, dont la ducheſſe du Maine & le cardinal de Polignac furent fâchés. J'achevai ce travail comme le précédent, tant le jugement que l'extrait; mais je m'en tins-là, ſans vouloir continuer cette entrepriſe, que je n'aurois pas dû commencer.

La réflexion qui m'y fit renoncer ſe préſente d'elle-même, & il étoit étonnant qu'elle ne me fût pas venue plutôt. La plupart des écrits de l'abbé de St. Pierre étoient ou contenoient des obſervations critiques ſur quelques parties du gouvernement de France, & il y en avoit même de ſi libres, qu'il étoit heureux pour lui de les avoir faites impunément. Mais dans les bureaux des miniſtres on avoit de tout temps regardé l'abbé de St. Pierre comme une eſpèce de prédicateur plutôt que comme un vrai politique, & on le laiſſoit dire tout à ſon aiſe, parce qu'on voyoit bien que perſonne ne l'écoutoit. Si j'étois parvenu à

Digitized by Google

le faire écouter, le cas eut été différent. Il étoit François, je ne l'étois pas, & en m'aviſant de répéter ſes cenſures, quoique ſous ſon nom, je m'expoſois à me faire demander un peu rudement, mais ſans injuſtice, de quoi je me mêlois. Heureuſement avant d'aller plus loin, je vis la priſe que j'allois donner ſur moi, & me retirai bien vîte. Je ſavois que vivant ſeul au milieu des hommes, & d'hommes tous plus puiſſans que moi, je ne pouvois jamais, de quelque façon que je m'y priſſe, me mettre à l'abri du mal qu'ils voudroient me faire. Il n'y avoit qu'une choſe en cela qui dépendit de moi; c'étoit de faire enſorte au moins que quand ils m'en voudroient faire, ils ne le puſſent qu'injuſtement. Cette maxime qui me fit abandonner l'abbé de St. Pierre, m'a fait ſouvent renoncer à des projets beaucoup plus chéris. Ces gens toujours prompts à faire un crime de l'adverſité, ſeroient bien ſurpris s'ils ſavoient tous les ſoins que j'ai pris en ma vie, pour qu'on ne pût jamais me dire avec vérité dans mes malheurs: *tu les as bien mérité.*

Digitized by Google

Cet ouvrage abandonné me laissa quelque temps incertain sur celui que j'y ferois succéder, & cet intervalle de désœuvrement fut ma perte, en me laissant tourner mes réflexions sur moi-même, faute d'objet étranger qui m'occupât; je n'avois plus de projet pour l'avenir qui pût amuser mon imagination. Il ne m'étoit pas même possible d'en faire, puisque la situation où j'étois étoit précisément celle où s'étoient réunis tous mes désirs: Je n'en avois plus à former, & j'avois encore le cœur vide. Cet état étoit d'autant plus cruel que je n'en voyois point à lui préférer. J'avois rassemblé mes plus tendres affections dans une personne selon mon cœur, qui me les rendoit. Je vivois avec elle sans gêne, & pour ainsi dire à discrétion. Cependant un secret serrement de cœur ne me quittoit ni près ni loin d'elle. En la possédant je sentois qu'elle me manquoit encore, & la seule idée que je n'étois pas tout pour elle, faisoit qu'elle n'étoit presque rien pour moi.

J'avois des amis des deux sexes auxquels j'étois attaché par la plus pure ami-

Digitized by Google

tié, par la plus parfaite eſtime ; je comptois ſur le plus vrai retour de leur part, & il ne m'étoit pas même venu dans l'eſprit de douter une ſeule fois de leur ſincérité, cependant cette amitié m'étoit plus tourmentante que douce, par leur obſtination, par leur affectation même à contrarier tous mes goûts, mes penchans, ma manière de vivre, tellement qu'il me ſuffiſoit de paroître déſirer une choſe qui n'intéreſſoit que moi ſeul, & qui ne dépendoit pas d'eux, pour les voir tous ſe liguer à l'inſtant même, pour me contraindre d'y renoncer. Cette obſtination de me contrôler en tout dans mes fantaiſies, d'autant plus injuſte que loin de contrôler les leurs je ne m'en informois pas même, me devint ſi cruellement onéreuſe, qu'enfin je ne recevois pas une de leurs lettres ſans ſentir en l'ouvrant un certain effroi qui n'étoit que trop juſtifié par ſa lecture. Je trouvois que pour des gens tous plus jeunes que moi, & qui tous auroient eu grand beſoin pour eux-mêmes des leçons qu'ils me prodiguoient, c'étoit auſſi trop me traiter en enfant : Aimez-moi, leur

Digitized by Google

disois-je, comme je vous aime, & du reste, ne vous mêlez pas plus de mes affaires que je ne me mêle des vôtres; voilà tout ce que je vous demande. Si de ces deux choses ils m'en ont accordé une, ce n'a pas été du moins la dernière.

J'avois une demeure isolée, dans une solitude charmante, maître chez moi, j'y pouvois vivre à ma mode, sans que personne eut à m'y contrôler. Mais cette habitation m'imposoit des devoirs doux à remplir, mais indispensables. Toute ma liberté n'étoit que précaire; plus asservi que par des ordres, je devois l'être par ma volonté: je n'avois pas un seul jour dont, en me levant, je pusse dire: j'employerai ce jour comme il me plaira. Bien plus; outre ma dépendance des arrangemens de Mde. D'.....y, j'en avois une autre, bien plus importune, du public & des survenans. La distance où j'étois de Paris n'empêchoit pas qu'il ne me vînt journellement des tas de désœuvrés, qui, ne sachant que faire de leur temps, prodiguoient le mien sans aucun scrupule. Quand j'y pensois le moins j'étois impitoyablement assailli,

Digitized by Google

& rarement j'ai fait un joli projet pour ma journée, ſans le voir renverſer par quelqu'arrivant.

Bref; au milieu des biens que j'avois le plus convoités, ne trouvant point de pure jouiſſance, je revenois par élans aux jours ſereins de ma jeuneſſe, & je m'écriois quelquefois en ſoupirant: Ah! ce ne ſont pas encore ici les Charmettes!

Les ſouvenirs des divers temps de ma vie m'amenèrent à réfléchir ſur le point où j'étois parvenu, & je me vis déjà ſur le déclin de l'âge, en proie à des maux douloureux, & croyant approcher du terme de ma carrière, ſans avoir goûté dans ſa plénitude preſqu'aucun des plaiſirs dont mon cœur étoit avide, ſans avoir donné l'eſſor aux vifs ſentimens que j'y ſentois en réſerve, ſans avoir ſavouré, ſans avoir effleuré du moins cette enivrante volupté que je ſentois dans mon ame en puiſſance, & qui faute d'objet s'y trouvoit toujours comprimée ſans pouvoir s'exhaler autrement que par mes ſoupirs.

Comment ſe pouvoit-il qu'avec une ame naturellement expanſive, pour qui

Digitized by Google

vivre c'étoit aimer, je n'eusse pas trouvé jusqu'alors un ami tout à moi, un véritable ami; moi qui me sentois si bien fait pour l'être? Comment se pouvoit-il qu'avec des sens si combustibles, avec un cœur tout pétri d'amour, je n'eusse pas du moins une fois brûlé de sa flamme pour un objet déterminé? Dévoré du besoin d'aimer, sans l'avoir jamais pu bien satisfaire, je me voyois atteindre aux portes de la vieillesse, & mourir sans avoir vécu.

Ces réflexions tristes, mais attendrissantes me faisoient replier sur moi-même avec un regret qui n'étoit pas sans douceur. Il me sembloit que la destinée me devoit quelque chose qu'elle ne m'avoit pas donné.

A quoi bon m'avoir fait naître avec des facultés exquises, pour les laisser jusqu'à la fin sans emploi? Le sentiment de mon prix interne, en me donnant celui de cette injustice, m'en dédommageoit en quelque sorte, & me faisoit verser des larmes que j'aimois à laisser couler.

Je faisois ces méditations dans la plus belle

belle saison de l'année, au mois de Juin, sous des ombrages frais, au chant du rossignol, au gazouillement des ruisseaux. Tout concourut à me replonger dans cette molleſſe trop séduisante, pour laquelle j'étois né, mais dont le ton dur & sévère où venoit de me monter une longue effervescence, m'auroit dû délivrer pour toujours. J'allai malheureusement me rappeler le dîner du château de Toune, & ma rencontre avec ces deux charmantes filles dans la même saison & dans des lieux à-peu-près semblables à ceux où j'étois dans ce moment. Ce souvenir, que l'innocence qui s'y joignoit me rendoit plus doux encore, m'en rappela d'autres de la même espèce. Bientôt je vis rassemblés autour de moi tous les objets qui m'avoient donné de l'émotion dans ma jeuneſſe, Mlle. Galley, Mlle. de G.....d, Mlle. de Breil, Mde. Bazile, Mde. de Larnage, mes jolies écolières, & jusqu'à la piquante Zulietta, que mon cœur ne peut oublier. Je me vis entouré d'un sérail d'houris, de mes anciennes connoiſſances pour qui le goût le plus vif ne m'étoit pas un ſentiment

Digitized by Google

nouveau. Mon ſang s'allume & pétille, la tête me tourne malgré mes cheveux déjà griſonnans, & voilà le grave citoyen de Genève, l'auſtère Jean-Jaques à près de quarante-cinq ans, redevenu tout-à-coup le berger extravagant. L'ivreſſe dont je fus ſaiſi, quoique ſi prompte & ſi folle, fut ſi durable & ſi forte, qu'il n'a pas moins fallu, pour m'en guérir, que la criſe imprévue & terrible des malheurs où elle m'a précipité.

Cette ivreſſe, à quelque point qu'elle fut portée, n'alla pourtant pas juſqu'à me faire oublier mon âge & ma ſituation, juſqu'à me flatter de pouvoir inſpirer de l'amour encore, juſqu'à tenter de communiquer enfin ce feu dévorant, mais ſtérile, dont depuis mon enfance je ſentois en vain conſumer mon cœur. Je ne l'eſpérai point, je ne le déſirai pas même. Je ſavois que le temps d'aimer étoit paſſé; je ſentois trop le ridicule des galans ſuranés, pour y tomber, & je n'étois pas homme à devenir avantageux & confiant ſur mon déclin, après l'avoir été ſi peu durant mes belles années. D'ailleurs, ami de la paix, j'aurois craint les orages

Digitized by Google

domeſtiques, & j'aimois trop ſincèrement ma Thérèſe pour l'expoſer au chagrin de me voir porter à d'autres des ſentimens plus vifs que ceux qu'elle m'inſpiroit.

Que fis-je en cette occaſion? Déjà mon lecteur l'a deviné, pour peu qu'il m'ait ſuivi juſqu'ici. L'impoſſibilité d'atteindre aux êtres réels, me jeta dans le pays des chimères, & ne voyant rien d'exiſtant qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal, que mon imagination eut bientôt peuplé d'êtres ſelon mon cœur. Jamais cette reſſource ne vint plus à propos & ne ſe trouva ſi féconde. Dans mes continuelles extaſes je m'enivrois à torrens des plus délicieux ſentimens qui jamais ſoient entrés dans un cœur d'homme. Oubliant tout-à-fait la race humaine, je me fis des ſociétés de créatures parfaites, auſſi céleſtes par leurs vertus que par leurs beautés, d'amis sûrs, tendres, fidelles, tels que je n'en trouvai jamais ici-bas. Je pris un tel goût à planer ainſi dans l'empyrée au milieu des objets charmans dont je m'étois entouré, que j'y paſſois

Digitized by Google

les heures, les jours sans compter, & perdant le souvenir de toute autre chose, à peine avois-je mangé un morceau à la hâte, que je brûlois de m'échapper pour courir retrouver mes bosquets. Quand, prêt à partir pour le monde enchanté, je voyois arriver de malheureux mortels qui venoient me retenir sur la terre, je ne pouvois ni modérer, ni cacher mon dépit, & n'étant plus maître de moi, je leur faisois un accueil si brusque, qu'il pouvoit porter le nom de brutal. Cela ne fit qu'augmenter ma réputation de misantropie, par tout ce qui m'en eut acquis une bien contraire, si l'on eut mieux lu dans mon cœur.

Au fort de ma plus grande exaltation, je fus retiré tout d'un coup par le cordon comme un cerf-volant, & remis à ma place par la nature, à l'aide d'une attaque assez vive de mon mal. J'employai le seul remède qui m'eut soulagé, & cela fit trève à mes angeliques amours; car, outre qu'on n'est guère amoureux quand on souffre, mon imagination qui s'anime à la campagne & sous les arbres, languit & meurt dans la chambre & sous

Digitized by Google

les solives d'un plancher. J'ai souvent regretté qu'il n'existât pas des Driades ; c'eut infailliblement été parmi elles que j'aurois fixé mon attachement.

D'autres tracas domestiques vinrent en même temps augmenter mes chagrins. Mde. le Vasseur, en me faisant les plus beaux complimens du monde, aliénoit de moi sa fille tant qu'elle pouvoit. Je reçus des lettres de mon ancien voisinage, qui m'apprirent que la bonne vieille avoit fait à mon insçu plusieurs dettes au nom de Thérèse, qui le savoit, & qui ne m'en avoit rien dit. Les dettes à payer me fâchoient beaucoup moins que le secret qu'on m'en avoit fait. Eh! comment celle pour qui je n'eus jamais aucun secret, pouvoit-elle en avoir pour moi ? Peut-on dissimuler quelque chose aux gens qu'on aime ? La cotterie M.....e, qui ne me voyoit faire aucun voyage à Paris, commençoit à craindre tout de bon que je ne me plusse en campagne, & que je ne fusse assez fou pour y demeurer.

Là, commencèrent les tracasseries par lesquelles on cherchoit à me rappeler

indirectement à la ville. Diderot, qui ne vouloit pas se montrer sitôt lui-même, commença par me détacher De Leyre, à qui j'avois procuré sa connoissance, lequel recevoit & me transmettoit les impressions que vouloit lui donner Diderot, sans que De Leyre en vit le vrai but.

Tout sembloit concourir à me tirer de ma douce & folle rêverie. Je n'étois pas guéri de mon attaque, quand je reçus un exemplaire du poëme sur la ruine de Lisbonne, que je supposai m'être envoyé par l'auteur. Cela me mit dans l'obligation de lui écrire & de lui parler de sa pièce. Je le fis par une lettre qui a été imprimée long-temps après sans mon aveu, comme il sera dit ci-après.

Frappé de voir ce pauvre homme accablé, pour ainsi dire, de prospérités & de gloire, déclamer toutefois amèrement contre les misères de cette vie, & trouver toujours que tout étoit mal; je formai l'insensé projet de le faire rentrer en lui-même, & de lui prouver que tout étoit bien. Voltaire, en paroissant croire en Dieu, n'a réellement jamais cru qu'au diable; puisque son dieu prétendu n'est

Digitized by Google

qu'un être malfaisant qui, selon lui, ne prend de plaisir qu'à nuire. L'absurdité de cette doctrine, qui saute aux yeux, est surtout révoltante dans un homme comblé des biens de toute espèce qui, du sein du bonheur, cherche à désespérer ses semblables par l'image affreuse & cruelle de toutes les calamités dont il est exempt. Autorisé plus que lui à compter & peser tous les maux de la vie humaine, j'en fis l'équitable examen, & je lui prouvai que de tous ces maux, il n'y en avoit pas un dont la providence ne fût disculpée, & qui n'eût sa source dans l'abus que l'homme fait de ses facultés plus que dans la nature elle-même. Je le traitai dans cette lettre avec tous les égards, toute la considération, tout le ménagement, & je puis dire avec tout le respect possibles. Cependant lui connoissant un amour-propre extrêmement irritable, je ne lui envoyai pas cette lettre à lui-même, mais au docteur Tronchin son médecin & son ami, avec plein-pouvoir de la donner ou supprimer, selon ce qu'il trouveroit le plus convenable. Tronchin donna la lettre. Vol-

Digitized by Google

taire me répondit en peu de lignes, qu'étant malade & garde-malade lui-même, il remettoit à un autre temps sa réponse, & ne dit pas un mot sur la question. Tronchin, en m'envoyant cette lettre, en joignit une, où il marquoit peu d'estime pour celui qui la lui avoit remise.

Je n'ai jamais publié ni même montré ces deux lettres, n'aimant point à faire parade de ces sortes de petits triomphes; mais elles sont en originaux dans mes recueils. Depuis lors Voltaire a publié cette réponse qu'il m'avoit promise, mais qu'il ne m'a pas envoyée. Elle n'est autre que le roman de Candide, dont je ne puis parler, parce que je ne l'ai pas lu.

Toutes ces distractions m'auroient dû guérir radicalement de mes fantasques amours, & c'étoit peut-être un moyen que le ciel m'offroit d'en prévenir les suites funestes; mais ma mauvaise étoile fut la plus forte, & à peine recommençai-je à sortir, que mon cœur, ma tête & mes pieds reprirent les mêmes routes. Je dis les mêmes, à certains égards; car mes idées, un peu moins exaltées, restèrent cette fois sur la terre, mais avec

Digitized by Google

un choix si exquis de tout ce qui pouvoit s'y trouver d'aimable en tout genre, que cette élite n'étoit guères moins chimérique que le monde imaginaire que j'avois abandonné.

Je me figurai l'amour, l'amitié, les deux idoles de mon cœur, sous les plus ravissantes images. Je me plûs à les orner de tous les charmes du sexe que j'avois toujours adoré. J'imaginai deux amies, plutôt que deux amis, parce que si l'exemple est plus rare, il est aussi plus aimable. Je les douai de deux caractères analogues, mais différens, de deux figures, non pas parfaites, mais de mon goût, qu'animoient la bienveillance & la sensibilité. Je fis l'une brune & l'autre blonde, l'une vive & l'autre douce, l'une sage & l'autre foible, mais d'une foiblesse si touchante que la vertu sembloit y gagner. Je donnai à l'une des deux un amant dont l'autre fut la tendre amie, & même quelque chose de plus, mais je n'admis ni rivalité, ni querelles, ni jalousie, parce que tout sentiment pénible me coûte à imaginer, & que je ne voulois ternir ce riant tableau par rien qui dégra-

Digitized by Google

dât la nature. Epris de mes deux charmans modèles, je m'identifiois avec l'amant & l'ami le plus qu'il m'étoit poſſible; mais je le fis aimable & jeune, lui donnant au ſurplus les vertus, & les défauts que je me ſentois.

Pour placer mes perſonnages dans un ſéjour qui leur convînt, je paſſai ſucceſſivement en revue les plus beaux lieux que j'euſſe vus dans mes voyages. Mais je ne trouvai point de bocage aſſez frais, point de payſage aſſez touchant à mon gré. Les vallées de la Theſſalie m'auroient pu contenter ſi je les avois vues; mais mon imagination fatiguée à inventer, vouloit quelque lieu réel qui put lui ſervir de point d'appui, & me faire illuſion ſur la réalité des habitans que j'y voulois mettre. Je ſongeai long-temps aux iſles Boromées, dont l'aſpect délicieux m'avoit tranſporté, mais j'y trouvai trop d'ornement & d'art pour mes perſonnages. Il me falloit cependant un lac, & je finis par choiſir celui autour duquel mon cœur n'a jamais ceſſé d'errer. Je me fixai ſur la partie des bords de ce lac à laquelle depuis long-temps

Digitized by Google

mes vœux ont placé ma réſidence dans le bonheur imaginaire auquel le ſort m'a borné. Le lieu natal de ma pauvre maman avoit encore pour moi un attrait de prédilection. Le contraſte des poſitions, la richeſſe & la variété des ſites, la magnificence, la majeſté de l'enſemble qui ravit les ſens, émeut le cœur, élève l'ame, achevèrent de me déterminer, & j'établis à Vevey mes jeunes pupilles. Voilà ce que j'imaginai du premier bond; le reſte n'y fut ajouté que dans la ſuite.

Je me bornai long-temps à un plan ſi vague, parce qu'il ſuffiſoit pour remplir mon imagination d'objets agréables, & mon cœur de ſentimens dont il aime à ſe nourrir. Ces fictions, à force de revenir, prirent enfin plus de conſiſtence, & ſe fixèrent dans mon cerveau ſous une forme déterminée. Ce fut alors que la fantaiſie me prit d'exprimer ſur le papier quelques-unes des ſituations qu'elles m'offroient, & rappelant tout ce que j'avois ſenti dans ma jeuneſſe, de donner ainſi l'eſſor en quelque ſorte au déſir d'aimer que je n'avois pu ſatisfaire, & dont je me ſentois dévoré.

Digitized by Google

Je jetai d'abord quelques lettres éparſes ſans ſuite & ſans liaiſon, & lorſque je m'aviſai de les vouloir coudre, j'y fus ſouvent fort embarraſſé. Ce qu'il y a de peu croyable & de très-vrai, eſt que les deux premières parties ont été écrites preſque en entier de cette manière, ſans que j'euſſe aucun plan bien formé, & même ſans prévoir qu'un jour je ſerois tenté d'en faire un ouvrage en règle. Auſſi voit-on que ces deux parties, formées après coup de matériaux qui n'ont pas été taillés pour la place qu'ils occupent, ſont pleines d'un rempliſſage verbeux qu'on ne trouve pas dans les autres.

Au plus fort de mes rêveries, j'eus une viſite de Mde. d'H....., la première qu'elle m'eût faite en ſa vie, mais qui malheureuſement ne fut pas la dernière, comme on verra ci-après. La comteſſe d'H..... étoit fille de feu M. de B.....e, fermier-général, ſœur de M. D'.....y & de MM. de L..... & de la B....., qui, depuis, ont été tous deux introducteurs des ambaſſadeurs. J'ai parlé de la connoiſſance que je fis avec elle étant fille. Depuis ſon mariage, je ne la vis qu'aux

Digitized by Google

fêtes de la C.....e chez Mde. D'.....y sa belle-sœur. Ayant souvent passé plusieurs jours avec elle tant à la C.....e qu'à E....y, non-seulement je la trouvai toujours très-aimable, mais je crus lui voir aussi pour moi de la bienveillance. Elle aimoit assez à se promener avec moi; nous étions marcheurs l'un & l'autre, & l'entretien ne tarissoit pas entre nous. Cependant, je n'allai jamais la voir à Paris, quoiqu'elle m'en eût prié & même sollicité plusieurs fois. Ses liaisons avec M. de St. L.....t, avec qui je commençois d'en avoir, me la rendirent encore plus intéressante, & c'étoit pour m'apporter des nouvelles de cet ami, qui, pour lors, étoit, je crois, à Mahon, qu'elle vint me voir à l'Hermitage.

Cette visite eut un peu l'air d'un début de roman. Elle s'égara dans la route. Son cocher, quittant le chemin qui tournoit, voulut traverser en droiture du moulin de Clairvaux à l'Hermitage: son carrosse s'embourba dans le fond du vallon; elle voulut descendre & faire le reste du trajet à pied. Sa mignonne chaussure fut bientôt percée; elle enfonçoit dans

Digitized by Google

la crotte, ſes gens eurent toutes les peines du monde à la dégager, & enfin elle arriva à l'Hermitage en bottes, & perçant l'air d'éclats de rire auxquels je mêlai les miens en la voyant arriver: il fallut changer de tout; Thérèſe y pourvut, & je l'engageai d'oublier ſa dignité pour faire une collation ruſtique, dont elle ſe trouva fort bien. Il étoit tard, elle reſta peu; mais l'entrevue fut ſi gaie qu'elle y prit goût, & parut diſpoſée à revenir. Elle n'exécuta pourtant ce projet que l'année ſuivante; mais, hélas! ce retard ne me garantit de rien.

Je paſſai l'automne à une occupation dont on ne ſe douteroit pas, à la garde des fruits de M. D'.....y. L'Hermitage étoit le réſervoir des eaux du parc de la C.....e: il y avoit un jardin clos de murs & garni d'eſpaliers, & d'autres arbres, qui donnoient plus de fruits à M. D'.....y que ſon potager de la C.....e, quoiqu'on lui en volât les trois quarts. Pour n'être pas un hôte abſolument inutile, je me chargeai de la direction du jardin & de l'inſpection du jardinier. Tout alla bien juſqu'au temps des fruits, mais

Digitized by Google

à mesure qu'ils mûrissoient je les voyois disparoître, sans savoir ce qu'ils étoient devenus. Le jardinier m'assura que c'étoient les loirs qui mangeoient tout. Je fis la guerre aux loirs, j'en détruisis beaucoup, & le fruit n'en disparoissoit pas moins. Je guettai si bien qu'enfin je trouvai que le jardinier lui-même étoit le grand loir. Il logeoit à Montmorenci, d'où il venoit les nuits avec sa femme & ses enfans, enlever les dépôts de fruits qu'il avoit fait pendant la journée, & qu'il faisoit vendre à la halle à Paris aussi publiquement que s'il eut eu un jardin à lui. Ce misérable que je comblois de bienfaits, dont Thérèse habilloit les enfans, & dont je nourrissois presque le père, qui étoit mendiant, nous dévalisoit aussi aisément qu'effrontément, aucun des trois n'étant assez vigilant pour y mettre ordre, & dans une seule nuit il parvint à vider ma cave, où je ne trouvai rien le lendemain. Tant qu'il ne parut s'adresser qu'à moi, j'endurai tout; mais voulant rendre compte du fruit, je fus obligé d'en dénoncer le voleur. Mde. D'.....y me pria de le payer, de le

Digitized by Google

mettre dehors, & d'en chercher un autre; ce que je fis. Comme ce grand coquin rôdoit toutes les nuits autour de l'Hermitage, armé d'un gros bâton ferré qui avoit l'air d'une massue, & suivi d'autres vauriens de son espèce; pour rassurer les gouverneuses que cet homme effrayoit terriblement, je fis coucher son successeur toutes les nuits à l'Hermitage; & cela ne tranquillisant pas encore, je fis demander à Mde. D'.....y un fusil que je tins dans la chambre du jardinier, avec charge à lui de ne s'en servir qu'au besoin, si l'on tentoit de forcer la porte ou d'escalader le jardin, & de ne tirer qu'à poudre, uniquement pour effrayer les voleurs. C'étoit assurément la moindre précaution que put prendre pour la sûreté commune un homme incommodé, ayant à passer l'hiver au milieu des bois, seul avec deux femmes timides. Enfin, je fis l'acquisition d'un petit chien pour servir de sentinelle. De Leyre m'étant venu voir dans ce temps-là, je lui contai mon cas, & ris avec lui de mon appareil militaire. De retour à Paris, il en voulut amuser Diderot à son tour, &

Digitized by Google

voilà comment la cotterie H.....e apprit que je voulois tout de bon passer l'hiver à l'Hermitage. Cette constance qu'ils n'avoient pu se figurer les déforienta, & en attendant qu'ils imaginassent quelqu'autre tracasserie pour me rendre mon séjour déplaisant, ils me détachèrent, par Diderot, ce même De Leyre, qui d'abord ayant trouvé mes précautions toutes simples, finit par les trouver inconséquentes à mes principes, & pis que ridicules, dans des lettres où il m'accabloit de plaisanteries amères, & assez piquantes pour m'offenser, si mon humeur eut été tournée de ce côté-là. Mais alors saturé de sentimens affectueux & tendres, & n'étant susceptible d'aucun autre, je ne voyois dans ses aigres sarcasmes que le mot pour rire, & ne le trouvois que folâtre, où tout autre l'eut trouvé extravagant.

A force de vigilance & de soins, je parvins à garder si bien le jardin, que quoique la récolte du fruit eût presque manqué cette année, le produit fut triple de celui des années précédentes, & il est vrai que je ne m'épargnois point pour le préserver, jusqu'à escorter les

Digitized by Google

envois que je faisois à la C.....e & à E....y, jusqu'à porter des paniers moi-même, & je me souviens que nous en portâmes un si lourd la tante & moi, que prêts à succomber sous le faix, nous fûmes contraints de nous repofer de dix en dix pas, & n'arrivâmes que tout en nage.

Quand la mauvaise saison commença de me renfermer au logis, je voulus reprendre mes occupations casanières; il ne me fut pas possible. Je ne voyois partout que les deux charmantes amies, que leur ami, leurs entours, le pays qu'elles habitoient, qu'objets créés ou embellis pour elles par mon imagination. Je n'étois plus un moment à moi-même, le délire ne me quittoit plus. Après beaucoup d'efforts inutiles, pour écarter de moi toutes ces fictions, je fus enfin tout-à-fait séduit par elles, & je ne m'occupai plus qu'à tâcher d'y mettre quelque ordre & quelque suite pour en faire une espèce de roman.

Mon grand embarras étoit la honte de me démentir ainsi moi-même si nettement & si hautement. Après les prin-

Digitized by Google

cipes sévères que je venois d'établir avec tant de fracas, après les maximes austères que j'avois si fortement prêchées, après tant d'invectives mordantes contre les livres efféminés qui respiroient l'amour & la molleſſe, pouvoit-on rien imaginer de plus inattendu, de plus choquant que de me voir tout d'un coup m'inscrire de ma propre main parmi les auteurs de ces livres, que j'avois si durement censurés? Je sentois cette inconséquence dans toute sa force, je me la reprochois, j'en rougissois, je m'en dépitois: mais tout cela ne put suffire pour me ramener à la raison. Subjugué complètement, il fallut me soumettre à tout risque, & me résoudre à braver le qu'en dira-t-on; sauf à délibérer dans la suite si je me résoudrois à montrer mon ouvrage ou non: car je ne supposois pas encore que j'en vinsse à le publier.

Ce parti pris, je me jette à plein collier dans mes rêveries, & à force de les tourner & retourner dans ma tête, j'en forme enfin l'espèce de plan dont on a vu l'exécution. C'étoit assurément le meilleur parti qui se put tirer de mes

Digitized by Google

folies : l'amour du bien, qui n'eſt jamais ſorti de mon cœur, les tourna vers des objets utiles, & dont la morale eut pu faire ſon profit. Mes tableaux voluptueux auroient perdu toutes leurs grâces, ſi le doux coloris de l'innocence y eut manqué.

Une fille foible eſt un objet de pitié, que l'amour peut rendre intéreſſant & qui ſouvent n'eſt pas moins aimable : mais qui peut ſupporter ſans indignation, le ſpectacle des mœurs à la mode, & qu'y a-t-il de plus révoltant que l'orgueil d'une femme infidelle, qui foulant ouvertement aux pieds tous ſes devoirs, prétend que ſon mari ſoit pénétré de reconnoiſſance de la grâce qu'elle lui accorde de vouloir bien ne pas ſe laiſſer prendre ſur le fait? Les êtres parfaits ne ſont pas dans la nature, & leurs leçons ne ſont pas aſſez près de nous. Mais qu'une jeune perſonne née, avec un cœur auſſi tendre qu'honnête, ſe laiſſe vaincre à l'amour étant fille, & retrouve étant femme des forces pour le vaincre à ſon tour, & redevenir vertueuſe : quiconque vous dira que ce tableau dans ſa tota-

Digitized by Google

lité est scandaleux & n'est pas utile, est un menteur & un hypocrite; ne l'écoutez pas.

Outre cet objet de mœurs & d'honnêteté conjugale, qui tient radicalement à tout l'ordre social, je m'en fis un plus secret de concorde & de paix publique, objet plus grand, plus important peut-être en lui-même, & du moins pour le moment où l'on se trouvoit. L'orage excité par l'Encyclopédie, loin de se calmer, étoit alors dans sa plus grande force. Les deux partis déchaînés l'un contre l'autre avec la dernière fureur, ressembloient bientôt à des loups enragés, acharnés à s'entre-déchirer, qu'à des chrétiens & des philosophes qui veulent réciproquement s'éclairer, se convaincre, & se ramener dans la voie de la vérité. Il ne manquoit peut-être à l'un & à l'autre que des chefs remuans qui eussent du crédit, pour dégénérer en guerre civile, & Dieu sait ce qu'eut produit une guerre civile de religion, où l'intolérance la plus cruelle étoit au fond la même des deux côtés. Ennemi né de tout esprit de parti, j'avois dit franchement aux uns

Digitized by Google

& aux autres des vérités dures qu'ils n'avoient pas écoutées. Je m'avisai d'un autre expédient, qui dans ma simplicité me parut admirable : c'étoit d'adoucir leur haine réciproque en détruisant leurs préjugés, & de montrer à chaque parti le mérite & la vertu dans l'autre, dignes de l'estime publique & du respect de tous les mortels Ce projet peu senté, qui supposoit de la bonne foi dans les hommes, & par lequel je tombois dans le défaut que je reprochois à l'abbé de St. Pierre, eut le succès qu'il devoit avoir, il ne rapprocha point les partis, & ne les réunit que pour m'accabler. En attendant que l'expérience m'eut fait sentir ma folie, je m'y livrai, j'ose le dire, avec un zèle digne du motif qui me l'inspiroit, & je dessinai les deux caractères de Volmar & de Julie, dans un ravissement qui me faisoit espérer de les rendre aimables tous les deux, & qui plus est, l'un par l'autre.

Content d'avoir grossièrement esquissé mon plan, je revins aux situations de détail que j'avois tracées, & de l'arrangement que je leur donnai résultèrent

Digitized by Google

les deux premières parties de la Julie, que je fis & mis au net durant cet hiver avec un plaisir inexprimable, employant pour cela le plus beau papier doré, de la poudre d'azur & d'argent pour sécher l'écriture, de la nompareille bleue pour coudre mes cahiers; enfin ne trouvant rien d'assez galant, rien d'assez mignon pour les charmantes filles dont je raffolois comme un autre Pigmalion. Tous les soirs au coin de mon feu, je lisois & relisois ces deux parties aux gouverneuses. La fille, sans rien dire, sanglottoit avec moi d'attendrissement; sa mère qui, ne trouvant point là de complimens, n'y comprenoit rien, restoit tranquille, & se contentoit dans les momens de silence de me répéter toujours: *Monsieur, cela est bien beau.*

Mde. D'....y, inquiète de me savoir seul en hiver au milieu des bois dans une maison isolée, envoyoit très-souvent savoir de mes nouvelles. Jamais je n'eus de si vrais témoignages de son amitié pour moi, & jamais la mienne n'y répondit plus vivement. J'aurois tort de ne pas spécifier parmi ces témoignages,

Digitized by Google

qu'elle m'envoya son portrait, & qu'elle me demanda des instructions pour avoir le mien, peint par La Tour, & qui avoit été exposé au sallon. Je ne dois pas non plus omettre une autre de ses attentions, qui paroîtra risible, mais qui fait trait à l'histoire de mon caractère par l'impression qu'elle fit sur moi. Un jour qu'il geloit très-fort, en ouvrant un paquet qu'elle m'envoyoit de plusieurs commissions dont elle s'étoit chargée, j'y trouvai un petit jupon de dessous de flanelle d'Angleterre, qu'elle me marquoit avoir porté, & dont elle vouloit que je fisse un gilet. Ce soin, plus qu'amical, me parut si tendre, comme si elle se fût dépouillée pour me vêtir, que dans mon émotion, je baisai vingt fois en pleurant le billet & le jupon: Thérèse me croyoit devenu fou. Il est singulier que de toutes les marques d'amitié que Mde. D'..... y m'a prodiguées, aucune ne m'a jamais touché comme celle-là, & que même depuis notre rupture, je n'y aijamais repensé sans attendrissement. J'ai long-temps conservé son petit billet, & je l'aurois encore, s'il n'eût

eu

ou le sort de mes autres billets du même temps.

Quoique mes maux me laissassent alors peu de relâche en hiver, & qu'une partie de celui-ci, je fusse occupé d'y chercher du soulagement, ce fut pourtant à tout prendre, la saison que depuis ma demeure en France, j'ai passée avec le plus de douceur & de tranquillité. Durant quatre ou cinq mois que le mauvais temps me tint davantage à l'abri des survenans, je savourai plus que je n'ai fait avant & depuis, cette vie indépendante, égale & simple, dont la jouissance ne faisoit pour moi qu'augmenter le prix, sans autre compagnie que celle des deux gouverneuses en réalité, & celle des deux cousines en idée. C'est alors surtout que je me félicitois chaque jour davantage du parti que j'avois eu le bon sens de prendre, sans égard aux clameurs de mes amis, fâchés de me voir affranchi de leur tyrannie; & quand j'appris l'attentat d'un forcené, quand De Leyre & Mde. D'.....y me parloient dans leurs lettres du trouble & de l'agitation qui régnoient dans Paris, combien je remer-

éiai le ciel de m'avoir éloigné de ces ſpectacles d'horreurs & de crimes, qui n'euſſent fait que nourrir, qu'aigrir l'humeur bilieuſe que l'aſpect des déſordres publics m'avoit donnée; tandis que ne voyant plus autour de ma retraite que des objets rians & doux, mon cœur ne ſe livroit qu'à des ſentimens aimables.

Je note ici avec complaiſance le cours des derniers momens paiſibles qui m'ont été laiſſés. Le printemps qui ſuivit cèt hiver ſi calme, vit éclore le germe des malheurs qui me reſtent à décrire, & dans le tiſſu deſquels on ne verra plus d'intervalle ſemblable où j'aie eu le loiſir de reſpirer.

Je crois pourtant me rappeler que durant cet intervalle de paix, & juſqu'au fond de ma ſolitude, je ne reſtai pas tout-à-fait tranquille de la part des H.....s. Diderot me ſuſcita quelque tracaſſerie, & je ſuis fort trompé ſi ce n'eſt durant cet hiver que parut le *Fils naturel*, dont j'aurai bientôt à parler. Outre que par des cauſes qu'on ſaura dans la ſuite, il m'eſt reſté peu de monumens sûrs de cette époque, ceux même qu'on

Digitized by Google

m'a laiſſés ſont très-peu précis quant aux dates. Diderot ne datoit jamais ſes lettres. Mde. D'.....y, Mde. d'H..... ne datoient guères les leurs que du jour de la ſemaine, & De Leyre faiſoit comme elles le plus ſouvent. Quand j'ai voulu ranger ces lettres dans leur ordre, il a fallu ſuppléer en tâtonnant des dates incertaines ſur leſquelles je ne puis compter. Ainſi ne pouvant fixer avec certitude le commencement de ces brouilleries, j'aime mieux rapporter ci-après, dans un ſeul article, tout ce que je puis m'en rappeler.

Le retour du printemps avoit redoublé mon tendre délire, & dans mes érotiques tranſports, j'avois compoſé pour les dernières parties de la Julie, pluſieurs lettres qui ſe ſentent du raviſſement dans lequel je les écrivis. Je puis citer entr'autre celle de l'Elyſée, & de la promenade ſur le lac, qui, ſi je m'en ſouviens bien, ſont à la fin de la quatrième partie. Quiconque, en liſant ces deux lettres, ne ſent pas amollir & fondre ſon cœur dans l'attendriſſement qui me les dicta,

Digitized by Google

doit fermer le livre, il n'eſt pas fait pour juger des choſes de ſentiment.

Préciſément dans le même temps j'eus de Mde. d'H..... une ſeconde viſite imprévue. En l'abſence de ſon mari, qui étoit capitaine de gendarmerie, & de ſon amant, qui ſervoit auſſi, elle étoit venue à Eaubonne, au milieu de la vallée de Montmorenci, où elle avoit loué une aſſez jolie maiſon. Ce fut de-là qu'elle vint faire à l'Hermitage une nouvelle excurſion. A ce voyage elle étoit à cheval & en homme. Quoique je n'aime guères ces ſortes de maſcarades, je fus pris à l'air romaneſque de celle-là, & pour cette fois, ce fut de l'amour. Comme il fut le premier & l'unique en toute ma vie, & que ſes ſuites le rendront à jamais mémorable & terrible à mon ſouvenir, qu'il me ſoit permis d'entrer dans quelque détail ſur cet article.

Mde. la comteſſe d'H..... approchoit de la trentaine, & n'étoit point belle, ſon viſage étoit marqué de la petite-vérole, ſon teint manquoit de fineſſe, elle avoit la vue baſſe & les yeux un peu ronds; mais elle avoit de grands

Digitized by Google

cheveux noirs, naturellement bouclés, qui lui tomboient au jarret: sa taille étoit mignonne, & elle mettoit dans tous ses mouvemens de la gaucherie & de la grâce tout à-la-fois. Elle avoit l'esprit très-naturel & très-agréable; la gaieté, l'étourderie & la naïveté s'y marioient heureusement: elle abondoit en saillies charmantes qu'elle ne recherchoit point, & qui partoient quelquefois malgré elle. Elle avoit plusieurs talens agréables, jouoit du clavecin, dansoit bien, faisoit d'assez jolis vers. Pour son caractère, il étoit angelique, la douceur d'ame en faisoit le fond, mais hors la prudence & la force, il rassembloit toutes les vertus. Elle étoit surtout d'une telle sûreté dans le commerce, d'une telle fidélité dans la société, que ses ennemis mêmes n'avoient pas besoin de se cacher d'elle. J'entends par ses ennemis ceux, ou plutôt celles qui la haïssoient, car pour elle, elle n'avoit pas un cœur qui pût haïr, & je crois que cette conformité contribua beaucoup à me passionner pour elle. Dans les confidences de la plus intime amitié, je ne lui ai jamais ouï

Digitized by Google

parler mal des abſens, par même de ſa belle-ſœur. Elle ne pouvoit ni déguiſer ce qu'elle penſoit à perſonne, ni même contraindre aucun de ſes ſentimens, & je ſuis perſuadé qu'elle parloit de ſon amant à ſon mari même, comme elle en parloit à ſes amis, à ſes connoiſſances & à tout le monde indifféremment. Enfin, ce qui prouve ſans replique la pureté, la ſincérité de ſon excellent naturel, c'eſt qu'étant ſujette aux plus énormes diſtractions & aux plus riſibles étourderies, il lui en échappoit ſouvent de très-imprudentes pour elle-même, mais jamais d'offenſantes pour qui que ce fut.

On l'avoit mariée très-jeune & malgré elle au comte d'H....., homme de condition, bon militaire, mais joueur, chicaneur, très-peu aimable, & qu'elle n'a jamais aimé. Elle trouva dans M. de St. L.....t tous les mérites de ſon mari avec des qualités plus agréables, de l'eſprit, des vertus, des talens. S'il faut pardonner quelque choſe aux mœurs du ſiècle, c'eſt ſans doute un attachement que ſa durée épure, que ſes effets honorent, & qui ne s'eſt cimenté que par une eſtime

Digitized by Google

réciproque. C'étoit un peu par goût, à ce que j'ai pu croire, mais beaucoup pour complaire à St. L.....t qu'elle venoit me voir. Il l'y avoit exhortée, & il avoit raison de croire que l'amitié qui commençoit à s'établir entre nous, rendroit cette société agréable à tous les trois. Elle savoit que j'étois instruit de leurs liaisons, & pouvant me parler de lui sans gêne, il étoit naturel qu'elle se plut avec moi. Elle vint, je la vis, j'étois ivre d'amour sans objets, cette ivresse fascina mes yeux, cet objet se fixa sur elle, je vis ma Julie en Mde. d'H....., & bientôt je ne vis plus que Mde. d'H....., mais revêtue de toutes les perfections dont je venois d'orner l'idôle de mon cœur. Pour m'achever, elle me parla de St. L.....t en amante passionnée. Force contagieuse de l'amour! en l'écoutant, en me sentant auprès d'elle, j'étois saisi d'un frémissement délicieux, que je n'avois éprouvé jamais auprès de personne. Elle parloit & je me sentois ému; je croyois ne faire que m'intéresser à ses sentimens, quand j'en prenois de semblables; j'avalois à longs traits la coupe

Digitized by Google

empoisonnée dont je ne sentois encore que la douceur. Enfin, sans que je m'en apperçusse & sans qu'elle s'en apperçût, elle m'inspira pour elle-même, tout ce qu'elle exprimoit pour son amant. Hélas! ce fut bien tard, ce fut bien cruellement brûler d'une passion non moins vive que malheureuse, pour une femme dont le cœur étoit plein d'un autre amour!

Malgré les mouvemens extraordinaires que j'avois éprouvés auprès d'elle, je ne m'apperçus pas d'abord de ce qui m'étoit arrivé: ce ne fut qu'après son départ que, voulant penser à Julie, je fus frappé de ne pouvoir plus penser qu'à Mde. d'H..... Alors mes yeux se dessillèrent; je sentis mon malheur, j'en gémis, mais je n'en prévis pas les suites.

J'hésitai long-temps sur la manière dont je me conduirois avec elle, comme si l'amour véritable laissoit assez de raison pour suivre des délibérations. Je n'étois pas déterminé quand elle revint me prendre au dépourvu. Pour lors j'étois instruit. La honte, compagne du mal, me rendit muet, tremblant devant elle; je n'osois ouvrir la bouche ni lever les

Digitized by Google

yeux ; j'étois dans un trouble inexprimable, qu'il étoit impossible qu'elle ne vit pas. Je pris le parti de le lui avouer, & de lui en laisser deviner la cause : c'étoit la lui dire assez clairement.

Si j'eusse été jeune & aimable, & que dans la suite Mde. d'H..... eut été foible, je blâmerois ici sa conduite ; mais tout cela n'étoit pas, je ne puis que l'applaudir & l'admirer. Le parti qu'elle prit étoit également celui de la générosité & de la prudence. Elle ne pouvoit s'éloigner brusquement de moi, sans en dire la cause à St. L.....t qui l'avoit lui-même engagée à me voir ; c'étoit exposer deux amis à une rupture, & peut-être à un éclat qu'elle vouloit éviter. Elle avoit pour moi de l'estime & de la bienveillance. Elle eut pitié de ma folie, sans la flatter elle la plaignit & tâcha de m'en guérir. Elle étoit bien aise de conserver à son amant & à elle-même un ami dont elle faisoit cas : elle ne parloit de rien avec plus de plaisir que de l'intime & douce société que nous pourrions former entre nous trois, quand je serois devenu raisonnable ; elle ne se bornoit pas tou-

Digitized by Google

jours à ces exhortations amicales, & ne m'épargnoit pas au besoin les reproches plus durs que j'avois bien mérités.

Je me les épargnois encore moins moi-même, sitôt que je fus seul je revins à moi; j'étois plus calme après avoir parlé: l'amour connu de celle qui l'inspire en devient plus supportable.

La force avec laquelle je me reprochois le mien m'en eut dû guérir, si la chose eut été possible. Quels puissans motifs n'appelai-je point à mon aide pour l'étouffer! Mes mœurs, mes sentimens; mes principes, la honte, l'infidélité, le crime, l'abus d'un dépôt confié par l'amitié, le ridicule enfin de brûler à mon âge de la passion la plus extravagante pour un objet dont le cœur préoccupé ne pouvoit, ni me rendre aucun retour, ni me laisser aucun espoir: passion de plus, qui loin d'avoir rien à gagner par la constance, devenoit moins souffrable de jour en jour.

Qui croiroit que cette dernière considération qui devoit ajouter du poids à toutes les autres, fut celle qui les éluda? Quel scrupule, pensai-je, puis-je me faire

Digitized by Google

d'une folie nuisible à moi seul? Suis-je donc un jeune cavalier fort à craindre pour Mde. d'H.....? Ne diroit-on pas à mes présomptueux remords, que ma galanterie, mon air, ma parure vont la séduire? Eh! pauvre Jean-Jaques, aime à ton aise, en sûreté de conscience, & ne crains pas que les soupirs nuisent à St. L.....t.

On a vu que jamais je ne fus avantageux, même dans ma jeunesse. Cette façon de penser étoit dans mon tour d'esprit, elle flattoit ma passion; c'en fut assez pour m'y livrer sans réserve, & rire même de l'impertinent scrupule que je croyois m'être fait par vanité plus que par raison. Grande leçon pour les ames honnêtes, que le vice n'attaque jamais à découvert, mais qu'il trouve le moyen de surprendre, en se masquant toujours de quelque sophisme, & souvent de quelque vertu.

Coupable sans remords, je le fus bientôt sans mesure; & de grâce, qu'on voie comment ma passion suivit la trace de mon naturel pour m'entraîner enfin dans l'abîme. D'abord elle prit un air humble

Digitized by Google

pour me rassurer, & pour me rendre entreprenant, elle poussa cette humilité jusqu'à la défiance. Mde. d'H....., sans cesser de me rappeler à mon devoir, à la raison, sans jamais flatter un moment ma folie, me traitoit au reste avec la plus grande douceur, & prit avec moi le ton de l'amitié la plus tendre. Cette amitié m'eut suffi, je le proteste, si je l'avois crue sincère; mais la trouvant trop vive pour être vraie, n'allai-je pas me fourrer dans la tête que l'amour désormais si peu convenable à mon âge, à mon maintien, m'avoit avili aux yeux de Mde. d'H....., que cette jeune folle ne vouloit que se divertir de moi & de mes douceurs surannées, qu'elle en avoit fait confidence à St. L....t, & que l'indignation de mon infidélité ayant fait entrer son amant dans ses vues, ils s'entendoient tous les deux pour achever de me faire tourner la tête & me persifler. Cette bêtise qui m'avoit fait extravaguer à vingt-six ans auprès de Mde. de L.....e, que je ne connoissois pas, m'eut été pardonnable à quarante-cinq, auprès de Mde. d'H....., si j'eusse

Digitized by Google

ignoré qu'elle & son amant étoient trop honnêtes gens l'un & l'autre, pour se faire un aussi barbare amusement.

Mde. d'H..... continuoit à me faire des visites que je ne tardai pas à lui rendre. Elle aimoit à marcher ainsi que moi : nous faisions de longues promenades dans un pays enchanté. Content d'aimer & de l'oser dire, j'aurois été dans la plus douce situation, si mon extravagance n'en eut détruit tout le charme. Elle ne comprit rien d'abord à la sotte humeur, avec laquelle je recevois ses caresses ; mais mon cœur, incapable de savoir jamais rien cacher de ce qui s'y passe, ne lui laissa pas long-temps ignorer mes soupçons ; elle en voulut rire ; cet expédient ne réussit pas ; des transports de rage en auroient été l'effet : elle changea de ton. Sa compatissante douceur fut invincible ; elle me fit des reproches qui me pénétrèrent ; elle me témoigna sur mes injustes craintes des inquiétudes dont j'abusai. J'exigeai des preuves qu'elle ne se moquoit pas de moi. Elle vit qu'il n'y avoit nul autre moyen de me rassurer. Je devins pressant, le pas étoit délicat

Digitized by Google

Il eſt étonnant, il eſt unique peut-être qu'une femme ayant pu venir juſqu'à marchander, s'en ſoit tirée à ſi bon compte. Elle ne me refuſa rien de ce que la plus tendre amitié pouvoit accorder. Elle ne m'accorda rien qui put la rendre infidelle, & j'eus l'humiliation de voir que l'embraſement dont ſes légères faveurs allumoient mes ſens, n'en porta jamais aux ſiens la moindre étincelle.

J'ai dit quelque part qu'il ne faut rien accorder aux ſens, quand on veut leur refuſer quelque choſe. Pour connoître combien cette maxime ſe trouva fauſſe avec Mde. d'H....., & combien elle eut raiſon de compter ſur elle-même, il faudroit entrer dans les détails de nos longs & fréquens tête-à-têtes, & les ſuivre dans toute leur vivacité durant quatre mois que nous paſsâmes enſemble, dans une intimité preſque ſans exemple, entre deux amis de différens ſexes, qui ſe renferment dans les bornes dont nous ne ſortîmes jamais. Ah! ſi j'avois tardé ſi long-temps à ſentir le véritable amour, qu'alors mon cœur & mes ſens lui payèrent bien l'arrérage! & quels ſont

Digitized by Google

donc les transports qu'on doit éprouver auprès d'un objet aimé, qui nous aime, si même un amour non-partagé peut en inspirer de pareils!

Mais j'ai tort de dire un amour non-partagé; le mien l'étoit en quelque sorte; il étoit égal des deux côtés, quoiqu'il ne fût pas réciproque. Nous étions ivres d'amour l'un & l'autre; elle pour son amant, moi pour elle; nos soupirs, nos délicieuses larmes se confondoient. Tendres confidens l'un de l'autre, nos sentimens avoient tant de rapport, qu'il étoit impossible qu'ils ne se mêlassent pas en quelque chose; & toutefois au milieu de cette délicieuse ivresse, jamais elle ne s'est oubliée un moment; & moi je proteste, je jure, que si, quelquefois égaré par mes sens, j'ai tenté de la rendre infidelle, jamais je ne l'ai véritablement désiré. La véhémence de ma passion la contenoit par elle-même. Le devoir des privations avoit exalté mon ame. L'éclat de toutes les vertus ornoit à mes yeux l'idole de mon cœur; en souiller la divine image eut été l'anéantir. J'aurois pu commettre le crime, il a cent fois été com-

Digitized by Google

mis dans mon cœur: mais avilir ma Sophie? ah! cela se pouvoit-il jamais? Non, non, je le lui ai cent fois dit à elle-même; eussai-je été le maître de me satisfaire, sa propre volonté l'eût-elle mise à ma discrétion, hors quelques courts momens de délire, j'aurois refusé d'être heureux à ce prix. Je l'aimois trop pour vouloir la posséder.

Il y a près d'une lieue de l'Hermitage à Eaubonne; dans mes fréquens voyages, il m'est arrivé quelquefois d'y coucher; un soir après avoir soupé tête-à-tête, nous allâmes nous promener au jardin, par un très-beau clair de lune. Au fond de ce jardin étoit un assez grand taillis par où nous fûmes chercher un joli bosquet, orné d'une cascade dont je lui avois donné l'idée, & qu'elle avoit fait exécuter.

Souvenir immortel d'innocence & de jouissance! Ce fut dans ce bosquet qu'assis auprès d'elle, sur un banc de gazon, sous un acacia tout chargé de fleurs, je trouvai, pour rendre les mouvemens de mon cœur, un langage vraiment digne d'eux. Ce fut la première & l'unique fois

Digitized by Google

de ma vie ; mais je fus sublime, si l'on peut nommer ainsi tout ce que l'amour le plus tendre & le plus ardent peut porter d'aimable & de séduisant dans un cœur d'homme. Que d'enivrantes larmes je versai sur ses genoux ! que je lui en fis verser malgré elle ! Enfin, dans un transport involontaire, elle s'écria : Non, jamais homme ne fut si aimable, & jamais amant n'aima comme vous ! Mais votre ami St. L.....t nous écoute, & mon cœur ne sauroit aimer deux fois. Je me tus en soupirant ; je l'embrassai : quel embrassement ! Mais ce fut tout. Il y avoit six mois qu'elle vivoit seule, c'est-à-dire, loin de son amant & de son mari ; il y en avoit trois que je la voyois presque tous les jours, & toujours l'amour en tiers entr'elle & moi. Nous avions soupé tête-à-tête, nous étions seuls, dans un bosquet au clair de la lune, & après deux heures de l'entretien le plus vif & le plus tendre, elle sortit au milieu de la nuit de ce bosquet & des bras de son ami aussi intacte, aussi pure de corps & de cœur qu'elle y étoit entrée. Lecteur, pesez toutes ces circonstances ; je n'ajouterai rien de plus.

Digitized by Google

Et qu'on n'aille pas s'imaginer qu'ici mes sens me laissoient tranquille, comme auprès de Thérèse & de maman. Je l'ai déjà dit, c'étoit de l'amour cette fois, & l'amour dans toute son énergie & dans toutes ses fureurs. Je ne décrirai ni les agitations, ni les frémissemens, ni les palpitations, ni les mouvemens convulsifs, ni les défaillances de cœur que j'éprouvois continuellemant; on en pourra juger par l'effet que sa seule image faisoit sur moi. J'ai dit qu'il y avoit loin de l'Hermitage à Eaubonne: je passois par les côteaux d'Andilly, qui sont charmans. Je rêvois en marchant à celle que j'allois voir, à l'accueil caressant qu'elle me feroit, au baiser qui m'attendoit à mon arrivée. Ce seul baiser, ce baiser funeste, avant même de le recevoir, m'embrasoit le sang à tel point, que ma tête se troubloit; un éblouissement m'aveugloit, mes genoux tremblans ne pouvoient me soutenir, j'étois forcé de m'arrêter, de m'asseoir; toute ma machine étoit dans un désordre inconcevable: j'étois prêt à m'évanouir. Instruit du danger, je tâchois en partant de me distraire & de penser à

Digitized by Google

autre chose. Je n'avois pas fait vingt pas que les mêmes souvenirs & tous les accidens qui en étoient la suite, revenoient m'assaillir sans qu'il me fût possible de m'en délivrer, & de quelque façon que je m'y fois pu prendre, je ne crois pas qu'il me soit jamais arrivé de faire seul ce trajet impunément. J'arrivois à Eaubonne foible, épuisé, rendu, me soutenant à peine. A l'instant que je la voyois, tout étoit réparé; je ne sentois plus auprès d'elle que l'importunité d'une vigueur inépuisable & toujours inutile. Il y avoit sur ma route, à la vue d'Eaubonne, une terrasse agréable, appelée le mont Olimpe, où nous nous rendions quelquefois, chacun de notre côté. J'arrivois le premier, j'étois fait pour l'attendre; mais que cette attente me coûtoit cher! Pour me distraire, j'essayois d'écrire avec mon crayon des billets que j'aurois pu tracer du plus pur de mon sang: je n'en ai jamais pu achever un qui fût lisible. Quand elle en trouvoit quelqu'un dans la niche dont nous étions convenus, elle n'y pouvoit voir autre chose que l'état vraiment déplorable où j'étois en l'écrivant. Cet état,

Digitized by Google

& surtout sa durée, pendant trois mois d'irritation continuelle & de privation, me jeta dans un épuisement dont je n'ai pu me tirer de plusieurs années, & finit par me donner une incommodité que j'emporterai, ou qui m'emportera au tombeau. Telle a été la seule jouissance amoureuse de l'homme du tempérament le plus combustible, mais le plus timide en même temps, que peut-être la nature ait jamais produit. Tels ont été les derniers beaux jours qui m'ayent été comptés sur la terre: ici commence le long tissu des malheurs de ma vie, où l'on verra peu d'interruption.

On a vu dans tout le cours de ma vie, que mon cœur transparent comme le cristal, n'a jamais su cacher, durant une minute entière, un sentiment un peu vif qui s'y fût réfugié. Qu'on juge s'il me fut possible de cacher long-temps mon amour pour Mde. d'H..... Notre intimité frappoit tous les yeux, nous n'y mettions ni secret ni mystère. Elle n'étoit pas de nature à en avoir besoin, & comme Mde. d'H..... avoit pour moi l'amitié la plus tendre, qu'elle ne se repro-

Digitized by Google

choit point; que j'avois pour elle une estime dont personne ne connoissoit mieux que moi toute la justice; elle, franche, distraite, étourdie: moi, vrai, mal-adroit, fier, impatient, emporté, nous donnions encore sur nous, dans notre trompeuse sécurité, beaucoup plus de prises que nous n'aurions fait, si nous en eussions été coupables. Nous allions l'un & l'autre à la C.....e; nous nous y trouvions souvent ensemble, quelquefois même par rendez-vous. Nous y vivions à notre ordinaire; nous promenant tous les jours tête-à-tête en parlant de nos amours, de nos devoirs, de notre ami, de nos innocens projets, dans le parc, vis-à-vis l'appartement de Mde. D'.....y, sous ses fenêtres, d'où, ne cessant de nous examiner, & se croyant bravée, elle assouvissoit son cœur par ses yeux, de rage & d'indignation.

Les femmes ont toutes l'art de cacher leur fureur, surtout quand elle est vive, Mde. D'.....y, violente mais réfléchie, possède surtout cet art éminemment. Elle feignit de ne rien voir, de ne rien soupçonner, & dans le même temps qu'elle

Digitized by Google

redoubloit avec moi d'attentions, de soins, & presque d'agaceries, elle affectoit d'accabler sa belle-sœur de procédés malhonnêtes, & de marques d'un dédain, qu'elle sembloit vouloir me communiquer. On juge bien qu'elle ne réussissoit pas; mais j'étois au supplice. Déchiré de sentimens contraires, en même temps que j'étois touché de ses caresses, j'avois peine à contenir ma colère quand je la voyois manquer à Mde. d'H..... La douceur angelique de celle-ci lui faisoit tout endurer sans se plaindre, & même sans lui en savoir plus mauvais gré.

Elle étoit d'ailleurs souvent si distraite, & toujours si peu sensible à ces choses-là, que la moitié du temps elle ne s'en appercevoit pas.

J'étois si préoccupé de ma passion, que ne voyant rien que Sophie, (c'étoit un des noms de Mde. d'H.....) je ne remarquois pas même que j'étois devenu la fable de toute la maison & des survenans. Le baron d'H.....k qui n'étoit jamais venu que je sachie à la C.....e, fut au nombre de ces derniers. Si j'eusse été aussi défiant que je le suis devenu

Digitized by Google

dans la suite, j'aurois fort soupçonné Mde. D'.....y d'avoir arrangé ce voyage, pour lui donner l'amusant cadeau de voir le Citoyen amoureux. Mais j'étois alors si bête que je ne voyois pas même ce qui crevoit les yeux à tout le monde. Toute ma stupidité ne m'empêcha pourtant pas de trouver au baron l'air plus content, plus jovial qu'à son ordinaire. Au lieu de me regarder en noir selon sa coutume, il me lâchoit cent propos goguenards, auxquels je ne comprenois rien. J'ouvrois de grands yeux sans rien répondre: Mde. D'.....y se tenoit les côtés de rire; je ne savois sur quelle herbe ils avoient marché. Comme rien ne passoit encore les bornes de la plaisanterie, tout ce que j'aurois eu de mieux à faire si je m'en étois apperçu, eut été de m'y prêter. Mais il est vrai qu'à travers la railleuse gaieté du baron, l'on voyoit briller dans ses yeux une maligne joie, qui m'auroit peut-être inquiété, si je l'eusse aussi bien remarquée alors, que je me la rappelai dans la suite.

Un jour que j'allai voir Mde. d'H..... à Eaubonne au retour d'un de ses voya-

Digitized by Google

ges de Paris, je la trouvai triſte, & je vis qu'elle avoit pleuré. Je fus obligé de me contraindre parce que Mde. de B.....e, ſœur de ſon mari, étoit-là: mais ſitôt que je pus trouver un moment je lui marquai mon inquiétude. Ah! me dit-elle en ſoupirant, je crains bien que vos folies ne me coûtent le repos de mes jours. St. L.....t eſt inſtruit & mal inſtruit. Il me rend juſtice; mais il a de l'humeur, dont, qui pis eſt, il me cache une partie. Heureuſement je ne lui ai rien tû de nos liaiſons, qui ſe ſont faites ſous ſes auſpices. Mes lettres étoient pleines de vous ainſi que mon cœur: je ne lui ai caché que votre amour inſenſé, dont j'eſpérois vous guérir, & dont, ſans m'en parler, je vois qu'il me fait un crime. On nous à deſſervi; on m'a fait tort, mais n'importe. Ou rompons tout-à-fait, ou ſoyez tel que vous devez être. Je ne veux plus rien avoir à cacher à mon amant.

Ce fut-là le premier moment où je fus ſenſible à la honte de me voir humilié par le ſentiment de ma faute, devant une jeune femme dont j'éprouvois les juſtes

Digitized by Google

justes reproches, & dont j'aurois dû être le Mentor. L'indignation que j'en ressentis contre moi-même eut suffi peut-être pour surmonter ma foiblesse, si la tendre compassion que m'en inspiroit la victime, n'eut encore amolli mon cœur. Hélas! étoit-ce le moment de pouvoir l'endurcir lorsqu'il étoit inondé par des larmes qui le pénétroient de toutes parts? Cet attendrissement se changea bientôt en colère contre les vils délateurs, qui n'avoient vu que le mal d'un sentiment criminel, mais involontaire, sans croire, sans imaginer même la sincère honnêteté de cœur qui le rachetoit. Nous ne restâmes pas long-temps en doute sur la main d'où partoit le coup.

Nous savions l'un & l'autre que Mde. D'.....y étoit en commerce de lettres avec St. L.....t. Ce n'étoit pas le premier orage qu'elle avoit suscité à Mde. d'H....., dont elle avoit fait mille efforts pour le détacher, & que les succès de quelques-uns de ces efforts faisoient trembler pour la suite. D'ailleurs, G...., qui, ce me semble, avoit suivi M. de C.....s à l'armée, étoit en Westphalie aussi bien que

Digitized by Google

St. L.....t; ils se voyoient quelquefois. G.... avoit fait auprès de Mde. d'H....., quelques tentatives qui n'avoient pas réussi. G.... très-piqué cessa tout-à-coup de la voir. Qu'on juge du sang-froid avec lequel, modeste comme on sait qu'il l'est, il lui supposoit des préférences pour un homme plus âgé que lui, & dont lui G...., depuis qu'il fréquentoit les grands, ne parloit plus que comme de son protégé.

Mes soupçons sur Mde. D'.....y se changèrent en certitude, quand j'appris ce qui s'étoit passé chez moi. Quand j'étois à la C.....e, Thérèse y venoit souvent, soit pour m'apporter mes lettres, soit pour me rendre des soins nécessaires à ma mauvaise santé. Mde. D'.....y lui avoit demandé, si nous ne nous écrivions pas Mde. d'H..... & moi. Sur son aveu, Mde. D'.....y la pressa de lui remettre les lettres de Mde. d'H....., l'assurant qu'elle les recacheteroit si bien qu'il n'y paroîtroit pas. Thérèse sans montrer combien cette proposition la scandalisoit, & même sans m'avertir, se contenta de mieux cacher les lettres qu'elle

Digitized by Google

n'apportoit : précaution très-heureuse, car Mde. D'.....y la faisoit guetter à son arrivée, & l'attendant au passage, pousſa plusieurs fois l'audace jusqu'à chercher dans sa bavette. Elle fit plus : s'étant un jour invitée à venir avec M. de M.....y dîner à l'Hermitage pour la première fois depuis que j'y demeurois, elle prit le temps que je me promenois avec M.....y pour entrer dans mon cabinet avec la mère & la fille, & les presser de lui montrer les lettres de Mde. d'H..... Si la mère eut su où elles étoient, les lettres étoient livrées ; mais heureusement la fille seule le savoit, & nia que j'en eusse conservé aucune. Mensonge assurément plein d'honnêteté, de fidélité, de générosité, tandis que la vérité n'eut été qu'une perfidie. Mde. D'.....y voyant qu'elle ne pouvoit la séduire s'efforça de l'irriter par la jalousie, en lui reprochant sa facilité & son aveuglement. Comment pouvez-vous, lui dit-elle, ne pas voir qu'ils ont entr'eux un commerce criminel ? Si, malgré tout ce qui frappe vos yeux, vous avez besoin d'autres preuves, prêtez-vous donc à ce

Digitized by Google

qu'il faut faire pour les avoir : vous dites qu'il déchire les lettres de Mde. d'H....., auſſitôt qu'il les a lues. Hé bien, recueillez avec ſoin les pièces & donnez-les moi; je me charge de les raſſembler. Telles étoient les leçons que mon amie donnoit à ma compagne.

Thérèſe eut la diſcrétion de me taire aſſez long-temps toutes ces tentatives; mais voyant mes perplexités, elle ſe crut obligée à me tout dire, afin que, ſachant à qui j'avois à faire, je priſſe mes meſures pour me garantir des trahiſons qu'on me préparoit. Mon indignation, ma fureur ne peut ſe décrire. Au lieu de diſſimuler avec Mde. D'.....y à ſon exemple, & de me ſervir de contre-ruſes, je me livrai ſans meſure à l'impétuoſité de mon naturel, & avec mon étourderie ordinaire, j'éclatai tout ouvertement. On peut juger de mon imprudence par les lettres ſuivantes, qui montrent ſuffiſamment la manière de procéder de l'un & de l'autre en cette occaſion.

Billet de Mde. D'.....y.

" Pourquoi donc ne vous vois-je pas, " mon cher ami ? Je ſuis inquiète de

Digitized by Google

„ vous. Vous m'aviez tant promis de ne
„ faire qu'aller & venir de l'Hermitage
„ ici. Sur cela, je vous ai laiſſé libre;
„ & point du tout, vous laiſſez paſſer
„ huit jours. Si on ne m'avoit pas dit
„ que vous étiez en bonne ſanté, je
„ vous croirois malade. Je vous attendois
„ avant-hier ou hier, & je ne vous vois
„ point arriver. Mon Dieu, qu'avez-vous
„ donc? Vous n'avez point d'affaires:
„ vous n'avez pas non plus de chagrins;
„ car je me flatte que vous ſeriez venu
„ ſur le champ me les confier. Vous êtes
„ donc malade! tirez-moi d'inquiétude
„ bien vîte, je vous en prie. Adieu mon
„ cher ami: que cet adieu me donne un
„ bonjour de vous. „

Réponſe.

„ Je ne puis rien vous dire encore.
„ J'attends d'être mieux inſtruit, & je le
„ ſerai tôt ou tard. En attendant, ſoyez
„ sûre que l'innocence accuſée, trouvera
„ un défenſeur aſſez ardent pour donner
„ quelque repentir aux calomniateurs
„ quels qu'ils ſoient. „

Second Billet de la même.

„ Savez-vous que votre lettre m'effraie?

Digitized by Google

„ qu'eſt-ce qu'elle veut donc dire ? Je
„ l'ai relue plus de vingt-cinq fois. En
„ vérité, je n'y comprends rien. J'y vois
„ ſeulement que vous êtes inquiet &
„ tourmenté, & que vous attendez que
„ vous ne le ſoyez plus pour m'en par-
„ ler. Mon cher ami, eſt-ce là ce dont
„ nous étions convenus ? qu'eſt-donc
„ devenue cette amitié, cette confiance,
„ & comment l'ai-je perdue ? Eſt-ce con-
„ tre moi ou pour moi que vous êtes
„ fâché ? Quoiqu'il en ſoit, venez dès ce
„ ſoir, je vous en conjure ; ſouvenez-
„ vous que vous m'avez promis, il n'y
„ a pas huit jours, de ne rien garder ſur
„ le cœur, & de me parler ſur le champ.
„ Mon cher ami, je vis dans cette con-
„ fiance.... Tenez, je viens encore de
„ lire votre lettre ; je n'y conçois pas da-
„ vantage, mais elle me fait trembler. Il me
„ ſemble que vous êtes cruellement agité.
„ Je voudrois vous calmer, mais comme
„ j'ignore le ſujet de vos inquiétudes, je
„ ne fais que vous dire, ſinon que me
„ voilà tout auſſi malheureuſe que vous,
„ juſqu'à ce que je vous aie vu. Si vous
„ n'êtes pas ici ce ſoir à ſix heures, je

Digitized by Google

„ pars demain pour l'Hermitage quelque
„ temps qu'il faſſe & dans quelqu'état
„ que je ſois ; car je ne ſaurois tenir à
„ cette inquiétude. Bonjour, mon cher
„ bon ami. A tout haſard, je riſque de
„ vous dire, ſans ſavoir ſi vous en avez
„ beſoin ou non, de tâcher de prendre
„ garde & d'arrêter les progrès que fait
„ l'inquiétude dans la ſolitude. Une mou-
„ che devient un monſtre, je l'ai ſou-
„ vent éprouvé. „

Réponſe.

„ Je ne puis vous aller voir, ni rece-
„ voir votre viſite, tant que durera l'in-
„ quiétude où je ſuis. La confiance dont
„ vous parlez, n'eſt plus, & il ne vous
„ ſera pas aiſé de la recouvrer. Je ne vois
„ à préſent dans votre empreſſement que
„ le déſir de tirer des aveux d'autrui,
„ quelqu'avantage qui convienne à vos
„ vues, & mon cœur ſi prompt à s'épan-
„ cher dans un cœur qui s'ouvre pour
„ le recevoir, ſe ferme à la ruſe & à
„ la fineſſe. Je reconnois votre adreſſe
„ ordinaire dans la difficulté que vous
„ trouvez à comprendre mon billet. Me
„ croyez-vous aſſez dupe pour penſer

Digitized by Google

» que vous ne l'ayez pas compris ? Non ;
» mais je saurai vaincre vos subtilités à
» force de franchise. Je vais m'expliquer
» plus clairement, afin que vous m'en-
» tendiez encore moins.

» Deux amans bien unis & dignes de
» s'aimer, me sont chers : je m'attends
» bien que vous ne saurez pas qui je
» veux dire, à moins que je ne vous
» les nomme. Je présume qu'on a tenté
» de les désunir, & que c'est de moi
» qu'on s'est servi pour donner de la
» jalousie à l'un des deux. Le choix n'est
» pas fort adroit, mais il a paru com-
» mode à la méchanceté, & cette méchan-
» ceté, c'est vous que j'en soupçonne.
» J'espère que ceci devient plus clair.

» Ainsi donc la femme que j'estime le
» plus, auroit, de mon fu, l'infamie de
» partager son cœur & sa personne entre
» deux amans, & moi celle d'être un de
» ces deux lâches ? Si je savois qu'un
» seul moment de la vie vous eussiez
» pu penser ainsi d'elle ou de moi, je
» vous haïrois jusqu'à la mort. Mais c'est
» de l'avoir dit, & non de l'avoir pensé,
» que je vous taxe. Je ne comprends

Digitized by Google

„ pas en pareil cas, auquel c'eſt des trois
„ que vous avez voulu nuire; mais ſi
„ vous aimez le repos, craignez d'avoir
„ eu le malheur de réuſſir. Je n'ai caché
„ ni à vous ni à elle tout le mal que je
„ penſe de certaines liaiſons, mais je veux
„ qu'elles finiſſent par un moyen auſſi
„ honnête que ſa cauſe, & qu'un amour
„ illégitime ſe change en une éternelle
„ amitié. Moi qui ne fis jamais de mal
„ à perſonne, ſervirois-je innocemment à
„ en faire à mes amis? Non, je ne vous
„ le pardonnerois jamais, je deviendrois
„ votre irréconciliable ennemi. Vos ſecrets
„ ſeuls ſeroient reſpectés; car je ne ferai
„ jamais un homme ſans foi.

„ Je n'imagine pas que les perplexités
„ où je ſuis puiſſent durer bien long-
„ temps. Je ne tarderai pas à ſavoir ſi je
„ me ſuis trompé. Alors j'aurai peut-être
„ de grands torts à réparer, & je n'aurai
„ rien fait en ma vie de ſi bon cœur.
„ Mais ſavez-vous comment je rachette-
„ rai mes fautes durant le peu de temps
„ qui me reſte à paſſer près de vous?
„ En faiſant ce que nul autre ne fera que
„ moi; en vous diſant franchement ce

Digitized by Google

„ qu'on penſe de vous dans le monde,
„ & les brèches que vous avez à réparer
„ à votre réputation. Malgré tous les pré-
„ tendus amis qui vous entourent, quand
„ vous m'aurez vu partir, vous pourrez
„ dire adieu à la vérité; vous ne trou-
„ verez plus perſonne qui vous la diſe. „

Troiſième Lettre de la même.

„ Je n'entendois pas votre lettre de ce
„ matin: je vous l'ai dit, parce que cela
„ étoit. J'entends celle de ce ſoir, n'ayez
„ pas peur que j'y réponde jamais; je
„ ſuis trop preſſée de l'oublier, & quoi-
„ que vous me faſſiez pitié, je n'ai pu
„ me défendre de l'amertume dont elle
„ me remplit l'ame. Moi! uſer de ruſes,
„ de fineſſes avec vous! moi! accuſée
„ de la plus noire des infamies! Adieu,
„ je regrette que vous ayez la.....adieu,
„ je ne ſais ce que je dis ..... adieu: je
„ ſerai bien preſſée de vous pardonner.
„ Vous viendrez quand vous voudrez;
„ vous ſerez reçu mieux que ne l'exige-
„ roient vos ſoupçons. Diſpenſez-vous
„ ſeulement de vous mettre en peine de
„ ma réputation. Peu m'importe celle
„ qu'on me donne. Ma conduite eſt

Digitized by Google

„ bonne, & cela me suffit. Au surplus, „ j'ignorois absolument ce qui est arrivé „ aux deux personnes qui me sont aussi „ chères qu'à vous „.

Cette dernière lettre me tira d'un terrible embarras & me replongea dans un autre qui n'étoit guères moindre. Quoique toutes ces lettres & réponses fussent allées & venues dans l'espace d'un jour avec une extrême rapidité, cet intervalle avoit suffi pour en mettre entre mes transports de fureur, & pour me laisser réfléchir sur l'énormité de mon imprudence. Mde. d'H..... ne m'avoit rien tant recommandé que de rester tranquille, de lui laisser le soin de se tirer seule de cette affaire, & d'éviter, surtout dans le moment même, toute rupture & tout éclat; & moi, par les insultes les plus ouvertes & les plus atroces, j'allois achever de porter la rage dans le cœur d'une femme qui n'y étoit déjà que trop disposée. Je ne devois naturellement attendre de sa part qu'une réponse si fière, si dédaigneuse, si méprisante, que je n'aurois pu, sans la plus indigne lâcheté, m'abstenir de quitter sa maison

Digitized by Google

sur le champ. Heureusement, plus adroite encore que je n'étois emporté, elle évita par le tour de sa réponse de me réduire à cette extrêmité. Mais il falloit ou sortir ou l'aller voir sur le champ; l'alternative étoit inévitable. Je pris le dernier parti, fort embarrassé de ma contenance, dans l'explication que je prévoyois. Car comment m'en tirer sans compromettre ni Mde. d'H..... ni Thérèse? & malheur à celle que j'aurois nommée! il n'y avoit rien que la vengeance d'une femme implacable & intrigante, ne me fit craindre pour celle qui en seroit l'objet. C'étoit pour prévenir ce malheur que je n'avois parlé que de soupçons dans mes lettres, afin d'être dispensé d'énoncer mes preuves. Il est vrai que cela rendoit mes emportemens plus inexcusables, nuls simples soupçons ne pouvant m'autoriser à traiter une femme, & surtout une amie, comme je venois de traiter Mde. D'.... y. Mais ici commence la grande & noble tâche que j'ai dignement remplie, d'expier mes fautes & mes foiblesses cachées, en me chargeant de fautes plus graves dont j'étois incapable, & que je ne commis jamais.

Digitized by Google

Je n'eus pas à soutenir la prise que j'avois redoutée, & j'en fus quitte pour la peur. A mon abord, Mde. D'.....y me sauta au cou en fondant en larmes. Cet accueil inattendu, & de la part d'une ancienne amie, m'émut extrêmement; je pleurai beaucoup aussi. Je lui dis quelques mots qui n'avoient pas grand sens; elle m'en dit quelques-uns qui en avoient encore moins, & tout finit là. On avoit servi; nous allâmes à table, où dans l'attente de l'explication que je croyois remise après le soupé, je fis mauvaise figure; car je suis tellement subjugué par la moindre inquiétude qui m'occupe, que je ne la saurois cacher aux moins clairvoyans. Mon air embarrassé devoit lui donner du courage; cependant elle ne risqua point l'aventure: il n'y eut pas plus d'explication après soupé qu'avant. Il n'y en eut pas plus le lendemain, & nos silencieux tête-à-têtes ne furent remplis que de choses indifférentes, ou de quelques propos honnêtes de ma part, par lesquels lui témoignant ne pouvoir encore rien prononcer sur le fondement de mes soupçons, je lui pro-

Digitized by Google

testois avec bien de la vérité, que s'ils se trouvoient mal fondés, ma vie entière seroit employée à réparer leur injustice. Elle ne marqua pas la moindre curiosité de savoir précisément quels étoient ces soupçons, ni comment ils m'étoient venus, & tout notre raccommodement, tant de sa part que de la mienne, consista dans l'embrassement du premier abord. Puisqu'elle étoit seule offensée, au moins dans la forme, il me parut que ce n'étoit pas à moi de chercher un éclaircissement qu'elle ne cherchoit pas elle-même, & je m'en retournai comme j'étois venu. Continuant au reste à vivre avec elle comme auparavant, j'oubliai bientôt presqu'entièrement cette querelle, & je crus bêtement qu'elle l'oublioit elle-même, parce qu'elle paroissoit ne s'en plus souvenir.

Ce ne fut pas là, comme on verra bientôt, le seul chagrin que m'attira ma foiblesse; mais j'en avois d'autres non moins sensibles que je ne m'étois point attirés, & qui n'avoient pour cause que le désir de m'arracher de ma solitude *)

(*) C'est-à-dire d'en arracher la vieille, dont on

Digitized by Google

à force de m'y tourmenter. Ceux-ci me venoient de la part de Diderot & des H.....s. Depuis mon établiſſement à l'Hermitage, Diderot n'avoit ceſſé de m'y harceler, ſoit par lui-même, ſoit par De Leyre, & je vis bientôt aux plaiſanteries de celui-ci, ſur mes courſes boſcareſques, avec quel plaiſir ils avoient traveſti l'hermite en galant berger. Mais il n'étoit pas queſtion de cela dans mes priſes avec Diderot; elles avoient des cauſes plus graves. Après la publication du *Fils naturel*, il m'en avoit envoyé un exemplaire, que j'avois lu avec l'intérêt & l'attention qu'on donne aux ouvrages d'un ami. En liſant l'eſpèce de Poëtique en dialogue qu'il y a jointe, je fus ſurpris & même un peu contriſté, d'y trouver parmi pluſieurs choſes déſobligeantes, mais tolérables contre les ſolitaires, cette âpre & dure ſentence, ſans aucun adouciſſement. *Il n'y a que le méchant qui ſoit ſeul.* Cette ſentence eſt équivoque

avoit beſoin pour arranger le complot. Il eſt étonnant que, durant tout ce long orage, ma ſtupide confiance m'ait empêché de comprendre que ce n'étoit point moi, mais elle qu'on vouloit ravoir à Paris.

Digitized by Google

& présente deux sens, ce me semble; l'un très-vrai, l'autre très-faux; puisqu'il est même impossible qu'un homme qui est, & veut être seul, puisse & veuille nuire à personne, & par conséquent qu'il soit un méchant. La sentence en elle-même, exigeoit donc une interprétation; elle l'exigeoit bien plus encore de la part d'un auteur, qui, lorsqu'il imprimoit cette sentence, avoit un ami retiré dans une solitude. Il me paroissoit choquant & malhonnête, ou d'avoir oublié en la publiant cet ami solitaire, ou s'il s'en étoit souvenu, de n'avoir pas fait, du moins en maxime générale, l'honorable & juste exception qu'il devoit, non-seulement à cet ami, mais à tant de sages respectés, qui dans tous les temps ont cherché le calme & la paix dans la retraite, & dont, pour la première fois depuis que le monde existe, un écrivain s'avise avec un trait de plume, de faire indistinctement autant de scélérats.

J'aimois tendrement Diderot, je l'estimois sincèrement, & je comptois avec une entière confiance sur les mêmes sentimens de sa part. Mais excédé de son

Digitized by Google

infatigable obſtination à me contrarier éternellement ſur mes goûts, mes penchans, ma manière de vivre, ſur tout ce qui n'intéreſſoit que moi ſeul; révolté de voir un homme plus jeune que moi vouloir à toute force me gouverner comme un enfant; rebuté de ſa facilité à promettre, & de ſa négligence à tenir; ennuyé de tant de rendez-vous donnés & manqués de ſa part, & de ſa fantaiſie d'en donner toujours de nouveaux pour y manquer derechef; gêné de l'attendre inutilement trois ou quatre fois par mois, les jours marqués par lui-même, & de dîner ſeul le ſoir, après être allé au-devant de lui juſqu'à St. Denis, & l'avoir attendu toute la journée, j'avois déjà le cœur plein de ſes torts multipliés. Ce dernier me parut plus grave & me navra davantage. Je lui écrivis pour m'en plaindre, mais avec une douceur & un attendriſſement qui me fit inonder mon papier de mes larmes, & ma lettre étoit aſſez touchante pour avoir dû lui en tirer. On ne devineroit jamais qu'elle fut ſa réponſe ſur cet article; la voici mot pour mot. " Je

Digitized by Google

„ ſuis bien aiſe que mon ouvrage vous „ ait plû, qu'il vous ait touché. Vous „ n'êtes pas de mon avis ſur les hermi- „ tes; dites-en tant de bien qu'il vous „ plaira, vous ferez le ſeul au monde „ dont j'en penſerai: encore y auroit-il „ bien à dire là-deſſus, ſi l'on pouvoit „ vous parler ſans vous fâcher. Une „ femme de quatre-vingt ans! &c. On „ m'a dit une phraſe d'une lettre du fils „ de Mde. D'.....y qui a dû vous peiner „ beaucoup, ou je connois mal le fond „ de votre ame. „

Il faut expliquer les deux dernières phraſes de cette lettre.

Au commencement de mon ſéjour à l'Hermitage, Mde. le Vaſſeur parut s'y déplaire & trouver l'habitation trop ſeule. Ses propos là-deſſus m'étant revenus, je lui offris de la renvoyer à Paris ſi elle s'y plaiſoit davantage, d'y payer ſon loyer, & d'y prendre le même ſoin d'elle que ſi elle étoit encore avec moi. Elle rejeta mon offre, me proteſta qu'elle ſe plaiſoit fort à l'Hermitage, que l'air de la campagne lui faiſoit du bien; & l'on voyoit que cela étoit vrai, car elle y

Digitized by Google

rajeuniſſoit, pour ainſi dire, & s'y portoit beaucoup mieux qu'à Paris. Sa fille m'aſſura même qu'elle eut été dans le fond très-fâchée que nous quittaſſions l'Hermitage, qui réellement étoit un ſéjour charmant; aimant fort le petit tripotage du jardin & des fruits dont elle avoit le maniement, mais qu'elle avoit dit ce qu'on lui avoit fait dire, pour m'engager à retourner à Paris.

Cette tentative n'ayant pas réuſſi, ils tâchèrent d'obtenir par le ſcrupule l'effet que la complaiſance n'avoit pas produit, & me firent un crime de garder là cette vieille femme, loin des ſecours dont elle pouvoit avoir beſoin à ſon âge; ſans ſonger qu'elle & beaucoup d'autres vieilles gens, dont l'excellent air du pays prolongeoit la vie, pouvoient tirer ces ſecours de Montmorenci, que j'avois à ma porte, & comme s'il n'y avoit des vieillards qu'à Paris, & que partout ailleurs ils fuſſent hors d'état de vivre. Mde. le Vaſſeur qui mangeoit beaucoup & avec une extrême voracité, étoit ſujette à des débordemens de bile & à de fortes diarrhées, qui lui duroient quelques

Digitized by Google

jours & lui servoient de remède. A Paris, elle n'y faisoit jamais rien, & laissoit agir la nature. Elle en usoit de même à l'Hermitage, sachant bien qu'il n'y avoit rien de mieux à faire. N'importe, parce qu'il n'y avoit pas des médecins & des apothicaires à la campagne, c'étoit vouloir sa mort que de l'y laisser, quoiqu'elle s'y portât très-bien. Diderot auroit dû déterminer à quel âge il n'est plus permis, sous peine d'homicide, de laisser vivre les vieilles gens hors de Paris.

C'étoit là une des deux accusations atroces sur lesquelles il ne m'exceptoit pas de sa sentence: qu'il n'y avoit que le méchant qui fût seul, & c'étoit ce que signifioit son exclamation pathétique & l'*et cætera* qu'il y avoit bénignement ajouté: *Une femme de quatre-vingt ans! &c.*

Je crus ne pouvoir mieux répondre à ce reproche qu'en m'en rapportant à Mde. le Vasseur elle-même. Je la priai d'écrire naturellement son sentiment à Mde. D'.....y. Pour la mettre plus à son aise, je ne voulus point voir sa lettre, & je lui montrai celle que je vais transcrire, & que j'écrivis à Mde. D'.....y au

Digitized by Google

sujet d'une réponse que j'avois voulu faire à une autre lettre de Diderot encore plus dure, & qu'elle m'avoit empêché d'envoyer.

Le Jeudi.

« Mde. le Vasseur doit vous écrire, » ma bonne amie ; je l'ai priée de vous » dire sincèrement ce qu'elle pense. Pour » la mettre bien à son aise, je lui ai dit » que je ne voulois point voir sa lettre, » & je vous prie de ne me rien dire de » ce qu'elle contient.

» Je n'enverrai pas ma lettre, puisque » vous vous y opposez ; mais me sentant » très-grièvement offensé, il y auroit à » convenir que j'ai tort une bassesse & » une fausseté que je ne saurois me per- » mettre. L'Evangile ordonne bien à celui » qui reçoit un soufflet d'offrir l'autre » joue, mais non pas de demander par- » don. Vous souvenez-vous de cet homme » de la comédie, qui crie en donnant » des coups de bâton ? Voilà le rôle du » philosophe.

» Ne vous flattez pas de l'empêcher » de venir par le mauvais temps qu'il » fait. Sa colère lui donnera le temps &

Digitized by Google

„ les forces que l'amitié lui refuse, & ce
„ sera la première fois de sa vie qu'il
„ sera venu le jour qu'il avoit promis.

„ Il s'excèdera pour venir me répéter
„ de bouche les injures qu'il me dit dans
„ ses lettres ; je ne les endurerai rien
„ moins que patiemment. Il s'en retour-
„ nera être malade à Paris, & moi je
„ ferai, selon l'usage, un homme fort
„ odieux. Que faire ? Il faut souffrir.

„ Mais n'admirez-vous pas la sagesse
„ de cet homme qui vouloit me venir
„ prendre à St. Denis en fiacre, y dîner,
„ me ramener en fiacre, & à qui, huit jours
„ après, sa fortune ne permet plus d'aller
„ à l'Hermitage autrement qu'à pied ? Il
„ n'est pas absolument impossible, pour
„ parler son langage, que ce soit là le
„ ton de la bonne foi ; mais en ce cas il
„ faut qu'en huit jours il soit arrivé d'é-
„ tranges changemens dans sa fortune.

„ Je prends part au chagrin que vous
„ donne la maladie de Mde. votre mère ;
„ mais vous voyez que votre peine n'ap-
„ proche pas de la mienne. On souf-
„ fre encore moins à voir malades, les
„ personnes qu'on aime, qu'injustes &
„ cruelles.

Digitized by Google

„ Adieu, ma bonne amie, voici la „ dernière fois que je vous parlerai de „ cette malheureuse affaire. Vous me „ parlez d'aller à Paris avec un sang- „ froid, qui me réjouiroit dans un autre „ temps. „

J'écrivis à Diderot ce que j'avois fait au sujet de Mde. le Vasseur sur la proposition de Mde. D'.....y elle-même, & Mde. le Vasseur ayant choisi comme on peut bien croire, de rester à l'Hermitage, où elle se portoit très-bien, où elle avoit toujours compagnie, & où elle vivoit très-agréablement; Diderot ne sachant plus de quoi me faire un crime, m'en fit un de cette précaution de ma part, & ne laissa pas de m'en faire un autre, de la continuation du séjour de Mde. le Vasseur à l'Hermitage, quoique cette continuation fût de son choix, & qu'il n'eût tenu & ne tint toujours qu'à elle de retourner vivre à Paris, avec les mêmes secours de ma part qu'elle avoit auprès de moi.

Voilà l'explication du premier reproche de la lettre de Diderot. Celle du second est dans la lettre suivante. " Le

Digitized by Google

„ Lettré (c'étoit un nom de plaiſanterie „ donné par G.... au fils de Mde. D'.....y) „ a dû vous écrire qu'il y avoit ſur le „ rempart vingt pauvres qui mouroient „ de faim & de froid, & qui attendoient „ le liard que vous leur donniez. C'eſt „ un échantillon de notre petit babil..... „ & ſi vous entendiez le reſte, il vous „ amuſeroit comme cela. „

Voici ma réponſe à ce terrible argument dont Diderot paroiſſoit ſi fier.

" Je crois avoir répondu au *lettré*, c'eſt- „ à-dire, au fermier-général, que je ne „ plaignois pas les pauvres qu'il avoit ap- „ perçus ſur le rempart en attendant mon „ liard; qu'apparemment il les en avoit „ amplement dédommagés; que je l'éta- „ bliſſois mon ſubſtitut: que les pauvres „ de Paris n'auroient pas à ſe plaindre de „ cet échange; que je n'en trouverois pas „ aiſément un auſſi bon pour ceux de „ Montmorenci qui en avoient beaucoup „ plus de beſoin. Il y a ici un bon vieillard „ reſpectable qui, après avoir paſſé ſa vie „ à travailler, ne le pouvant plus, meurt „ de faim ſur ſes vieux jours. Ma conſ- „ cience eſt plus contente des deux ſols „ que

Digitized by Google

„ que je lui donne tous les lundis, que „ de cent liards que j'aurois distribués à „ tous les gueux du rempart. Vous êtes „ plaisans, vous autres philosophes, „ quand vous regardez tous les habitans „ des villes comme les seuls hommes aux„ quels vos devoirs vous lient. C'est à la „ campagne qu'on apprend à aimer & „ servir l'humanité; on n'apprend qu'à la „ mépriser dans les villes „.

Tels étoient les singuliers scrupules sur lesquels un homme d'esprit avoit l'imbécillité de me faire sérieusement un crime de mon éloignement de Paris, & prétendoit me prouver par mon propre exemple, qu'on ne pouvoit vivre hors de la capitale sans être un méchant homme. Je ne comprends pas aujourd'hui comment j'eus la bêtise de lui répondre, & de me fâcher, au lieu de lui rire au nez pour toute réponse. Cependant les décisions de Mde. D'.....y & les clameurs de la cotterie H..... .e avoient tellement fasciné les esprits en sa faveur, que je passois généralement pour avoir tort dans cette affaire, & que Mde. d'H..... elle-même, grande enthousiaste de Dide-

Digitized by Google

rot, voulut que j'allasse le voir à Paris, & que je fisse toutes les avances d'un raccommodement, qui, tout sincère & entier qu'il fut de ma part, se trouva pourtant peu durable. L'argument victorieux sur mon cœur dont elle se servit, fut qu'en ce moment Diderot étoit malheureux. Outre l'orage excité contre l'Encyclopédie, il en essuyoit alors un très-violent au sujet de sa pièce, que, malgré la petite histoire qu'il avoit mise à la tête, on l'accusoit d'avoir prise en entier de Goldoni. Diderot, plus sensible encore aux critiques que Voltaire, en étoit alors accablé. Mde. de Grafigny avoit même eu la méchanceté de faire courir le bruit que j'avois rompu avec lui à cette occasion. Je trouvai qu'il y avoit de la justice & de la générosité de prouver publiquement le contraire, & j'allai passer deux jours, non-seulement avec lui, mais chez lui. Ce fut, depuis mon établissement à l'Hermitage, mon second voyage à Paris. J'avois fait le premier pour courir au pauvre Gauffecourt, qui eut une attaque d'apoplexie dont il n'a jamais été bien remis, & durant

Digitized by Google

laquelle je ne quittai pas ſon chevet qu'il ne fut hors d'affaire.

Diderot me reçut bien. Que l'embraſſement d'un ami peut effacer de torts! Quel reſſentiment peut après cela reſter dans le cœur? Nous eûmes peu d'explications. Il n'en eſt pas beſoin pour des invectives réciproques. Il n'y a qu'une choſe à faire, ſavoir de les oublier. Il n'y avoit point eu de procédés ſouterrains, du moins qui fuſſent à ma connoiſſance: ce n'étoit pas comme avec Mde. D'.....y. Il me montra le plan du Père de famille. Voilà, lui dis-je, la meilleure défenſe du Fils naturel. Gardez le ſilence, travaillez cette pièce avec ſoin, & puis jetez-là tout d'un coup au nez de vos ennemis pour toute réponſe. Il le fit & s'en trouva bien. Il y avoit près de ſix mois que je lui avois envoyé les deux premières parties de la Julie, pour m'en dire ſon avis. Il ne les avoit pas encore lues. Nous en lûmes un cahier enſemble. Il trouva tout cela *feuillet*, ce fut ſon terme; c'eſt-à-dire, chargé de paroles & redondant. Je l'avois déjà bien ſenti moi-même: mais c'étoit le bavar-

Digitized by Google

dage de la fièvre; je ne l'ai jamais pu corriger. Les dernières parties ne sont pas comme cela. La quatrième surtout, & la sixième sont des chef-d'œuvres de diction.

Le second jour de mon arrivée, il voulut absolument me mener souper chez M. d'H.....k. Nous étions loin de compte; car je voulois même rompre l'accord du manuscrit de chymie, dont je m'indignois d'avoir l'obligation à cet homme-là. Diderot l'emporta sur tout. Il me jura que M. d'H.....k m'aimoit de tout son cœur, qu'il falloit lui pardonner un ton qu'il prenoit avec tout le monde, & dont ses amis avoient plus à souffrir que personne. Il me représenta que refuser le produit de ce manuscrit, après l'avoir accepté deux ans auparavant, étoit un affront au donateur, qu'il n'avoit pas mérité, & que ce refus pourroit même être mésinterprêté, comme un secret reproche d'avoir attendu si long-temps d'en conclure le marché. Je vois d'H.....k tous les jours, ajouta-t-il; je connois mieux que vous l'état de son ame. Si vous n'aviez pas lieu d'en être

Digitized by Google

content, croyez-vous votre ami capable de vous conseiller une bassesse? Bref, avec ma foiblesse ordinaire je me laissai subjuguer, & nous allâmes souper chez le baron qui me reçut à son ordinaire. Mais sa femme me reçut froidement, & presque malhonnêtement. Je ne reconnus plus cette aimable Caroline qui marquoit avoir pour moi tant de bienveillance étant fille. J'avois cru sentir dès longtemps auparavant que depuis que G.... fréquentoit la maison d'A..e, on ne m'y voyoit plus d'aussi bon œil.

Tandis que j'étois à Paris, St. L.....t y arriva de l'armée. Comme je n'en savois rien, je ne le vis qu'après mon retour en campagne, d'abord à la C.....e, & ensuite à l'Hermitage où il vint avec Mde. d'H..... me demander à dîner. On peut juger si je les reçus avec plaisir! Mais j'en pris bien plus encore à voir leur bonne intelligence. Content de n'avoir pas troublé leur bonheur, j'en étois heureux moi-même, & je puis jurer que durant toute ma folle passion, mais surtout en ce moment, quand j'aurois pu lui ôter Mde. d'H..... je ne l'aurois pas

Digitized by Google

voulu faire, & je n'en aurois pas même été tenté. Je la trouvois si aimable, aimant St. L.....t, que je m'imaginois à peine qu'elle eut pu l'être autant en m'aimant moi-même, & sans vouloir troubler leur union, tout ce que j'ai le plus véritablement désiré d'elle, dans mon délire, étoit qu'elle se laissât aimer. Enfin de quelque violente passion que j'aie brûlé pour elle, je trouvois aussi doux d'être le confident que l'objet de ses amours, & je n'ai jamais un moment regardé son amant comme mon rival, mais toujours comme mon ami. On dira que ce n'étoit pas encore là de l'amour: soit, mais c'étoit donc plus.

Pour St. L.....t, il se conduisit en honnête homme & judicieux: comme j'étois le seul coupable, je fus aussi le seul puni & même avec indulgence. Il me traita durement, mais amicalement, & je vis que j'avois perdu quelque chose dans son estime mais rien dans son amitié. Je m'en consolai, sachant que l'une me seroit bien plus facile à recouvrer que l'autre, & qu'il étoit trop sensé pour confondre une foiblesse involontaire & pas-

Digitized by Google

fagère avec un vice de caractère. S'il y avoit de ma faute dans tout ce qui s'étoit passé, il y en avoit bien peu. Etoit-ce moi qui avois recherché sa maîtresse ? N'étoit-ce pas lui qui me l'avoit envoyée ? N'étoit-ce pas elle qui m'avoit cherché ? Pouvois-je éviter de la recevoir ? Que pouvois-je faire ? Eux seuls avoient fait le mal, & c'étoit moi qui l'avoit souffert. A ma place il en eut fait autant que moi, peut-être pis : car enfin quelque fidelle, quelque estimable que fut Mde. d'H....., elle étoit femme ; il étoit absent ; les occasions étoient fréquentes ; les tentations étoient vives, & il lui eut été bien difficile de se défendre toujours avec le même succès contre un homme plus entreprenant. C'étoit assurément beaucoup pour elle & pour moi dans une pareille situation, d'avoir pu poser des limites que nous ne nous soyons jamais permis de passer.

Quoique je me rendisse au fond de mon cœur un témoignage assez honorable, tant d'apparences étoient contre moi, que l'invincible honte qui me domina toujours me donnoit devant lui

Digitized by Google

tout l'air d'un coupable, & il en abuſoit pour m'humilier. Un ſeul trait peindra cette poſition réciproque. Je lui liſois après le dîner la lettre que j'avois écrite l'année précédente à Voltaire, & dont lui St. L.....t avoit entendu parler. Il s'endormit durant la lecture, & moi jadis ſi fier, aujourd'hui ſi ſot, je n'oſai jamais interrompre ma lecture, & continuai de lire tandis qu'il continuoit de ronfler. Telles étoient mes indignités, & telles étoient ſes vengeances; mais ſa généroſité ne lui permit jamais de les exercer qu'entre nous trois.

Quand il fut reparti, je trouvai Mde. d'H..... fort changée à mon égard. J'en fus ſurpris comme ſi je n'avois pas dû m'y attendre; j'en fus touché plus que je n'aurois dû l'être, & cela me fit beaucoup de mal. Il ſembloit que tout ce dont j'attendois ma guériſon ne fit qu'enfoncer dans mon cœur davantage le trait qu'enfin j'ai plutôt briſé qu'arraché.

J'étois déterminé tout-à-fait à me vaincre, & à ne rien épargner pour changer ma folle paſſion en une amitié pure & durable. J'avois fait pour cela les plus

Digitized by Google

beaux projets du monde, pour l'exécution desquels j'avois besoin du concours de Mde. d'H..... Quand je voulus lui parler, je la trouvai distraite, embarrassée, je sentis qu'elle avoit cessé de se plaire avec moi, & je vis clairement qu'il s'étoit passé quelque chose qu'elle ne vouloit pas me dire, & que je n'ai jamais su. Ce changement dont il me fut impossible d'obtenir l'explication, me navra. Elle me redemanda ses lettres; je les lui rendis toutes avec une fidélité dont elle me fit l'injure de douter un moment.

Ce doute fut encore un déchirement inattendu pour mon cœur, qu'elle devoit si bien connoître. Elle me rendit justice; mais ce ne fut pas sur le champ: je compris que l'examen du paquet, que je lui avois rendu, lui avoit fait sentir son tort: je vis même qu'elle se le reprochoit, & cela me fit regagner quelque chose. Elle ne pouvoit retirer ses lettres sans me rendre les miennes. Elle me dit qu'elle les avoit brûlées; j'en osai douter à mon tour, & j'avoue que j'en doute encore. Non, l'on ne met point au feu de pareil-

Digitized by Google

les lettres. On a trouvé brûlantes celles de la Julie. Eh Dieu! qu'auroit-on donc dit de celles-là? Non, non, jamais celle qui peut inſpirer une pareille paſſion n'aura le courage d'en brûler les preuves. Mais je ne crains pas non plus qu'elle en ait abuſé: je ne l'en crois pas capable, & de plus, j'y avois mis bon ordre. La ſotte, mais vive crainte d'être perfifflé, m'avoit fait commencer cette correſpondance ſur un ton qui mit mes lettres à l'abri des communications. Je portai juſqu'à la tutoyer, la familiarité que j'y pris dans mon ivreſſe: mais quel tutoiement! elle n'en devoit ſûrement pas être offenſée. Cependant elle s'en plaignit pluſieurs fois, mais ſans ſuccès: ſes plaintes ne faiſoient que réveiller mes craintes, & d'ailleurs, je ne pouvois me réſoudre à rétrograder. Si ces lettres ſont encore en être, & qu'un jour elles ſoient vues, on connoîtra comment j'ai aimé.

La douleur que me cauſa le refroidiſſement de Mde. d'H....., & la certitude de ne l'avoir pas mérité, me firent prendre le ſingulier parti de m'en plain-

Digitized by Google

dre à St. L.....t même. En attendant l'effet de la lettre que je lui écrivis à ce sujet, je me jetai dans les distractions que j'aurois dû chercher plutôt. Il y eut des fêtes à la C.....e pour lesquelles je fis de la musique. Le plaisir de me faire honneur auprès de Mde. d'H..... d'un talent qu'elle aimoit, excita ma verve, & un autre objet contribuoit encore à l'animer; savoir le désir de montrer que l'auteur du Devin du village savoit la musique; car je m'appercevois depuis long-temps que quelqu'un travailloit en secret à rendre cela douteux, du moins quant à la composition. Mon début à Paris, les épreuves où j'y avois été mis à diverses fois, tant chez M. D...n que chez M. de la Poplinière; quantité de musique que j'y avois composée pendant quatorze ans au milieu des plus célèbres artistes, & sous leurs yeux. Enfin l'opéra des Muses galantes, celui même du Devin, un motet que j'avois fait pour Mlle. Fel, & qu'elle avoit chanté au concert spirituel; tant de conférences que j'avois eues sur ce bel art avec les plus grands maîtres, tout sembloit devoir

Digitized by Google

prévenir ou dissiper un pareil doute. Il existoit, cependant, même à la C.....e, & je voyois que M. D'.....y n'en étoit pas exempt. Sans paroître m'appercevoir de cela, je me chargeai de lui composer un motet pour la dédicace de la chapelle de la C.....e, & je le priai de me fournir des paroles de son choix. Il chargea De Linant, le gouverneur de son fils, de les faire. De Linant arrangea des paroles convenables au sujet, & huit jours après qu'elles m'eurent été données, le motet fut achevé. Pour cette fois, le dépit fut mon Apollon, & jamais musique plus étoffée ne sortit de mes mains. Les paroles commencent par ces mots: *Ecce sedes hic tonantis.* (J'ai appris depuis que ces paroles étoient de Santeuil, & que M. De Linant se les étoit doucement appropriées). La pompe du début répond aux paroles, & toute la suite du motet est d'une beauté de chant qui frappa tout le monde. J'avois travaillé en grand orchestre. D'.....y rassembla les meilleurs symphonistes. Mde. Bruna, chanteuse Italienne, chanta le motet, & fut bien accompagnée. Le motet eut un

Digitized by Google

si grand succès qu'on l'a donné dans la suite au concert spirituel, où, malgré les sourdes cabales & l'indigne exécution, il a eu deux fois les mêmes applaudissemens. Je donnai, pour la fête de M. D'.....y, l'idée d'une espèce de pièce, moitié drame, moitié pantomime, que Mde. D'.....y composa, & dont je fis encore la musique. G...., en arrivant, entendit parler de mes succès harmoniques. Une heure après on n'en parla plus: mais du moins on ne mit plus en question, que je fache, si je savois la composition.

A peine G.... fut-il à la C.....e, où déjà je ne me plaisois pas trop, qu'il acheva de m'en rendre le séjour insupportable par des airs que je ne vis jamais à personne, & dont je n'avois pas même l'idée. La veille de son arrivée, on me délogea de la chambre de faveur que j'occupois, contigue à celle de Mde. D'.....y; on la prépara pour M. G....., & on m'en donna une autre plus éloignée. Voilà, dis-je en riant à Mde D'.....y, comment les nouveaux venus déplacent les anciens. Elle parut embar-

Digitized by Google

raſſée. J'en compris mieux la raiſon dès le même ſoir, en apprenant qu'il y avoit entre ſa chambre & celle que je quittois une porte maſquée de communication, qu'elle avoit jugé inutile de me montrer. Son commerce avec G.... n'étoit ignoré de perſonne, ni chez elle, ni dans le public, pas même de ſon mari: cependant, loin d'en convenir avec moi, confident de ſecrets qui lui importoient beaucoup davantage, & dont elle étoit bien sûre, elle s'en défendit toujours très-fortement. Je compris que cette réſerve venoit de G...., qui, dépoſitaire de tous mes ſecrets, ne vouloit pas que je le fuſſe d'aucun des ſiens.

Quelque prévention que mes anciens ſentimens qui n'étoient pas éteints, & le mérite réel de cet homme-là me donnaſſent en ſa faveur, elle ne put tenir contre les ſoins qu'il prit pour la détruire. Son abord fut celui du comte de Tuffière; à peine daigna-t-il me rendre le ſalut; il ne m'adreſſa pas une ſeule fois la parole, & me corrigea bientôt de la lui adreſſer, en ne me répondant point du tout. Il paſſoit partout le premier,

Digitized by Google

prenoit partout la première place, sans jamais faire aucune attention à moi. Passe pour cela, s'il n'y eut pas mis une affectation choquante : mais on en jugera par un seul trait pris entre mille. Un soir Mde. D'.....y se trouvant un peu incommodée, dit qu'on lui portât un morceau dans sa chambre, & elle monta pour souper au coin de son feu. Elle me proposa de monter avec elle; je le fis. G.... vint ensuite. La petite table étoit déjà mise, il n'y avoit que deux couverts. On sert : Mde. D'.....y prend sa place à l'un des coins du feu. M. G.... prend un fauteuil, s'établit à l'autre coin, tire la petite table entr'eux deux, déplie sa serviette, & se met en devoir de manger sans me dire un seul mot. Mde. D'.....y rougit, & pour l'engager à réparer sa grossièreté, m'offre sa propre place. Il ne dit rien; ne me regarda pas. Ne pouvant approcher du feu, je pris le parti de me promener par la chambre, en attendant qu'on m'apportât un couvert. Il me laissa souper au bout de la table, loin du feu, sans me faire la moindre honnêteté, à moi incommodé, son aîné, son ancien

Digitized by Google

dans la maison, qui l'y avois introduit, & à qui même comme favori de la Dame, il eût dû faire les honneurs. Toutes ses manières avec moi répondoient fort bien à cet échantillon. Il ne me traitoit pas précisément comme son inférieur; il me regardoit comme nul. J'avois peine à reconnoître là le G...., qui chez le P..... de S... G.... se tenoit honoré de mes regards. J'en avois encore plus à concilier ce profond silence, & cette morgue insultante avec la tendre amitié qu'il se vantoit d'avoir pour moi, près de tous ceux qu'il savoit en avoir eux-mêmes. Il est vrai qu'il ne la témoignoit guères que pour me plaindre de ma fortune, dont je ne me plaignois point, pour compatir à mon triste sort, dont j'étois content, & pour se lamenter de me voir me refuser durement aux soins bienfaisans qu'il disoit vouloir me rendre. C'étoit avec cet art qu'il faisoit admirer sa tendre générosité, blâmer mon ingrate misantropie, & qu'il accoutumoit insensiblement tout le monde à n'imaginer entre un protecteur tel que lui, & un malheureux tel que moi, que des liai-

Digitized by Google

sons de bienfaits d'une part & d'obligations de l'autre, sans y supposer, même dans les possibles, une amitié d'égal à égal. Pour moi j'ai cherché vainement en quoi je pouvois être obligé à ce nouveau patron. Je lui avois prêté de l'argent, il ne m'en prêta jamais; je l'avois gardé dans sa maladie, à peine me venoit-il voir dans les miennes; je lui avois donné tous mes amis, il ne m'en donna jamais aucun des siens; je l'avois prôné de tout mon pouvoir: & lui, s'il m'a prôné c'est moins publiquement, & c'est d'une autre manière. Jamais il ne m'a rendu ni même offert aucun service d'aucune espèce. Comment étoit-il donc mon Mécène? Comment étois-je son protégé? Cela me passoit, & me passe encore.

Il est vrai que du plus au moins, il étoit arrogant avec tout le monde, mais avec personne aussi brutalement qu'avec moi. Je me souviens qu'une fois St. L.....t faillit à lui jeter son assiette à la tête sur une espèce de démenti qu'il lui donna en pleine table, en lui disant grossièrement: *cela n'est pas vrai.* A son ton naturellement tranchant, il ajouta la suffi-

Digitized by Google

fance d'un parvenu, & devint même ridicule à force d'être impertinent. Le commerce des grands l'avoit séduit au point de se donner à lui-même des airs qu'on ne voit qu'aux moins sensés d'entr'eux. Il n'appeloit jamais son laquais que par *Eh!* comme si, sur le nombre de ses gens, Monseigneur n'eut pas su lequel étoit de garde. Quand il lui donnoit des commissions il lui jetoit l'argent par terre au lieu de le lui donner dans la main. Enfin oubliant tout-à-fait qu'il étoit homme, il le traitoit avec un mépris si choquant, avec un dédain si dur en toute chose, que ce pauvre garçon, qui étoit un fort bon sujet que Mde. D'....y lui avoit donné, quitta son service sans autre grief que l'impossibilité d'endurer de pareils traitemens: c'étoit le la Fleur de ce nouveau Glorieux.

Tout cela n'étoit que des ridicules, mais bien antipathiques à mon caractère. Ils achevèrent de me rendre suspect le sien. J'eus peine à croire qu'un homme à qui la tête tournoit de cette façon, put conserver un cœur bien placé. Il ne se piquoit de rien tant que de sensibilité

Digitized by Google

d'ame & d'énergie de ſentiment. Comment cela s'accordoit-il avec des défauts qui ſont propres aux petites ames? Comment les vifs & continuels élans que fait hors de lui-même un cœur ſenſible, peuvent-ils le laiſſer s'occuper ſans ceſſe de tant de petits ſoins pour ſa petite perſonne? Eh mon Dieu! celui qui ſent embraſer ſon cœur de ce feu céleſte, cherche à l'exhaler, & veut montrer le dedans. Il voudroit mettre ſon cœur ſur ſon viſage; il n'imaginera jamais d'autre fard.

Je me rappelai le ſommaire de ſa morale, que Mde. D'.....y m'avoit dit, & qu'elle avoit adopté. Ce ſommaire conſiſtoit en un ſeul article; ſavoir que l'unique devoir de l'homme eſt de ſuivre en tout les penchans de ſon cœur. Cette morale, quand je l'appris, me donna terriblement à penſer, quoique je ne la priſſe alors que pour un jeu d'eſprit. Mais je vis bientôt que ce principe étoit réellement la règle de ſa conduite, & je n'en eus que trop dans la ſuite la preuve à mes dépens. C'eſt la doctrine intérieure dont Diderot m'a tant parlé, mais qu'il ne m'a jamais expliquée.

Digitized by Google

Je me rappelai les fréquens avis qu'on m'avoit donnés, il y avoit plusieurs années, que cet homme étoit faux, qu'il jouoit le sentiment, & surtout qu'il ne m'aimoit pas. Je me souvins de plusieurs petites anecdotes que m'avoient là-dessus racontées M. de F.....l & Mde de C.....x, qui ne l'estimoient ni l'un ni l'autre, & qui devoient le connoître, puisque Mde. de C.....x étoit fille de Mde. de R.....t, intime amie du feu comte de F....e, & que M. de F.....l, très-lié alors avec le vicomte de P.....c, avoit beaucoup vécu au palais royal, précisément quand G.... commençoit à s'y introduire. Tout Paris fut instruit de son désespoir après la mort du comte de F....e. Il s'agissoit de soutenir la réputation qu'il s'étoit donnée après les rigueurs de Mlle. Fel, & dont j'aurois vu la forfanterie mieux que personne, si j'eusse alors été moins aveuglé. Il fallut l'entraîner à l'hôtel de Castries, où il joua dignement son rôle, livré à la plus mortelle affliction. Là, tous les matins il alloit dans le jardin pleurer à son aise, tenant sur ses yeux son mouchoir bai-

Digitized by Google

gné de larmes, tant qu'il étoit en vue de l'hôtel; mais au détour d'une certaine allée, des gens auxquels il ne ſongeoit pas, le virent mettre à l'inſtant le mouchoir dans ſa poche & tirer un livre. Cette obſervation qu'on répéta fut bientôt publique dans tout Paris, & preſqu'auſſitôt oubliée. Je l'avois oubliée moi-même; un fait qui me regardoit ſervit à me la rappeler. J'étois à l'extrémité dans mon lit, rue de Grenelle: il étoit à la campagne, il vint un matin me voir tout eſſoufflé, diſant qu'il venoit d'arriver à l'inſtant même; je ſus un moment après qu'il étoit arrivé de la veille, & qu'on l'avoit vu au ſpectacle le même jour.

Il me revint mille faits de cette eſpèce; mais une obſervation que je fus ſurpris de faire ſi tard, me frappa plus que tout cela. J'avois donné à G.... tous mes amis ſans exception; ils étoient tous devenus les ſiens. Je pouvois ſi peu me ſéparer de lui, que j'aurois à peine voulu me conſerver l'entrée d'une maiſon où il ne l'auroit pas eue. Il n'y eut que Mde. de Créqui qui refuſa de l'admettre, &

Digitized by Google

qu'auſſi je ceſſai preſque de voir depuis ce temps-là. G...., de ſon côté, ſe fit d'autres amis, tant de ſon eſtoc que de celui du comte de F....e. De tous ces amis-là, jamais un ſeul n'eſt devenu le mien: jamais il ne m'a dit un mot pour m'engager de faire au moins leur connoiſſance, & de tous ceux que j'ai quelquefois rencontrés chez lui, jamais un ſeul ne m'a marqué la moindre bienveillance, pas même le comte de F....e, chez lequel il demeuroit, & avec lequel il m'eut par conſéquent été très-agréable de former quelque liaiſon, ni le comte de S.....g ſon parent, avec lequel G.... étoit encore plus familier.

Voici plus: mes propres amis dont je fis les ſiens, & qui tous m'étoient tendrement attachés avant cette connoiſſance, changèrent ſenſiblement pour moi quand elle fut faite. Il ne m'a jamais donné aucun des ſiens, je lui ai donné tous les miens, & il a fini par me les tous ôter. Si ce ſont-là des effets de l'amitié, quels ſeront donc ceux de la haine?

Diderot même, au commencement,

Digitized by Google

m'avertit plusieurs fois que G...., à qui je donnois tant de confiance, n'étoit pas mon ami. Dans la suite il changea de langage, quand lui-même eut cessé d'être le mien.

La manière dont j'avois disposé de mes enfans n'avoit besoin du concours de personne. J'en instruisis cependant mes amis, uniquement pour les en instruire, pour ne pas paroître à leurs yeux meilleur que je n'étois. Ces amis étoient au nombre de trois: Diderot, G...., Mde. D'.....y. Duclos, le plus digne de ma confidence, fut le seul à qui je ne la fis pas. Il la sut cependant; par qui? Je l'ignore. Il n'est guères probable que cette infidélité soit venue de Mde. D'.....y, qui savoit qu'en l'imitant, si j'en eusse été capable, j'avois de quoi m'en venger cruellement. Restent G.... & Diderot, alors si unis en tant de choses, surtout contre moi, qu'il est plus que probable que ce crime leur fut commun. Je parierois que Duclos, à qui je n'ai pas dit mon secret, & qui, par conséquent, en étoit le maître, est le seul qui me l'ait gardé.

Digitized by Google

G.... & Diderot, dans leur projet de m'ôter les gouverneuſes, avoient fait effort pour le faire entrer dans leurs vues: il s'y refuſa toujours avec dédain. Ce ne fut que dans la ſuite que j'appris de lui tout ce qui s'étoit paſſé entr'eux à cet égard; mais j'en appris dès-lors aſſez par Thérèſe pour voir qu'il y avoit à tout cela quelque deſſein ſecret, & qu'on vouloit diſpoſer de moi, ſinon contre mon gré, du moins à mon inſçu, ou bien qu'on vouloit faire ſervir ces deux perſonnes d'inſtrument à quelque deſſein caché. Tout cela n'étoit aſſurément pas de la droiture. L'oppoſition de Duclos le prouve ſans replique. Croira qui voudra que c'étoit de l'amitié.

Cette prétendue amitié m'étoit auſſi fatale au-dedans qu'au-dehors. Les longs & fréquens entretiens avec Mde. le Vaſſeur depuis pluſieurs années, avoient changé ſenſiblement cette femme à mon égard, & ce changement ne m'étoit aſſurément pas favorable. De quoi traitoient-ils donc dans ces ſinguliers tête-à-têtes? Pourquoi ce profond myſtère? La converſation de cette vieille femme étoit-elle donc

Digitized by Google

donc assez agréable pour la prendre ainsi en bonne fortune, & assez importante pour en faire un si grand secret? Depuis trois ou quatre ans que ces colloques duroient, ils m'avoient paru risibles : en y repensant alors, je commençai de m'en étonner. Cet étonnement eut été jusqu'à l'inquiétude, si j'avois su dès-lors ce que cette femme me préparoit.

Malgré le prétendu zèle pour moi dont G.... se targuoit au-dehors, & difficile à concilier avec le ton qu'il prenoit vis-à-vis de moi-même, il ne me revenoit rien de lui d'aucun côté qui fut à mon avantage, & la commisération qu'il feignoit d'avoir pour moi, tendoit bien moins à me servir qu'à m'avilir. Il m'ôtoit même, autant qu'il étoit en lui, la ressource du métier que je m'étois choisi, en me décriant comme un mauvais copiste, & je conviens qu'il disoit en cela la vérité; mais ce n'étoit pas à lui de la dire. Il prouvoit que ce n'étoit pas plaisanterie, en se servant d'un autre copiste, & en ne me laissant aucune des pratiques qu'il pouvoit m'ô-

Digitized by Google

ter. On eut dit que ſon projet étoit de me faire dépendre de lui & de ſon crédit pour ma ſubſiſtance, & d'en tarir la ſource juſqu'à ce que j'en fuſſe réduit-là.

Tout cela réſumé, ma raiſon fit taire mon ancienne prévention qui parloit encore. Je jugeai ſon caractère au moins très-ſuſpect, & quant à ſon amitié, je la décidai fauſſe. Puis, réſolu de ne le plus voir, j'en avertis Mde. D'.....y, appuyant ma réſolution de pluſieurs faits ſans replique, mais que j'ai maintenant oubliés.

Elle combattit fortement cette réſolution, ſans ſavoir trop que dire aux raiſons ſur leſquelles elle étoit fondée. Elle ne s'étoit pas encore concertée avec lui; mais le lendemain au lieu de s'expliquer verbalement avec moi, elle me remit une lettre très-adroite, qu'ils avoient minutée enſemble, & par laquelle, ſans entrer dans aucun détail des faits, elle le juſtifioit par ſon caractère concentré, & me faiſant un crime de l'avoir ſoupçonné de perfidie envers ſon ami, m'exhortoit à me raccommoder avec lui. Cette lettre m'ébranla. Dans une converſation que nous eûmes enſuite, & où je la trou-

Digitized by Google

vai mieux préparée qu'elle n'étoit la première fois, j'achevai de me laisser vaincre, je vins à croire que je pouvois avoir mal jugé; qu'en ce cas, j'avois réellement envers un ami des torts graves que je devois réparer. Bref, comme j'avois déjà fait plusieurs fois avec Diderot, avec le baron d'H.....k, moitié gré, moitié foiblesse, je fis toutes les avances que j'avois droit d'exiger, j'allai chez M. G.... comme un autre George Dandin, lui faire excuse des offenses qu'il m'avoit faites; toujours dans cette fausse persuasion qui m'a fait faire en ma vie mille bassesses auprès de mes feints amis, qu'il n'y a point de haine qu'on ne désarme à force de douceur & de bons procédés; au lieu qu'au contraire la haine des méchans ne fait que s'animer davantage par l'impossibilité de trouver sur quoi la fonder, & le sentiment de leur propre injustice n'est qu'un grief de plus contre celui qui en est l'objet. J'ai sans sortir de ma propre histoire, une preuve bien forte de cette maxime dans G.... & dans T....., devenus mes deux plus implacables ennemis par goût, par plaisir, par fan-

Digitized by Google

taisie, sans pouvoir alléguer aucun tort d'aucune espèce que j'aie eu jamais avec aucune des deux (*), & dont la rage s'accroît de jour en jour comme celle des tigres par la facilité qu'ils trouvent à l'assouvir.

Je m'attendois que confus de ma condescendance & de mes avances, G.... me recevroit les bras ouverts avec la plus tendre amitié. Il me reçut en empereur Romain, avec une morgue que je n'avois jamais vue à personne. Je n'étois point du tout préparé à cet accueil. Quand dans l'embarras d'un rôle si peu fait pour moi, j'eus rempli en peu de mots & d'un air timide l'objet qui m'amenoit près de lui; avant de me recevoir en grâce, il prononça avec beaucoup de majesté une longue harangue qu'il avoit préparée, & qui contenoit la nombreuse enumération de ses rares ver-

(*) Je n'ai donné dans la suite au dernier le surnom de J..... que long-temps après son inimitié déclarée & les sanglantes persécutions qu'il m'a suscitées à Genève & ailleurs. J'ai même bientôt supprimé ce nom quand je me suis vu tout-à-fait sa victime. Les basses vengeances sont indignes de mon cœur, & la haine n'y prend jamais pied.

Digitized by Google

tus, & surtout dans l'amitié. Il appuya long-temps sur une chose qui d'abord me frappa beaucoup ; c'est qu'on lui voyoit toujours conserver les mêmes amis. Tandis qu'il parloit, je me disois tout bas qu'il seroit bien cruel por moi de faire seul exception à cette règle. Il y revint si souvent & avec tant d'affectation, qu'il me fit penser que s'il ne suivoit en cela que les sentimens de son cœur, il seroit moins frappé de cette maxime, & qu'il s'en faisoit un art utile à ses vues dans les moyens de parvenir. Jusqu'alors j'avois été dans le même cas, j'avois conservé toujours tous mes amis, depuis ma plus tendre enfance, je n'en avois pas perdu un seul, si ce n'est par la mort. & cependant je n'en avois pas fait jusqu'alors la réflexion ; ce n'étoit pas une maxime que je me fusse prescrite. Puisque c'étoit un avantage alors commun à l'un & à l'autre, pourquoi donc s'en targuoit-il par préférence, si ce n'est qu'il songeoit d'avance à me l'ôter ? Il s'attacha ensuite à m'humilier par les preuves de la préférance que nos amis communs lui donnoient

Digitized by Google

ſur moi. Je connoiſſois auſſi bien que lui cette préférence; la queſtion étoit à quel titre il l'avoit obtenue; ſi c'étoit à force de mérite ou d'adreſſe; en s'élevant lui-même ou en cherchant à me rabaiſſer. Enfin, quand il eut mis à ſon gré entre lui & moi toute la diſtance qui pouvoit donner du prix à la grâce qu'il m'alloit faire, il m'accorda le baiſer de paix dans un léger embraſſement qui reſſembloit à l'accolade que le roi donne aux nouveaux chevaliers. Je tombois des nues, j'étois ébahi, je ne ſavois que dire, je ne trouvois pas un mot. Toute cette ſcène eut l'air de la réprimande qu'un précepteur fait à ſon diſciple, en lui faiſant grâce du fouet. Je n'y penſe jamais ſans ſentir combien ſont trompeurs les jugemens fondés ſur l'apparence, auxquels le vulgaire donne tant de poids, & combien ſouvent l'audace & la fierté ſont du côté du coupable, la honte & l'embarras du côté de l'innocent.

Nous étions réconciliés; c'étoit toujours un ſoulagement pour mon cœur que toute querelle jette dans des angoiſ-

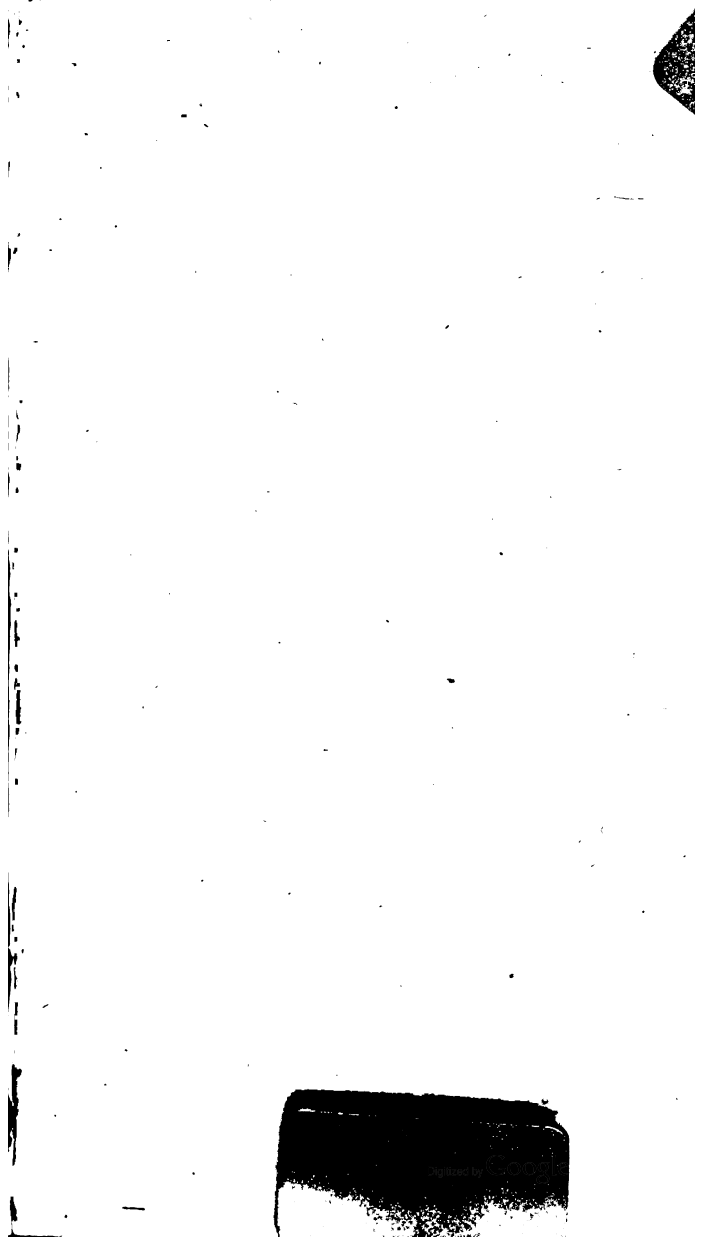
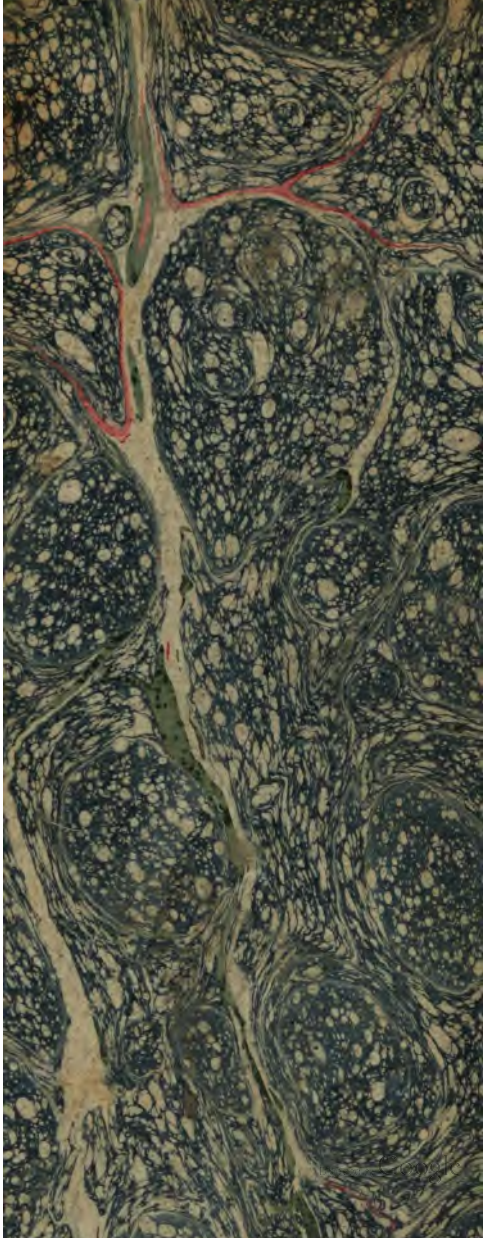
Digitized by Google

ſes mortelles. On ſe doute bien qu'une pareille réconciliation ne changea pas ſes manières, elle m'ôta ſeulement le droit de m'en plaindre. auſſi pris-je le parti d'endurer tout & de ne dire plus rien.

Fin du premier Volume.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google